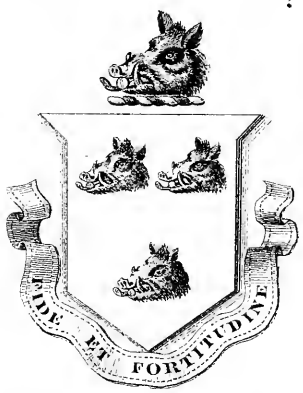
Accessions
155.899

Shelf No.
~~G. 3431.5~~
Barton Library. 238.1.
V. 3




Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received 2 May, 1873.
Not to be taken from the Library.

# CHANSONS

## NOUVELLES ET DERNIÈRES

DE

# P. J. DE BÉRANGER.

Le présent ouvrage est mis sous la sauvegarde des lois ; l'Éditeur poursuivra devant les tribunaux tout contrefacteur ou distributeur d'édition contrefaite. Conformément à la loi, deux exemplaires ont été déposés à la Bibliothèque du Roi, et deux autres à la Direction de l'Imprimerie et de la Librairie.

PARIS. — IMPRIMERIE DE RIGNOUX ET C^ie^, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

# CHANSONS

## NOUVELLES ET DERNIÈRES

DE

# P. J. DE BÉRANGER

DÉDIÉES

A M. LUCIEN BONAPARTE.

---

TOME TROISIÈME.

PARIS.

PERROTIN, ÉDITEUR,

RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, N° 1, PLACE DE LA BOURSE;

ET RUE DES BEAUX-ARTS, N° 9.

M DCCC XXXIII.

v. 3

155.899
May, 1873

A

# M. LUCIEN BONAPARTE,

PRINCE DE CANINO.

En 1803, privé de ressources, las d'espérances déçues, versifiant sans but et sans encouragement, sans instruction et sans conseils, j'eus l'idée (et combien d'idées semblables étaient restées sans résultat!), j'eus

l'idée de mettre sous enveloppe mes informes poésies et de les adresser, par la poste, au frère du premier Consul, M. Lucien Bonaparte, déjà célèbre par un grand talent oratoire et par l'amour des arts et des lettres. Mon épître d'envoi, je me le rappelle encore, digne d'une jeune tête toute républicaine, portait l'empreinte de l'orgueil blessé par le besoin de recourir à un protecteur. Pauvre inconnu, désappointé tant de fois, je n'osais compter sur le succès d'une démarche que personne n'appuyait. Mais le troisième jour, ô joie indicible! M. Lucien m'appelle auprès de lui, s'informe de ma position, qu'il adoucit bientôt; me parle en poëte et me prodigue des encouragemens et des conseils. Malheureusement il est forcé de s'éloigner de la France. J'allais me croire oublié, lorsque je reçois de Rome une procuration pour toucher le traitement de l'Institut dont M. Lucien était membre, avec une lettre

que j'ai précieusement conservée et où il me dit :

« Je vous adresse une procuration pour « toucher mon traitement de l'Institut. Je « vous prie d'accepter ce traitement, et je ne « doute pas que si vous continuez de cultiver « votre talent par le travail, vous ne soyez un « jour un des ornemens de notre Parnasse. « Soignez surtout la délicatesse du rhythme : « ne cessez pas d'être hardi, mais soyez plus « élégant, » etc., etc.

Jamais on n'a fait le bien avec une grâce plus encourageante ; jamais, en arrachant un jeune poëte à la misère, on ne l'a mieux relevé à ses propres yeux. Aux sages avis qui accompagnent de tels bienfaits, on sent que ce n'est pas la froide main d'une générosité banale qui vient vous tirer de l'abîme. Quel cœur n'en eût été vivement ému ! j'aurais voulu pouvoir rendre ma reconnaissance publique ; la censure s'y opposa. Mon pro-

tecteur était proscrit comme il l'est encore.

Pendant les *Cent-Jours,* M. Lucien Bonaparte me fit entendre qu'en m'adonnant à la chanson, je détournais mon talent de la vocation plus élevée qu'il semblait avoir eue d'abord. Je le sentais; mais j'ai toujours penché à croire qu'à certaines époques les lettres et les arts ne doivent pas être de simples objets de luxe, et je commençais à deviner le parti qu'on pourrait tirer pour la cause de la liberté d'un genre de poésie éminemment national. Je ne sais ce que M. Lucien pense aujourd'hui de mes chansons; j'ignore même s'il les connaît. Je lui ai plusieurs fois écrit pendant la Restauration sans en obtenir de réponse. En vain me suis-je dit qu'en me répondant il craignait sans doute de me compromettre, son silence m'a affligé. Depuis la révolution de Juillet, j'ai cru devoir attendre la publication de mon dernier recueil pour lui rappeler tout ce qu'il a fait pour moi.

En ce moment où mes regards se portent en arrière, il m'est bien doux de les arrêter sur l'homme illustre qui, jadis, m'a sauvé de l'infortune; sur celui qui, en me donnant foi dans mon talent, a rendu à mon âme les forces que le malheur allait achever de lui ravir! Sa protection placée ailleurs eût pu procurer un grand poëte à la France, mais elle ne pouvait rencontrer un cœur plus reconnaissant.

Le souvenir de mon bienfaiteur me suivra jusque dans la tombe. J'en atteste les larmes que je répands encore après trente ans, lorsque je me reporte au jour béni cent fois où, assuré d'une telle protection, je crus tenir de la Providence elle-même une promesse de bonheur et de gloire.

Puisse l'hommage de ces sentimens si vrais, si mérités, parvenir jusqu'à M. Lucien Bonaparte et adoucir pour lui l'exil où mes vœux ne sont que trop habitués à l'aller

chercher! Puisse surtout ma voix être entendue, et la France se hâter enfin de tendre les bras à ceux de ses enfans qui portent le grand nom dont elle sera éternellement fière!

Passy, 15 janvier 1833.

# PRÉFACE.

# PRÉFACE.

Au moment de prendre congé du public, je sens avec une émotion plus profonde la reconnaissance que je lui dois ; je me retrace plus vivement les marques d'intérêt dont il m'a comblé, depuis près de vingt ans que mon nom a commencé à lui être connu.

Telle a été sa bienveillance, qu'il n'eût tenu qu'à moi de me faire illusion sur le mérite de mes ouvrages. J'ai toujours mieux aimé attribuer ma popularité, qui m'est bien chère, à mes sentimens patriotiques, à la constance de mes opinions, et, j'ose ajouter, au dévouement désintéressé avec lequel je les ai défendues et propagées.

Qu'il me soit donc permis de rendre compte à ce même public, dans une simple causerie, des circonstances et des impressions qui m'ont été particulières, et auxquelles se rattache la publi-

cation des chansons qu'il a accueillies si favorablement. C'est une sorte de narration familière où il reconnaîtra du moins tout le prix que j'ai attaché à ses suffrages.

Je dois parler d'abord de ce dernier volume.

Chacune de mes publications a été pour moi le résultat d'un pénible effort. Celle-ci m'aura causé à elle seule plus de malaise que toutes les autres ensemble. Elle est la dernière ; malheureusement elle vient trop tard. C'est immédiatement après la révolution de Juillet que ce volume eût dû paraître : ma modeste mission était alors terminée. Mes éditeurs savent pourquoi il ne m'a pas été permis d'achever plus tôt un rôle privé désormais de l'intérêt qu'il pouvait avoir sous le règne de la légitimité. Beaucoup de chansons de ce nouveau recueil appartiennent à ce temps déjà loin de nous, et plusieurs même auront besoin de notes.

Mes chansons, c'est moi. Aussi le triste progrès des années s'y fait sentir au fur et à mesure que les volumes s'accumulent, ce qui me fait craindre que celui-ci ne paraisse bien sérieux. Si beaucoup

de personnes m'en font un reproche, quelques-unes m'en sauront gré, je l'espère; elles reconnaîtront que l'esprit de l'époque actuelle a dû contribuer, non moins que mon âge, à rendre le choix de mes sujets plus grave et plus philosophique.

Les chansons nées depuis 1830 semblent en effet se rattacher plutôt aux questions d'intérêt social qu'aux discussions purement politiques. En doit-on être étonné? Une fois qu'on suppose reconquis le principe gouvernemental pour lequel on a combattu, il est naturel que l'intelligence éprouve le besoin d'en faire l'application au profit du plus grand nombre. Le bonheur de l'humanité a été le songe de ma vie. J'en ai l'obligation, sans doute, à la classe dans laquelle je suis né, et à l'éducation pratique que j'y ai reçue. Mais il a fallu bien des circonstances extraordinaires pour qu'il fût permis à un chansonnier de s'immiscer dans les hautes questions d'améliorations sociales. Heureusement une foule d'hommes, jeunes et courageux, éclairés et ardens, ont donné, de-

puis peu, un grand développement à ces questions, et sont parvenus à les rendre presque vulgaires. Je souhaite que quelques-unes de mes compositions prouvent à ces esprits élevés ma sympathie pour leur généreuse entreprise.

Je n'ai rien à dire des chansons qui appartiennent au temps de la Restauration, si ce n'est qu'elles sont sorties toutes faites de la prison de *la Force*. J'aurais peu tenu à les imprimer, si elles ne complétaient ces espèces de mémoires chantans que je publie depuis 1815. Je n'ai pas, au reste, à craindre qu'on me fasse le reproche de ne montrer de courage que lorsque l'ennemi a disparu. On pourra même remarquer que ma détention, bien qu'assez longue, ne m'avait nullement aigri : il est vrai qu'alors je croyais voir s'approcher l'accomplissement de mes prophéties contre les Bourbons. C'est ici l'occasion de m'expliquer sur la petite guerre que j'ai faite aux princes de la famille déchue.

Mon admiration enthousiaste et constante pour le génie de l'empereur, ce qu'il inspirait d'ido-

lâtrie au peuple, qui ne cessa de voir en lui le représentant de l'égalité victorieuse; cette admiration, cette idolâtrie, qui devaient faire un jour de Napoléon le plus noble objet de mes chants, ne m'aveuglèrent jamais sur le despotisme toujours croissant de l'empire. En 1814, je ne vis dans la chute du colosse que les malheurs d'une patrie que la république m'avait appris à adorer. Au retour des Bourbons, qui m'étaient indifférens, leur faiblesse me parut devoir rendre facile la renaissance des libertés nationales. On nous assurait qu'ils feraient alliance avec elles : malgré la Charte, j'y croyais peu ; mais on pouvait leur imposer ces libertés. Quant au peuple, dont je ne me suis jamais séparé, après le dénoûment fatal de si longues guerres, son opinion ne me parut pas d'abord décidément contraire aux maîtres qu'on venoit d'exhumer pour lui. Je chantai alors la gloire de la France ; je la chantai en présence des étrangers, frondant déjà toutefois quelques ridicules de cette époque, sans être encore hostile à la royauté restaurée.

On m'a reproché d'avoir fait une opposition de haine aux Bourbons; ce que je viens de dire répond à cette accusation, que peu de personnes aujourd'hui, j'en suis sûr, tiendraient à repousser, et qu'autrefois j'acceptais en silence.

Les illusions durèrent peu; quelques mois suffirent pour que chacun pût se reconnaître, et dessillèrent les yeux des moins clairvoyans; je ne parle que des gouvernés.

Le retour de l'empereur vint bientôt partager la France en deux camps, et constituer l'opposition qui a triomphé en 1830. Il releva le drapeau national et lui rendit son avenir en dépit de Waterloo et des désastres qui en furent la suite. Dans les *cent-jours*, l'enthousiasme populaire ne m'abusa point : je vis que Napoléon ne pouvait gouverner constitutionnellement; ce n'était pas pour cela qu'il avait été donné au monde. Tant bien que mal j'exprimai mes craintes dans la chanson intitulée *la Politique de Lise*, dont la forme a si peu de rapport avec le fond : ainsi que le prouve mon premier recueil, je n'avais pas encore osé faire

prendre à la chanson un vol plus élevé; ses ailes poussaient. Il me fut plus facile de livrer au ridicule les Français qui ne rougissaient pas d'appeler de leurs vœux impies le triomphe et le retour des armées étrangères. J'avais répandu des larmes à leur première entrée à Paris, j'en versai à la seconde: il est peut-être des gens qui s'habituent à de pareils spectacles.

J'eus alors la conviction profonde que les Bourbons, fussent-ils tels que l'osaient encore dire leurs partisans, il n'y avait plus pour eux possibilité de gouverner la France, ni pour la France possibilité de leur faire adopter les principes libéraux, qui, depuis 1814, avaient reconquis tout ce que leur avaient fait perdre la terreur, l'anarchie directoriale et la gloire de l'empire. Cette conviction, qui ne m'a plus abandonné, je la devais moins d'abord aux calculs de ma raison qu'à l'instinct du peuple. A chaque événement je l'ai étudié avec un soin religieux, et j'ai presque toujours attendu que ses sentiments me parussent en rapport avec mes réflexions pour en faire ma

règle de conduite, dans le rôle que l'opposition d'alors m'avait donné à remplir. Le peuple, c'est ma muse.

C'est cette muse qui me fit résister aux prétendus sages, dont les conseils, fondés sur des espérances chimériques, me poursuivirent maintes fois. Les deux publications qui m'ont valu des condamnations judiciaires, m'exposèrent à me voir abandonné de beaucoup de mes amis politiques. J'en courus le risque. L'approbation des masses me resta fidèle, et les amis revinrent *.

Je tiens à ce qu'on sache bien qu'à aucune époque de ma vie de chansonnier, je ne donnai droit à personne de me dire : Fais ou ne fais pas ceci; va ou ne va pas jusque-là. Quand je sacrifiai le modique emploi que je ne devais qu'à M. Arnault, et qui était alors ma seule ressource, des hommes,

* Par un rapprochement singulier, dont je m'honore, ces deux condamnations me réunirent en prison à M. Cauchois-Lemaire, ex-proscrit, écrivain encore plus intempestif que moi, c'est-à-dire plus courageux et par conséquent aussi plus abandonné des uns et plus maltraité des autres.

pour qui j'ai conservé une reconnaissance profonde, me firent des offres avantageuses que j'eusse pu accepter sans rougir; mais ils avaient une position politique trop influente pour qu'elle ne m'eût pas gêné quelquefois. Mon humeur indépendante résista aux séductions de l'amitié. Aussi étais-je surpris et affligé lorsqu'on me disait le pensionné de tel ou de tel, de Pierre ou de Paul, de Jacques ou de Philippe. Si cela eût été, je n'en aurais pas fait mystère. C'est parce que je sais quel pouvoir la reconnaissance exerce sur moi, que j'ai craint de contracter de semblables obligations, même envers les hommes que j'estime le plus*.

* J'ai cependant reçu un service pécuniaire à cette époque. Lorsque j'étais à la Force, en 1829, une souscription fut ouverte pour payer mon amende et les frais de justice. Malgré tous les efforts de mes jeunes amis de la société *Aide-toi, le Ciel t'aidera,* la souscription ne fut pas remplie entièrement, grâce aux mêmes personnes qui avaient empêché la réélection de Manuel en 1824. Je n'ai point su quelle somme il manquait; mais je n'ai pu ignorer que l'un de nos plus recommandables citoyens, M. Bérard, chez qui la souscription était ouverte, m'acquitta envers le fisc. Ce service, au reste, doit me sembler de peu d'importance, comparé à ceux de tout genre que m'a rendus l'amitié de M. Bérard.

Il en est un que mes lecteurs auront nommé d'abord : M. Laffitte. Peut-être ses instances eussent-elles fini par triompher de mes refus, si des malheurs dont la France entière a gémi n'étaient venus mettre un terme à l'infatigable générosité de ce grand et vertueux citoyen, le seul homme de notre temps qui ait su rendre la richesse populaire.

La révolution de Juillet a aussi voulu faire ma fortune ; je l'ai traitée comme une puissance qui peut avoir des caprices auxquels il faut être en mesure de résister. Tous ou presque tous mes amis ont passé au ministère : j'en ai même encore un ou deux qui restent suspendus à ce mât de cocagne. Je me plais à croire qu'ils y sont accrochés par la basque, malgré les efforts qu'ils font pour descendre. J'aurais donc pu avoir part à la distribution des emplois. Malheureusement je n'ai pas l'amour des sinécures, et tout travail obligé m'est devenu insupportable, hors peut-être encore celui d'expéditionnaire. Des médisans ont prétendu que je faisais de la vertu. Fi donc ! je fai-

sais de la paresse. Ce défaut m'a tenu lieu de bien des qualités; aussi je le recommande à beaucoup de nos honnêtes gens. Il expose pourtant à de singuliers reproches. C'est à cette paresse si douce, que des censeurs rigides ont attribué l'éloignement où je me suis tenu de ceux de mes honorables amis qui ont eu le malheur d'arriver au pouvoir. Faisant trop d'honneur à ce qu'ils veulent bien appeler ma bonne tête, et oubliant trop combien il y a loin du simple bon sens à la science des grandes affaires, ces censeurs prétendent que mes conseils eussent éclairé plus d'un ministre. A les en croire, tapi derrière le fauteuil de velours de nos hommes d'état, j'aurais conjuré les vents, dissipé les orages, et fait nager la France dans un océan de délices. Nous aurions tous de la liberté à revendre ou plutôt à donner, car nous n'en savons pas bien encore le prix. Eh! messieurs mes deux ou trois amis, qui prenez un chansonnier pour un magicien, on ne vous a donc pas dit que le pouvoir est une cloche qui empêche ceux qui la mettent en branle d'entendre aucun autre son?

Sans doute des ministres consultent quelquefois ceux qu'ils ont sous la main : consulter est un moyen de parler de soi qu'on néglige rarement. Mais il ne suffirait pas de consulter de bonne foi des gens qui conseilleraient de même; il faudrait encore exécuter : ceci est la part du caractère. Les intentions les plus pures, le patriotisme le plus éclairé ne le donnent pas toujours. Qui n'a vu de hauts personnages quitter un donneur d'avis avec une pensée courageuse, et, l'instant d'après, revenir vers lui, de je ne sais quel lieu de fascination, avec l'embarras d'un démenti donné aux résolutions les plus sages? Oh! disent-ils, nous n'y serons plus repris! quelle galère! Le plus honteux ajoute : Je voudrais bien vous voir à ma place. Quand un ministre dit cela, soyez sûr qu'il n'a plus la tête à lui. Cependant il en est un, mais un seul, qui sans avoir perdu la tête a répété souvent ce mot de la meilleure foi du monde; aussi ne l'adressait-il jamais à un ami.

Je n'ai connu qu'un homme dont il ne m'eût pas été possible de m'éloigner, s'il fût arrivé au

pouvoir. Avec son imperturbable bon sens, plus il était propre à donner de sages conseils, plus sa modestie lui faisait rechercher ceux des gens dont il avait éprouvé la raison. Les déterminations une fois prises, il les suivait avec fermeté et sans jactance. S'il en avait reçu l'inspiration d'un autre, ce qui était rare, il n'oubliait point de lui en faire honneur. Cet homme, c'était Manuel, à qui la France doit encore un tombeau.

Sous le ministère emmiellé de M. de Martignac, lorsque, fatigués d'une lutte si longue contre la légitimité, plusieurs de nos chefs politiques travaillaient à la fameuse fusion, un d'eux s'écria : Sommes-nous heureux que celui-là soit mort! C'est un éloge funèbre qui dit tout ce que Manuel vivant n'eût pas fait, à cette époque de promesses hypocrites et de concessions funestes.

Moi, je puis dire ce qu'il aurait fait pendant les Trois-Journées. La rue d'Artois, l'Hôtel-de-Ville et les barricades l'auraient vu tour à tour, délibérant ici, se battant là; mais les barricades d'abord, car son courage de vieux soldat s'y fût

trouvé plus à l'aise au milieu de tout le brave peuple de Paris. Oui, il eût travaillé au berceau de notre révolution. Certes, on n'eût pas eu à dire de lui ce qu'on a répété de plusieurs, qu'ils sont comme des greffiers de mairie qui se croiraient les pères des enfans dont ils n'ont que dressé l'acte de naissance.

Il est vraisemblable que Manuel eût été forcé d'accepter une part aux affaires du nouveau gouvernement. Je l'aurais suivi, les yeux fermés, par tous les chemins qu'il lui eût fallu prendre pour revenir, bientôt sans doute, au modeste asile que nous partagions. Patriote avant tout, il fût rentré dans la vie privée sans humeur, sans arrière-pensées; à l'heure qu'il est, de l'opposition probablement encore, mais sans haine de personnes, car la force donne de l'indulgence, mais sans désespérer du pays, parce qu'il avait foi dans le peuple.

Le bonheur de la France le préoccupait sans cesse; eût-il vu accomplir ce bonheur par d'autres que lui, sa joie n'en eût pas été moins grande.

Je n'ai jamais rencontré d'homme moins ambitieux, même de célébrité. La simplicité de ses mœurs lui faisait chérir la vie des champs. Dès qu'il eût été sûr que la France n'avait plus besoin de lui, je l'entends s'écrier : Allons vivre à la campagne.

Ses amis politiques ne l'ont pas toujours bien apprécié; mais survenait-il quelque embarras, quelque danger, tous s'empressaient de recourir à sa raison imperturbable, à son inébranlable courage. Son talent ressemblait à leur amitié. C'est dans les momens de crise qu'il en avait toute la plénitude, et que bien des faiseurs de phrases, qu'on appelle orateurs, baissaient la tête devant lui.

Tel fut l'homme que je n'aurais pas quitté, eût-il dû vieillir dans une position éminente. Loin de lui la pensée de m'affubler d'aucun titre, d'aucun emploi! car il respectait mes goûts. C'est comme simple volontaire qu'il eût voulu me garder à ses côtés sur le champ de bataille du pouvoir. Et moi, en restant auprès de lui, je lui

aurais du moins fait gagner le temps que lui eussent pris, chaque jour, les visites qu'il n'eût pas manqué de me faire, si je m'étais obstiné à vivre dans notre paisible retraite. Aux sentimens les plus élevés s'unissaient dans son cœur les affections les plus douces; il n'était pas moins tendre ami que citoyen dévoué.

Ces derniers mots suffiront pour justifier cette digression, qui d'ailleurs ne peut déplaire aux vrais patriotes. Ils n'ont jamais plus regretté Manuel que depuis la révolution de juillet, en dépit de quelques gens qui peut-être répètent tout bas: Sommes-nous heureux que celui-là soit mort!

Il est temps de jeter un coup d'œil général sur mes chansons. Je le confesse d'abord: je conçois les reproches que plusieurs ont dû m'attirer de la part des esprits austères, peu disposés à pardonner quelque chose, même à un livre qui n'a pas la prétention de servir à l'éducation des demoiselles. Je dirai seulement, sinon comme défense, au moins comme excuse, que ces chansons, folles inspirations de la jeunesse et de ses retours, ont

été des compagnes fort utiles, données aux graves refrains et aux couplets politiques. Sans leur assistance, je suis tenté de croire que ceux-ci auraient bien pu n'aller ni aussi loin ni aussi bas, ni même aussi haut; ce dernier mot dût-il scandaliser les vertus de salon.

Quelques unes de mes chansons ont été traitées d'impies, les pauvrettes! par MM. les procureurs du roi, avocats-généraux et leurs substituts, qui sont tous gens très religieux à l'audience. Je ne puis, à cet égard, que répéter ce qu'on a dit cent fois. Quand, de nos jours, la religion se fait instrument politique, elle s'expose à voir méconnaître son caractère sacré; les plus tolérans deviennent intolérans pour elle; les croyans, qui croient autre chose que ce qu'elle enseigne, vont quelquefois, par représailles, l'attaquer jusque dans son sanctuaire. Moi, qui suis de ces croyans, je n'ai jamais été jusque-là : je me suis contenté de faire rire de la livrée du catholicisme. Est-ce de l'impiété?

Enfin, grand nombre de mes chansons ne sont

que des inspirations de sentimens intimes ou des caprices d'un esprit vagabond; ce sont là mes filles chéries : voilà tout le bien que j'en veux dire au public. Je ferai seulement observer encore, qu'en jetant une grande variété dans mes recueils, celles-ci ont dû n'être pas inutiles non plus au succès des chansons politiques.

Quant à ces dernières, à n'en croire même que les adversaires les plus prononcés de l'opinion que j'ai défendue pendant quinze ans, elles ont exercé une puissante influence sur les masses, seul levier qui, désormais, rende les grandes choses possibles. L'honneur de cette influence, je ne l'ai pas réclamé au moment de la victoire : mon courage s'évanouit aux cris qu'elle fait pousser. Je crois, en vérité, que la défaite va mieux à mon humeur. Aujourd'hui, j'ose donc réclamer ma part dans le triomphe de 1830, triomphe que je n'ai su chanter que long-temps après, et devant les sépultures des citoyens à qui nous le devons. Ma chanson d'*adieu* se ressent de ce mouvement de vanité politique, produit sans doute par les

flatteries qu'une jeunesse enthousiaste m'a prodiguées et me prodigue encore. Prévoyant que bientôt l'oubli enveloppera les chansons et le chansonnier, c'est une épitaphe que j'ai voulu préparer pour notre tombe commune.

Malgré tout ce que l'amitié a pu faire; malgré les plus illustres suffrages et l'indulgence des interprètes de l'opinion publique, j'ai toujours pensé que mon nom ne me survivrait pas, et que ma réputation déclinerait d'autant plus vite qu'elle a été nécessairement fort exagérée par l'intérêt de parti qui s'y est attaché. On a jugé de sa durée par son étendue; j'ai fait, moi, un calcul différent qui se réalisera de mon vivant, pour peu que je vieillisse. A quoi bon nous révéler cela? diront quelques aveugles. Pour que mon pays me sache gré, surtout, de m'être livré au genre de poésie que j'ai jugé le plus utile à la cause de la liberté, lorsque je pouvais tenter des succès plus solides dans les genres que j'avais cultivés d'abord.

Sur le point de faire ici un examen consciencieux de ces productions fugitives, le courage

m'a manqué, je l'avoue. J'ai craint qu'on ne me prît au mot lorsque je relèverais des fautes, et qu'on ne fît la sourde oreille aux cajoleries paternelles que je pourrais adresser à mes chansons; car encore faut-il bien que tout n'en soit pas mauvais. Puis, malgré la politesse des critiques à mon égard, ce serait peut-être pousser la reconnaissance trop loin que de faire ainsi leur besogne. Je le répète; le courage m'a manqué. On n'incendie guère sa maison que lorsqu'elle est assurée. Ce que je puis dire d'avance à ceux qui se font les exécuteurs des hautes œuvres littéraires, c'est que je suis complètement innocent des éloges exagérés qui m'ont été prodigués; que jamais il ne m'est arrivé de solliciter le moindre article de bienveillance; que j'ai été même jusqu'à prier des amis journalistes d'être pour moi plus sobres de louanges; que loin de vouloir ajouter le bruit au bruit, j'ai évité les ovations qui l'augmentent; me suis tenu loin des coteries qui le propagent; et que j'ai fermé ma porte aux commis-voyageurs de la renommée, ces gens qui se char-

gent de colporter votre réputation en province et jusque dans l'étranger, dont les *revues* et les *magasins* leurs sont ouverts.

Je n'ai jamais poussé mes prétentions plus haut que ne l'indique le titre de chansonnier, sentant bien qu'en mettant toute ma gloire à conserver ce titre auquel je dois tant, je lui devrais encore d'être jugé avec plus d'indulgence, placé par-là loin et au-dessous de toutes les grandes illustrations de mon siècle. Le besoin de cette position spéciale a toujours dû m'ôter l'idée de courir après les dignités littéraires les plus enviées et les plus dignes de l'être, quelque instance que m'aient faite des amis influens et dévoués, qui, dans la poursuite de ces dignités, me promettaient, je suis honteux de le dire, plus de bonheur que n'en a eu B. Constant, grand publiciste, grand orateur, grand écrivain. Pauvre Constant !

A ceux qui douteraient de la sincérité de mes paroles, je répondrai : Les rêves poétiques les plus ambitieux ont bercé ma jeunesse; il n'est presque point de genre élevé que je n'aie tenté en silence.

Pour remplir une immense carrière, à vingt ans, dépourvu d'études, même de celle du latin, j'ai cherché à pénétrer le génie de notre langue et les secrets du style. Les plus nobles encouragemens m'ont été donnés alors. Je vous le demande: croyez-vous qu'il ne me soit rien resté de tout cela, et qu'aujourd'hui, jetant un regard de profonde tristesse sur le peu que j'ai fait, je sois disposé à m'en exagérer la valeur? mais j'ai utilisé ma vie de poëte, et c'est là ma consolation. Il fallait un homme qui parlât au peuple le langage qu'il entend et qu'il aime, et qui se créât des imitateurs pour varier et multiplier les versions du même texte. J'ai été cet homme. La Liberté et la Patrie, dira-t-on, se fussent bien passées de vos refrains. La Liberté et la Patrie ne sont pas d'aussi grandes dames qu'on le suppose: elles ne dédaignent le concours de rien de ce qui est populaire. Il y aurait, selon moi, injustice à porter sur mes chansons un jugement où il ne me serait pas tenu compte de l'influence qu'elles ont exercée. Il est des instans, pour une nation, où

la meilleure musique est celle du tambour qui bat la charge.

Après tout, si l'on trouve que j'exagère beaucoup l'importance de mes couplets, qu'on pardonne au vétéran qui prend sa retraite, de grossir tant soit peu ses états de services. On pourra même observer que je parle à peine de mes blessures. D'ailleurs, la récompense que je sollicite ne fera pas ajouter un centime au budget.

Comme chansonnier, il me faut répondre à une critique que j'ai vue plusieurs fois reproduite. On m'a reproché d'avoir dénaturé la chanson, en lui faisant prendre un ton plus élevé que celui des Collé, des Panard, des Désaugiers. J'aurais mauvaise grâce à le contester, car c'est, selon moi, la cause de mes succès. D'abord, je ferai remarquer que la chanson, comme plusieurs autres genres, est tout une langue, et que, comme telle, elle est susceptible de prendre les tons les plus opposés. J'ajoute que depuis 1789, le peuple ayant mis la main aux affaires du pays, ses sentimens et ses idées patriotiques ont acquis un très grand

développement ; notre histoire le prouve. La chanson, qu'on avait définie l'*expression des sentimens populaires*, devait dès-lors s'élever à la hauteur des impressions de joie ou de tristesse que les triomphes ou les désastres produisaient sur la classe la plus nombreuse. Le vin et l'amour ne pouvaient guère plus que fournir des cadres pour les idées qui préoccupaient le peuple exalté par la révolution, et ce n'était plus seulement avec les maris trompés, les procureurs avides et la *barque à Caron* qu'on pouvait obtenir l'honneur d'être chanté par nos artisans et nos soldats aux tables des guinguettes. Ce succès ne suffisait pas encore ; il fallait de plus que la nouvelle expression des sentimens du peuple pût obtenir l'entrée des salons pour y faire des conquêtes dans l'intérêt de ces sentimens. De là, autre nécessité de perfectionner le style et la poésie de la chanson.

Je n'ai pas fait seul toutes les chansons depuis quinze ou dix-huit ans. Qu'on feuillette tous les recueils, et l'on verra que c'est dans le style le plus grave que le peuple voulait qu'on lui parlât

de ses regrets et de ses espérances. Il doit sans doute l'habitude de ce diapason élevé à l'immortelle *Marseillaise,* qu'il n'a jamais oubliée, comme on l'a pu voir dans la grande Semaine.

Pourquoi nos jeunes et grands poëtes ont-ils dédaigné les succès que, sans nuire à leurs autres travaux, la chanson leur eût procurés? notre cause y eût gagné, et, j'ose le leur dire, eux-mêmes eussent profité à descendre quelquefois des hauteurs de notre vieux Pinde, un peu plus aristocratique que ne le voudrait le génie de notre bonne langue française. Leur style eût sans doute été obligé de renoncer, en partie, à la pompe des mots. Mais, par compensation, ils se seraient habitués à résumer leurs idées en de petites compositions variées et plus ou moins dramatiques, compositions que saisit l'instinct du vulgaire, lors même que les détails les plus heureux lui échappent. C'est là, selon moi, mettre de la poésie en *dessous.* Peut-être est-ce, en définitive, une obligation qu'impose la simplicité de notre langue et à laquelle nous nous conformons trop rarement.

La Fontaine en a pourtant assez bien prouvé les avantages.

J'ai pensé quelquefois que si les poëtes contemporains avaient réfléchi que désormais c'est pour le peuple qu'il faut cultiver les lettres, ils m'auraient envié la petite palme qu'à leur défaut je suis parvenu à cueillir, et qui sans doute eût été durable mêlée à de plus glorieuses. Quand je dis peuple, je dis la foule; je dis le peuple d'en bas, si l'on veut. Il n'est pas sensible aux recherches de l'esprit, aux délicatesses du goût; soit! mais par-là même, il oblige les auteurs à concevoir plus fortement, plus grandement pour captiver son attention. Appropriez donc à sa forte nature et vos sujets et leurs développemens; ce ne sont ni des idées abstraites, ni des types qu'il vous demande: montrez-lui à nu le cœur humain. Il me semble que Shakespeare fut soumis à cette heureuse condition. Mais que deviendra la perfection du style? Croit-on que les vers inimitables de Racine, appliqués à l'un de nos meilleurs mélodrames, eussent empêché, même aux boulevarts, l'ouvrage

de réussir? Inventez, concevez pour ceux qui tous ne savent pas lire; écrivez pour ceux qui savent écrire.

Par suite d'habitudes enracinées, nous jugeons encore le peuple avec prévention. Il ne se présente à nous que comme une tourbe grossière, incapable d'impressions élevées, généreuses, tendres. Toutefois, chez nous il y a pis, même en matière de jugemens littéraires, surtout au théâtre. S'il reste de la poésie au monde, c'est, je n'en doute pas, dans ses rangs qu'il faut l'aller chercher. Qu'on essaie donc d'en faire pour lui. Mais, pour y parvenir, il faut étudier ce peuple. Quand par hasard nous travaillons pour nous en faire applaudir, nous le traitons comme font ces rois qui, dans leurs jours de munificence, lui jettent des cervelas à la tête et le noient dans du vin frelaté. Voyez nos peintres: représentent-ils des hommes du peuple, même dans des compositions historiques, ils semblent se complaire à les faire hideux. Ce peuple ne pourrait-il pas dire à ceux qui le représentent ainsi: « Est-ce ma faute si je suis

« misérablement déguenillé ? si mes traits sont flé-
« tris par le besoin, quelquefois même par le vice?
« Mais dans ces traits hâves et fatigués a brillé l'en-
« thousiasme du courage et de la liberté; mais sous
« ces haillons coule un sang que je prodigue à la
« voix de la patrie. C'est quand mon âme s'exalte
« qu'il faut me peindre. Alors je suis beau; » et le peuple aurait raison de parler ainsi.

Tout ce qui appartient aux lettres et aux arts est sorti des classes inférieures, à peu d'exceptions près. Mais nous ressemblons tous à des parvenus désireux de faire oublier leur origine; ou si nous voulons bien souffrir chez nous des portraits de famille, c'est à condition d'en faire des caricatures. Beau moyen de s'anoblir, vraiment! Les Chinois sont plus sages : ils anoblissent leurs aïeux.

Le plus grand poëte des temps modernes, et peut-être de tous les temps, Napoléon, lorsqu'il se dégageait de l'imitation des anciennes formes monarchiques, jugeait le peuple ainsi que devraient le juger nos poëtes et nos artistes. Il voulait, par exemple, que le spectacle des représentations

*gratis* fût composé des chefs-d'œuvre de la scène française. Corneille et Molière en faisaient souvent les honneurs, et l'on a remarqué que jamais leurs pièces ne furent applaudies avec plus de discernement. Le grand homme avait appris de bonne heure, dans les camps et au milieu des troubles révolutionnaires, jusqu'à quel degré d'élévation peut atteindre l'instinct des masses, habilement remuées. On serait tenté de croire que c'est pour satisfaire à cet instinct qu'il a tant fatigué le monde. L'amour que porte à sa mémoire la génération nouvelle qui ne l'a pas connu, prouve assez combien l'émotion poétique a de pouvoir sur le peuple. Que nos auteurs travaillent donc sérieusement pour cette foule si bien préparée à recevoir l'instruction dont elle a besoin. En sympathisant avec elle, ils achèveront de la rendre morale, et plus ils ajouteront à son intelligence, plus ils étendront le domaine du génie et de la gloire.

Les jeunes gens, je l'espère, me pardonneront ces réflexions que je ne hasarde ici que pour eux. Il en est peu qui ne sachent l'intérêt que tous

m'inspirent. Combien de fois me suis-je entendu reprocher des applaudissemens donnés à leurs plus audacieuses innovations! Pouvais-je ne pas applaudir, même en blâmant un peu? Dans mon grenier, à leur âge, sous le règne de l'abbé Delille, j'avais moi-même projeté l'escalade de bien des barrières. Je ne sais quelle voix me criait : Non, les Latins et les Grecs même ne doivent pas être des modèles; ce sont des flambeaux : sachez vous en servir. Déjà la partie littéraire et poétique des admirables ouvrages de M. de Chateaubriand m'avait arraché aux lisières des Le Batteux et des La Harpe; service que je n'ai jamais oublié.

Je l'avoue pourtant, je n'aurais pas voulu plus tard voir recourir à la langue morte de Ronsard, le plus classique de nos vieux auteurs; je n'aurais pas voulu surtout qu'on tournât le dos à notre siècle d'affranchissement, pour ne fouiller qu'au cercueil du moyen âge, à moins que ce ne fût pour mesurer et peser les chaînes dont les hauts barons accablaient les pauvres serfs, nos aïeux. Peut-être avais-je tort, après tout. C'est lorsqu'à

travers l'Atlantique il croyait voguer vers l'Asie, berceau de l'ancien monde, que Colomb rencontra un monde nouveau. Courage donc, jeunes gens! il y a de la raison dans votre audace. Mais, puisque vous avez l'avenir pour vous, montrez un peu moins d'impatience contre la génération qui vous a précédés, et qui marche encore à votre tête par rang d'âge. Elle a été riche aussi en grands talens, et tous se sont plus ou moins consacrés aux progrès des libertés dont les fruits ne mûriront guère que pour vous. C'est du milieu des combats à mort de la tribune, au bruit des longues et sanglantes batailles; dans les douleurs de l'exil; au pied des échafauds que, par de brillans et nombreux succès, ils ont entretenu le culte des Muses, et qu'ils ont dit à la barbarie : Tu n'iras pas plus loin. Et vous le savez; elle ne s'arrête que devant la gloire.

Quant à moi, qui, jusqu'à présent, n'ai eu qu'à me louer de la jeunesse, je n'attendrai pas qu'elle me crie : Arrière, bon homme! laisse-nous passer. Ce que l'ingrate pourrait faire avant peu. Je sors de la lice pendant que j'ai encore la force de m'en

éloigner. Trop souvent au soir de la vie nous nous laissons surprendre par le sommeil sur la chaise où il vient nous clouer. Mieux vaudrait aller l'attendre au lit, dont alors on a si grand besoin. Je me hâte de gagner le mien, quoiqu'il soit un peu dur.

Quoi! vous ne ferez plus de chansons? Je ne promets pas cela; entendons-nous, de grâce. Je promets de n'en pas publier davantage. Aux joies du travail succèdent les dégoûts du besoin de vivre; bon gré mal gré, il faut trafiquer de la Muse : le commerce m'ennuie; je me retire. Mon ambition n'a jamais été à plus d'un morceau de pain pour mes vieux jours : elle est satisfaite, bien que je ne sois pas même électeur, et que je ne puisse espérer jamais l'honneur d'être éligible, en dépit de la révolution de Juillet, à qui je n'en veux pas pour cela. A ne faire des chansons que pour vous, dira-t-on, le dégoût vous prendra bien vite. Eh! ne puis-je faire autre chose que des couplets pour ma fête? Je n'ai pas renoncé à être utile. Dans la retraite où je vais me confiner, les souvenirs se presseront en foule. Ce sont les

bonnes fortunes d'un vieillard. Notre époque, agitée par tant de passions extrêmes, ne transmettra que peu de jugemens équitables sur les contemporains qui occupent ou ont occupé la scène, qui ont soufflé les acteurs ou encombré les coulisses. J'ai connu un grand nombre d'hommes qui ont marqué depuis vingt ans; sur presque tous ceux que je n'ai pas vus ou que je n'ai fait qu'entrevoir, ma mémoire a recueilli quantité de faits plus ou moins caractéristiques. Je veux faire une espèce de Dictionnaire historique, où, sous chaque nom de nos notabilités politiques et littéraires, jeunes et vieilles, viendront se classer mes nombreux souvenirs et les jugemens que je me permettrai de porter ou que j'emprunterai aux autorités compétentes. Ce travail peu fatigant, qui n'exige ni des connaissances profondes, ni le talent de prosateur, remplira le reste de ma vie. Je jouirai du plaisir de rectifier bien des erreurs et des calomnies qu'enfante toujours une lutte envenimée; car ce n'est pas dans un esprit de dénigrement, on le conçoit, que j'ai formé ce projet.

Dans une cinquantaine d'années, ceux qui voudront écrire l'histoire de ces jours féconds en événemens, n'auront à consulter, je le crains bien, que des documens entachés de partialité. Les notes que je laisserai à ma mort pourront inspirer quelque confiance, même dans ce qu'elles auront de sévère, car je ne prétends pas n'être qu'un panégyriste. Les historiens savent tant de choses, qu'ils sauront sans doute alors que j'ai eu peu à me plaindre des hommes, même des hommes puissans; que si je n'ai rien été, c'est comme d'autres sont quelque chose, je veux dire en me donnant de la peine pour cela; ils n'auront donc pas à me ranger au nombre des gens désappointés et chagrins. Ils sauront peut-être aussi que j'ai joui de la réputation d'observateur assez attentif, assez exact, assez pénétrant, et qu'enfin je m'en suis toujours plutôt pris à la faiblesse des hommes qu'à leur mauvais vouloir du mal que j'ai pu voir faire dans mon temps. Des matériaux recueillis dans cet esprit manquent trop souvent pour que les historiens à venir ne tirent pas bon

parti de ceux que je laisserai. La France un jour pourra m'en savoir gré. Qui sait si ce n'est pas à cet ouvrage de ma vieillesse que mon nom devra de me survivre? Il serait plaisant que la postérité dît : Le judicieux, le grave Béranger! Pourquoi pas ?

Mais voici bien des pages à la suite les unes des autres, sans trop de logique, ni surtout de nécessité. Se douterait-on, à la longueur de cette préface, que j'ai toujours redouté d'entretenir le public de moi, autrement qu'en chansons? Je crains bien d'avoir abusé étrangement du privilége que donne l'instant des adieux : il me reste pourtant encore une dette de cœur à acquitter.

Au risque d'avoir l'air de solliciter pour mes nouvelles chansons l'indulgence des journaux, mise par moi si souvent à l'épreuve, je dois témoigner ma reconnaissance à leurs rédacteurs, pour l'appui qu'ils m'ont prêté dans mes petites guerres avec le pouvoir. Ceux de mon opinion ont plus d'une fois bravé les ciseaux de la censure et les ongles de la main de justice pour venir à mon secours dans les momens périlleux. Nul

doute que sans eux on ne m'eût fait payer plus chèrement la témérité de mes attaques. Je ne suis point de ceux qui oublient les obligations qu'ils ont à la presse périodique.

Je me fais un devoir d'ajouter que même les journaux de l'opinion la plus opposée à la mienne, tout en repoussant l'hostilité de mes principes, m'ont paru presque toujours garder la mesure qu'un homme convaincu a droit d'attendre de ses adversaires, surtout quand il ne s'en prend qu'à ceux qui sont en position de se venger.

J'attribue cette bienveillance si générale à l'empire qu'exerce en France le genre auquel je me suis exclusivement livré. Cela seul suffirait pour m'ôter toute envie d'accoler jamais aucun autre titre à celui de chansonnier, qui m'a rendu cher à mes concitoyens.

# CHANSONS

## NOUVELLES ET DERNIÈRES

DE

# P. J. DE BÉRANGER.

## LE FEU DU PRISONNIER.

LA FORCE, 1829.

AIR du vaudeville de Taconnet.

Combien le feu tient douce compagnie
Au prisonnier, dans les longs soirs d'hiver!
Seul avec moi se chauffe un bon Génie,
Qui parle haut, rime ou chante un vieux air. (*bis.*)
Il me fait voir, sur la braise animée,
Des bois, des mers, un monde en peu d'instans. (*bis.*)
Tout mon ennui s'envole à la fumée.
O bon Génie, amusez-moi long-temps. } *bis.*

Jeune, il me fit rêver, pleurer, sourire;
Vieux, il me berce avec mes premiers jeux.
Du doigt, dans l'âtre, il signale un navire :
Je vois trois mâts sur des flots orageux.
Le vaisseau vogue, et bientôt l'équipage
Sous un beau ciel saluera le printemps.
Moi seul je reste enchaîné sur la plage.
O bon Génie, amusez-moi long-temps.

Ici, que vois-je? est-ce un aigle qui vole
Et du soleil mesure la hauteur?
C'est un ballon : voici la banderole,
Et la nacelle et le navigateur.
L'audacieux, si la pitié l'inspire,
Doit de ces murs plaindre les habitans.
Libre là haut, quel air pur il respire!
O bon Génie, amusez-moi long-temps.

D'un canton suisse, ah! voilà bien l'image :
Glaciers, torrens, vallons, lacs et troupeaux.
J'aurais dû fuir quand j'ai prévu l'orage;
La liberté, là, m'offrait le repos [1].

Je franchirais ces monts à crête immense,
Où je crois voir nos vieux drapeaux flottans.
Mon cœur n'a pu s'arracher à la France.
O bon Génie, amusez-moi long-temps.

Dans mon désert encor quelque mirage!
Génie, allons sur ces coteaux boisés.
En vain tout bas on me dit : Deviens sage [2];
Plie un genou, tes fers seront brisés.
Vous, qui, bravant le geôlier qui nous guette,
Me rendez jeune à près de cinquante ans,
Sur ce brasier, vite, un coup de baguette.
O bon Génie, amusez-moi long-temps.

# MES JOURS GRAS DE 1829.

AIR : Dis-moi donc, mon p'tit Hippolyte.

Mon bon Roi, Dieu vous tienne en joie !
Bien qu'en butte à votre courroux,
Je passe encor, grâce à Bridoie [3],
Un carnaval sous les verrous.
Ici fallait-il que je vinsse
Perdre des jours vraiment sacrés !
J'ai de la rancune de prince :
Mon bon Roi, vous me le paierez.

Dans votre beau discours du trône [4],
Méchant, vous m'avez désigné.
C'est me recommander au prône ;
Aussi me suis-je résigné.
Mais triste et seul quand j'entends rire
Tout Paris en joyeux émoi,
Je reprends goût à la satire :
Vous me le paierez, mon bon Roi.

Voyez, verre en main, bouche pleine,
Fous déguisés de vingt façons,
Mes amis m'oublier sans peine,
Tout en répétant mes chansons.
Avec eux, ma verve en démence
Eût perdu ses traits acérés.
J'aurais pu boire à la clémence :
Mon bon Roi, vous me le paierez.

Vous connaissez Lise la folle,
Qui sur mes fers pleure d'ennui ;
Ce soir même un bal la console :
« Bah! dit-elle; tant pis pour lui! »
J'allais, pour complaire à la belle,
Nous peindre heureux sous votre loi ;
Serviteur! Lise est infidèle :
Vous me le paierez, mon bon Roi.

Dans mon vieux carquois où font brèche
Les coups de vos juges maudits,
Il me reste encore une flèche;
J'écris dessus : Pour Charles-Dix.

Malgré ce mur qui me désole,
Malgré ces barreaux si serrés,
L'arc est tendu, la flèche vole :
Mon bon Roi, vous me le paierez.

# LE 14 JUILLET.

LA FORCE, 1829.

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre, etc.

Pour un captif, souvenir plein de charmes!
J'étais bien jeune; on criait : Vengeons-nous!
A la Bastille! aux armes! vite, aux armes!
Marchands, bourgeois, artisans couraient tous. (*bis.*)
Je vois pâlir et mère et femme et fille;
Le canon gronde aux rappels du tambour. (*bis.*)
Victoire au peuple! il a pris la Bastille!
Un beau soleil a fêté ce grand jour, } *bis*
A fêté ce grand jour. [5] (*bis.*)

Enfans, vieillards, riche ou pauvre on s'embrasse.
Les femmes vont redisant mille exploits.
Héros du siége, un soldat bleu qui passe [6],
Est applaudi des mains et de la voix.
Le nom du roi frappe alors mon oreille;

De Lafayette on parle avec amour.
La France est libre et ma raison s'éveille.
Un beau soleil a fêté ce grand jour,
A fêté ce grand jour.

Le lendemain un vieillard docte et grave
Guida mes pas sur d'immenses débris.
« Mon fils, dit-il, ici d'un peuple esclave
« Le despotisme étouffait tous les cris.
« Mais des captifs pour y loger la foule,
« Il creusa tant au pied de chaque tour,
« Qu'au premier choc le vieux château s'écroule.
« Un beau soleil a fêté ce grand jour,
« A fêté ce grand jour.

« La Liberté, rebelle antique et sainte,
« Mon fils, s'armant des fers de nos aïeux,
« A son triomphe appelle en cette enceinte,
« L'Égalité qui redescend des cieux.
« De ces deux sœurs la foudre gronde et brille.
« C'est Mirabeau tonnant contre la Cour.
« Sa voix nous crie : Encore une Bastille !

« Un beau soleil a fêté ce grand jour,
« A fêté ce grand jour.

« Où nous semons, chaque peuple moissonne.
« Déjà vingt rois, au bruit de nos débats,
« Portent, tremblants, la main à leur couronne,
« Et leurs sujets de nous parlent tout bas.
« Des droits de l'homme, ici l'ère féconde
« S'ouvre, et du globe accomplira le tour.
« Sur ces débris, Dieu crée un nouveau monde.
« Un beau soleil a fêté ce grand jour,
« A fêté ce grand jour. »

De ces leçons qu'un vieillard m'a données,
Le souvenir dans mon cœur sommeillait.
Mais je revois, après quarante années,
Sous les verrous, le quatorze juillet.
O Liberté, ma voix, qu'on veut proscrire,
Redit ta gloire aux murs de ce séjour.
A mes barreaux l'aurore vient sourire;
Un beau soleil fête encor ce grand jour,
Fête encor ce grand jour.

## PASSEZ, JEUNES FILLES.

AIR :

Dieu ! quel essaim de jeunes filles
Passe et repasse sous mes yeux !
Au printemps toutes sont gentilles ;
Toutes ; mais quoi ! me voilà vieux.
Cent fois redisons-leur mon âge :
Les cœurs jeunes sont insensés.
Endossons le manteau du sage.
Passez, jeunes filles, passez.

Voilà Zoé qui me regarde.
Zoé, votre mère, entre nous,
Dirait de combien je retarde
Quand vient l'heure du rendez-vous.
Pour un amant elle est sévère ;
S'il n'aime trop, il n'aime assez.
Suivez les conseils d'une mère.
Passez, jeunes filles, passez.

Votre grand'mère, aimable Laure,
Des amours m'a transmis la loi.
Elle veut l'enseigner encore,
Bien qu'elle ait dix ans plus que moi.
Au salon ou sur la pelouse,
Laure, jamais ne m'agacez :
Grand'maman est un peu jalouse.
Passez, jeunes filles, passez.

Rose, vous daignez me sourire.
Éprouvez-vous quelque accident?
Chez vous, la nuit, ai-je ouï dire,
On surprit un noble imprudent.
Mais la nuit fait place à l'aurore;
Aux maris gaîment vous chassez.
Pour vous je suis trop jeune encore.
Passez, jeunes filles, passez.

Passez vite, folles et belles;
Un doux feu cause votre émoi.
Craignez que quelques étincelles
N'arrivent de vous jusqu'à moi.

Sous les murs d'une poudrière
Par le temps presque renversés,
La main devant votre lumière,
Passez, jeunes filles, passez.

# LE CARDINAL ET LE CHANSONNIER.

LA FORCE, 1829.

AIR : Je vais bientôt quitter l'empire.

Quel beau mandement vous nous faites [7] !
Prélat, il me comble d'honneur !
Vous lisez donc mes chansonnettes ?
Ah ! je vous y prends, Monseigneur. (*bis.*)
Entre deux vins, souvent ma muse
Perdit son bandeau virginal.
Petit péché, si son ivresse amuse.
Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal ?

Çà, que vous semble de Lisette
Qui dicta mes chants les plus doux ?
Vous vous signez sous la barrette !
Lise a vieilli ; rassurez-vous.
Des jésuites elle raffole [8] ;
Et priant Dieu tant bien que mal,

Pour leurs enfants Lise tient une école.
Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal ?

A chaque vers patriotique [9],
Je vous vois me faire un procès.
Tout prélat se croit hérétique
Qui chez nous a le cœur français.
Sans y moissonner, moi, pauvre homme,
J'aime avant tout le sol natal.
J'y tiens autant que vous tenez à Rome.
Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal ?

Puisque vous fredonnez mes rimes,
Vous grand lévite ultramontain,
N'y trouvez-vous pas des maximes
Dignes du bon Samaritain [10] ?
D'huile et de baume les mains pleines,
Il eût rougi d'aigrir le mal.
Ah ! d'un captif il n'eût vu que les chaînes.
Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal ?

Enfin, avouez qu'en mon livre,
Dieu brille à travers ma gaîté.
Je crois qu'il nous regarde vivre;
Qu'il a béni ma pauvreté.
Sous les verrous, sa voix m'inspire
Un appel à son tribunal.
Des grands du monde elle m'enseigne à rire.
Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal?

Au fond vous avez l'âme bonne.
Pardonnez à l'homme de bien,
Monseigneur, pour qu'il vous pardonne
Votre mandement peu chrétien.
Mais au conclave on met la nappe [11],
Partez pour Rome à ce signal.
Le Saint-Esprit fasse de vous un Pape!
Qu'en dites-vous, monsieur le Cardinal?

## COUPLET.

AIR : C'est le meilleur homme du monde.

J'ai suivi plus d'enterremens
Que de noces et de baptêmes.
J'ai distrait bien des cœurs aimans
Des maux qu'ils aggravaient eux-mêmes.
Mon Dieu, vous m'avez bien doté;
Je n'ai ni force ni sagesse;
Mais je possède une gaîté
Qui n'offense point la tristesse.

## MON TOMBEAU.

Air d'Aristippe.

Moi, bien portant, quoi! vous pensez d'avance
A m'ériger une tombe à grands frais!
Sottise! amis; point de folle dépense.
Laissez aux grands le faste des regrets.
Avec le prix ou du marbre ou du cuivre,
Pour un gueux mort habit cent fois trop beau,
Faites achat d'un vin qui pousse à vivre.
Buvons gaîment l'argent de mon tombeau.

A votre bourse un galant mausolée
Pourrait coûter vingt mille francs et plus.
Sous le ciel pur d'une riche vallée,
Allons six mois vivre en joyeux reclus.
Concerts et bals où la beauté convie,
Vont de plaisirs nous meubler un château.
Je veux risquer de trop aimer la vie.
Mangeons gaîment l'argent de mon tombeau.

Mais je vieillis, et ma maîtresse est jeune.
Or il lui faut des parures de prix.
L'éclat du luxe adoucit un long jeûne;
Témoin Longchamps où brille tout Paris.
Vous devez bien quelque chose à ma belle.
D'un cachemire elle attend le cadeau.
En viager sur un cœur si fidèle,
Plaçons gaîment l'argent de mon tombeau.

Non, mes amis, au spectacle des ombres
Je ne veux point d'une loge d'honneur.
Voyez ce pauvre, au teint pâle, aux yeux sombres;
Près de mourir, ah! qu'il goûte au bonheur!
A ce vieillard qui, las de sa besace,
Doit avant moi voir lever le rideau,
Pour qu'au parterre il me garde une place,
Donnons gaîment l'argent de mon tombeau.

Qu'importe à moi, que mon nom sur la pierre
Soit déchiffré par un futur savant?
Et quant aux fleurs qu'on promet à ma bière,
Mieux vaut, je crois, les respirer vivant.

Postérité, qui peux bien ne pas naître,
A me chercher n'use point ton flambeau.
Sage mortel, j'ai su par la fenêtre
Jeter gaîment l'argent de mon tombeau.

# LES DIX MILLE FRANCS.

LA FORCE, 1829.

AIR : T'en souviens-tu, *ou* du vaudeville de Taconnet.

Dix mille francs, dix mille francs d'amende [12] !
Dieu ! quel loyer pour neuf mois de prison !
Le pain est cher et la misère est grande,
Et pour long-temps je dîne à la maison.
Cher Président, n'en peut-on rien rabattre ?
« Non ! non ! jeûnez et vous et vos parens.
« Pour fait d'outrage aux enfants d'Henri-Quatre [13],
« De par le Roi, payez dix mille francs. »

Je paierai donc ; mais, las ! que va-t-on faire
De cet argent que si bien j'emploierais ?
D'un substitut sera-t-il le salaire ?
D'un conseiller paiera-t-il les arrêts ?
Déjà s'avance une main longue et sale :
C'est la police et ses comptes courans.
Quand sur ma muse on venge la morale [14],
Pour les mouchards comptons deux mille francs.

Moi-même ainsi partageant ma dépouille,
Sur mon budget portons les affamés.
Au pied du trône une harpe se rouille :
Bardes du sacre, êtes-vous enrhumés [15] ?
Chantez, messieurs, faites pondre la poule ;
Envahissez croix, titres, biens et rangs.
Dût-on encor briser la sainte Ampoule ;
Pour les flatteurs comptons deux mille francs.

Que de géants là bas je vois paraître [16] !
Vieux ou nouveaux, tous nobles à cordons.
Fiers de servir, ils font au gré du maître
Signes de croix, saluts ou rigodons.
A tout gâteau leur main fait large entaille :
Car ils sont grands, même infiniment grands.
Ils nous feront une France à leur taille.
Pour ces laquais comptons trois mille francs.

Je vois briller chapes, mitres et crosses,
Chapeaux pourprés, vases d'argent et d'or ;
Couvents, hôtels, valets, blasons, carrosses.
Ah ! saint Ignace a pillé le trésor.

De mes refrains l'un des siens qui le venge,
Promet mon âme aux gouffres dévorans [17].
Déjà le diable a plumé mon bon ange [18].
Pour le clergé comptons trois mille francs.

Vérifions : la somme en vaut la peine.
Deux et deux quatre ; et trois, sept ; et trois dix.
C'est bien leur compte. Ah ! du moins La Fontaine [19],
Sans rien payer fut exilé jadis.
Le fier Louis eût biffé la sentence
Qui m'appauvrit pour quelques vers trop francs.
Monsieur Loyal, délivrez-moi quittance [20].
Vive le Roi ! voilà dix mille francs [21].

## LE JUIF ERRANT.

AIR du chasseur rouge d'Amédée de Bauplan.

Chrétien, au voyageur souffrant
Tends un verre d'eau sur ta porte.
Je suis, je suis le Juif errant,
Qu'un tourbillon toujours emporte. (*bis.*)
Sans vieillir accablé de jours,
La fin du monde est mon seul rêve.
Chaque soir j'espère toujours;
Mais toujours le soleil se lève.
Toujours, toujours, (*bis.*)
Tourne la terre où moi je cours, } (*bis.*)
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Depuis dix-huit siècles, hélas!
Sur la cendre grecque et romaine,
Sur les débris de mille états,
L'affreux tourbillon me promène. (*bis.*)
J'ai vu sans fruit germer le bien,
Vu des calamités fécondes;

Et pour survivre au monde ancien,
Des flots j'ai vu sortir deux mondes.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Dieu m'a changé pour me punir :
A tout ce qui meurt je m'attache.
Mais du toit prêt à me bénir
Le tourbillon soudain m'arrache. (*bis.*)
Plus d'un pauvre vient implorer
Le denier que je puis répandre,
Qui n'a pas le temps de serrer
La main qu'en passant j'aime à tendre.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Seul, au pied d'arbustes en fleurs,
Sur le gazon, au bord de l'onde,
Si je repose mes douleurs,
J'entends le tourbillon qui gronde. (*bis.*)

Eh! qu'importe au ciel irrité
Cet instant passé sous l'ombrage?
Faut-il moins que l'éternité
Pour délasser d'un tel voyage?
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Que des enfans vifs et joyeux
Des miens me retracent l'image;
Si j'en veux repaître mes yeux,
Le tourbillon souffle avec rage. (*bis.*)
Vieillards, osez-vous à tout prix
M'envier ma longue carrière?
Ces enfans à qui je souris,
Mon pied balaiera leur poussière.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Des murs où je suis né jadis,
Retrouvé-je encor quelque trace;

Pour m'arrêter je me roidis.
Mais le tourbillon me dit : « Passe! (*bis.*)
« Passe! » et la voix me crie aussi :
« Reste debout quand tout succombe.
« Tes aïeux ne t'ont point ici
« Gardé de place dans leur tombe. »
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

J'outrageai d'un rire inhumain
L'homme-dieu respirant à peine.....
Mais sous mes pieds fuit le chemin.
Adieu, le tourbillon m'entraîne. (*bis.*)
Vous qui manquez de charité,
Tremblez à mon supplice étrange.
Ce n'est point sa divinité,
C'est l'humanité que Dieu venge.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

## COUPLET.

Air : Trouverez-vous un parlement ?

Notre siècle, penseur brutal,
Contre Delille s'évertue.
Tel vécut sur un piédestal
Qui n'aura jamais de statue.
Artiste, poëte, savant,
A la gloire en vain on s'attache ;
C'est un linceul que trop souvent
La postérité nous arrache.

# LA FILLE DU PEUPLE.

AIR d'Aristippe.

Fille du peuple, au chantre populaire
De ton printemps tu prodigues les fleurs.
Dès ton berceau tu lui dois ce salaire,
Ses premiers chants calmaient tes premiers pleurs.
Va, ne crains pas que baronne ou marquise
Veuille à me plaire user ses beaux atours.
Ma muse et moi nous portons pour devise :
Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Quand, jeune encor, j'errais sans renommée,
D'anciens châteaux s'offraient-ils à mes yeux;
Point n'invoquais, à la porte fermée,
Pour m'introduire, un nain mystérieux.
Je me disais : Tendresse et poésie
Ont fui ces murs, chers aux vieux troubadours.
Fondons ailleurs mon droit de bourgeoisie;
Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Fi des salons où l'ennui qui se berce
Bâille entouré d'un luxe éblouissant!
Feu d'artifice éteint par une averse,
Quand vient la joie, elle y meurt en naissant.
En souliers fins, chapeau frais, robe blanche,
Tu veux aux champs courir tous les huit jours :
Viens ; tu me rends les plaisirs du dimanche.
Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Quelle beauté, simple dame ou princesse,
A plus que toi de décence et d'attraits?
Possède un cœur plus riche de jeunesse,
Des yeux plus doux et de plus nobles traits?
Le peuple enfin s'est fait une mémoire :
J'ai pour ses droits lutté contre deux Cours ;
Il te devait au chantre de sa gloire.
Je suis du peuple ainsi que mes amours.

# LE CORDON, S'IL VOUS PLAIT!

CHANSON FAITE A LA FORCE, POUR LA FÊTE DE MARIE.

AIR du vaudeville des Scythes et des Amazones.

Allons aux champs fêter Marie;
Hâtons-nous, le plaisir m'attend.
Le pied poudreux, la main fleurie,
Là bas arrivons en chantant. (*bis.*)
Gai voyageur, j'ai mes pipeaux à prendre,
Pipeaux qu'un sourd a traités de sifflet.
Portier, ce soir, gardez-vous de m'attendre.
Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît. (*bis.*)
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît. (*bis.*)

Vite, portier; car on m'accuse
D'oublier l'heure du repas.
Jouy déjà gronde ma muse
Dont il soutint les premiers pas [22].
D'amis nombreux quelle troupe riante,

Et de beautés quel brillant chapelet!
Dans sa prison l'Aï s'impatiente.
Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît.
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

Beaux jours d'une fête si chère,
A revenir toujours trop lents!
Pour nous, l'un de l'autre diffère
Au plus par quelques cheveux blancs.
Puisse Marie, à ses goûts si fidèle,
Voir ses élus toujours au grand complet!
Volons chanter la liberté près d'elle.
Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît.
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

Mon vieux portier dort dans sa loge :
Mes petits vers vont refroidir.
D'un digne époux j'y fais l'éloge;
Forçons Marie à m'applaudir.
Puis montrons-la courant plaindre des peines,
Rendre au malheur l'espoir qui s'envolait,
Et consoler un ami dans les chaînes.

Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît.
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

Mais mon portier, las de se taire,
Répond qu'on ne sort pas ainsi;
Que j'écrive au propriétaire;
Que je dois trois termes ici [23].
Fêtez Marie, ô vous à qui l'on ouvre;
Sans moi, pour elle, enfantez maint couplet.
Je rougirais d'envoyer dire au Louvre :
Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît.
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

# DENYS, MAITRE D'ÉCOLE [24].

LA FORCE, 1829.

AIR : Il faut bientôt quitter l'empire.

Denys, chassé de Syracuse,
A Corinthe se fait pédant.
Ce roi que tout un peuple accuse,
Pauvre et déchu, se console en grondant. (*bis.*)
Maître d'école au moins il prime;
Son bon plaisir fait et défait des lois. (*bis.*)
Il règne encor, car il opprime.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois. (*bis.*)

Sur le dîner de chaque élève,
Le tyran des Syracusains,
Comme impôt, chaque jour prélève
Trois quarts des noix, du miel et des raisins.
Çà, dit-il, qu'on le reconnaisse :
J'ai droit sur tout; je l'ai prouvé cent fois.

Baisez la main : je vous en laisse,
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Un sournois, dernier de sa classe,
Au bas d'un thème mal tourné,
Met ces mots : Grand roi, qu'un dieu fasse
Périr tous ceux qui vous ont détrôné!
Vite un prix au sot qui l'adule!
Mon fils, dit-il, tout sceptre est un grand poids.
Sois mon second; prends la férule.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Un autre en secret vient lui dire :
Seigneur, un écolier transcrit,
Là bas, je crois, quelque satire.
C'est contre vous; car voyez comme il rit,
Ce maître d'humeur répressive,
De l'accusé courant tordre les doigts,
Dit : je ne veux plus qu'on écrive.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Rêvant un jour que l'on conspire;
Rêvant qu'il court de grands dangers,
Ce fou, tremblant pour son empire,
Voit ses marmots narguer deux étrangers.
Chers étrangers, dans ce repaire
Entrez, dit-il, sur eux vengez mes droits.
Frappez; pour eux je suis un père.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Enfin, pères, mères, grand'mères
De maint enfant trop bien fessé,
L'accablant de plaintes amères,
L'ancien tyran, de Corinthe est chassé.
Mais pour agir encore en maître;
Maudire encor sa patrie et ses lois,
De pédant, Denys se fait prêtre.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

# LAIDEUR ET BEAUTÉ.

AIR : C'est à mon maître en l'art de plaire.

Sa trop grande beauté m'obsède ;
C'est un masque aisément trompeur.
Oui, je voudrais qu'elle fût laide,
Mais laide, laide à faire peur.
Belle ainsi faut-il que je l'aime!
Dieu, reprends ce don éclatant;
Je le demande à l'enfer même :
Qu'elle soit laide et que je l'aime autant.

A ces mots m'apparaît le diable :
C'est le père de la laideur.
« Rendons-la, dit-il, effroyable.
« De tes rivaux trompons l'ardeur.
« J'aime assez ces métamorphoses.
« Ta belle ici vient en chantant :
« Perles, tombez; fanez-vous, roses.
« La voilà laide et tu l'aimes autant. »

Laide! moi! dit-elle, étonnée.
Elle s'approche d'un miroir,
Doute d'abord, puis consternée,
Tombe en un morne désespoir.
« Pour moi seul tu jurais de vivre,
« Lui dis-je, à ses pieds me jetant :
« A mon seul amour il te livre.
« Plus laide encor, je t'aimerais autant. »

Ses yeux éteints fondent en larmes,
Alors sa douleur m'attendrit.
Ah! rendez, rendez-lui ses charmes.
Soit! répond Satan qui sourit.
Ainsi que naît la fraîche aurore,
Sa beauté renaît à l'instant.
Elle est, je crois, plus belle encore.
Elle est plus belle et moi je l'aime autant.

Vite, au miroir elle s'assure
Qu'on lui rend bien tous ses appas.
Des pleurs restent sur sa figure,
Qu'elle essuie en grondant tout bas.

Satan s'envole, et la cruelle
Fuit et s'écrie en me quittant :
Jamais fille que Dieu fit belle
Ne doit aimer qui peut l'aimer autant.

# LE VIEUX CAPORAL.

1829.

Air du Vilain, *ou* de Ninon chez madame de Sévigné.

En avant! partez, camarades,
L'arme au bras, le fusil chargé.
J'ai ma pipe et vos embrassades;
Venez me donner mon congé.
J'eus tort de vieillir au service.
Mais pour vous tous, jeunes soldats,
J'étais un père à l'exercice. (*bis.*)

Conscrits, au pas.
Ne pleurez pas.
Ne pleurez pas.
Marchez au pas.

Au pas, au pas, au pas, au pas!

Un morveux d'officier m'outrage;
Je lui fends!... il vient d'en guérir.
On me condamne, c'est l'usage :

Le vieux caporal doit mourir.
Poussé d'humeur et de rogomme,
Rien n'a pu retenir mon bras.
Puis, moi, j'ai servi le grand homme.
Conscrits, au pas.
Ne pleurez pas.
Ne pleurez pas.
Marchez au pas.
Au pas, au pas, au pas, au pas!

Conscrits, vous ne troquerez guères
Bras ou jambes contre une croix.
J'ai gagné la mienne à ces guerres
Où nous bousculions tous les rois.
Chacun de vous payait à boire
Quand je racontais nos combats.
Ce que c'est pourtant que la gloire!
Conscrits, au pas.
Ne pleurez pas.
Ne pleurez pas.
Marchez au pas.
Au pas, au pas, au pas, au pas!

Robert, enfant de mon village,
Retourne garder tes moutons.
Tiens, de ces jardins vois l'ombrage :
Avril fleurit mieux nos cantons.
Dans nos bois, souvent dès l'aurore
J'ai déniché de frais appas.
Bon dieu! ma mère existe encore!
Conscrits, au pas.
Ne pleurez pas.
Ne pleurez pas.
Marchez au pas.
Au pas, au pas, au pas, au pas!

Qui là bas sanglote et regarde?
Eh! c'est la veuve du tambour.
En Russie, à l'arrière-garde
J'ai porté son fils nuit et jour.
Comme le père, enfant et femme,
Sans moi restaient sous les frimas.
Elle va prier pour mon âme.
Conscrits, au pas.
Ne pleurez pas.

Ne pleurez pas.
Marchez au pas.
Au pas, au pas, au pas, au pas!

Morbleu! ma pipe s'est éteinte.
Non, pas encore... Allons, tant mieux!
Nous allons entrer dans l'enceinte;
Çà, ne me bandez pas les yeux.
Mes amis, fâché de la peine.
Surtout ne tirez pas trop bas.
Et qu'au pays Dieu vous ramène!
Conscrits, au pas.
Ne pleurez pas.
Ne pleurez pas.
Marchez au pas.
Au pas, au pas, au pas, au pas!

## COUPLET

### AUX JEUNES GENS.

AIR :

Un jour assis sur le rivage,
Bénissant un ciel pur et doux,
Plaignez les marins que l'orage
A fatigués de son courroux.
N'ont-ils pas droit à quelque estime
Ceux qui, las d'un si long effort,
Près de s'engloutir dans l'abîme
Du doigt vous indiquaient le port?

## LE BONHEUR.

AIR :

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas? dit l'Espérance.
Bourgeois, manants, rois et prélats
Lui font de loin la révérence. (*bis.*)
C'est le bonheur, dit l'Espérance.
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,
Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, sous la verdure?
Il croit à d'éternels appas,
Même à l'amour qui toujours dure.
Qu'on est heureux sous la verdure!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,
Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, à la campagne?
D'enfants et de grains, Dieu! quel tas!
Quels gros baisers à sa compagne!
Qu'on est heureux à la campagne!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,
Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, dans une banque?
S'il est un plaisir qu'il n'ait pas,
C'est qu'au marché ce plaisir manque.
Qu'on est heureux dans une banque!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,
Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, dans une armée?
Il mesure au bruit des combats
Tout le bruit de sa renommée.

Qu'on est heureux dans une armée!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,
Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, sur un navire?
L'arc-en-ciel brille dans ses mâts;
Toutes les mers vont lui sourire.
Qu'on est heureux sur un navire!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,
Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas? c'est en Asie.
Roi, pour sceptre il porte un damas
Dont il use à sa fantaisie.
Qu'on est heureux dans cette Asie!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,
Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, en Amérique?
Sous un arbre il met habit bas
Pour présider sa république.
Qu'on est heureux en Amérique !
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,
Là bas, là bas.

Le vois-tu bien là bas, là bas,
Là bas, là bas, dans ces nuages?
Ah! dit l'homme enfin vieux et las,
C'est trop d'inutiles voyages. (*bis.*)
Enfants, courez vers ces nuages.
Courez, courez; doublez le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,
Là bas, là bas.

## COUPLET.

AIR :

Pauvres fous, battons la campagne ;
Que nos grelots tintent soudain.
Comme les beaux mulets d'Espagne,
Nous marchons tous drelin dindin.
Des erreurs de l'humaine espèce
Dieu veut que chacun ait son lot.
Même au manteau de la Sagesse
La Folie attache un grelot.

# LES CINQ ÉTAGES.

AIR : Dans cette maison à quinze ans,
*ou* J'étais bon chasseur autrefois.

Dans la soupente du portier
Je naquis au rez-de-chaussée.
Par tous les laquais du quartier,
A quinze ans je fus pourchassée.
Mais bientôt un jeune seigneur
M'enlève à leur doux caquetage.
Ma vertu me vaut cet honneur;
Et je monte au premier étage.

Là, dans un riche appartement
Mes mains deviennent des plus blanches;
Grâce à l'or de mon jeune amant,
Là, tous mes jours sont des dimanches;
Mais par trop d'amour emporté,
Il meurt. Ah! pour moi quel veuvage!
Mes pleurs respectent ma beauté;
Et je monte au deuxième étage.

Là, je trompe un vieux duc et pair
Dont le neveu touche mon âme.
Ils ont, d'un feu payé bien cher,
L'un la cendre et l'autre la flamme.
Vient un danseur; nouveaux amours!
La noblesse alors déménage.
Mon miroir me sourit toujours;
Et je monte au troisième étage.

Là, je plume un bon gros Anglais,
Qui me croit et veuve et baronne;
Puis deux financiers vieux et laids;
Même un prélat, Dieu me pardonne!
Mais un escroc que je chéris
Me vole en parlant mariage.
Je perds tout; j'ai des cheveux gris,
Et je monte encore un étage.

Au quatrième, autre métier.
Des nièces me sont nécessaires;
Nous scandalisons le quartier;
Nous nous moquons des commissaires.

Mangeant mon pain à la vapeur,
Des plaisirs je fais le ménage.
Trop vieille enfin je leur fais peur,
Et je monte au cinquième étage.

Dans la mansarde me voilà,
Me voilà pauvre balayeuse.
Seule et sans feu, je finis là
Ma vie au printemps si joyeuse.
Je conte à mes voisins surpris
Ma fortune à différents âges,
Et j'en trouve encor des débris
En balayant les cinq étages.

# L'ALCHIMISTE [25].

AIR de la bonne vieille,
*ou* d'Aristippe.

Tu vas, dis-tu, vieux et pauvre alchimiste,
Tirer de l'or des métaux indigens,
Et, faisant plus, pour moi que l'âge attriste,
Me rajeunir par de secrets agens.
J'ouvre ma bourse à ta science occulte.
Mon cœur crédule au grand œuvre a recours.
Chacun pourtant conservera son culte.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Sur ce brasier souffle donc en silence,
Ou d'un vieux livre interroge les mots [26].
Ton art est sûr; le Pactole et Jouvence
Dans ce creuset vont marier leurs flots.
L'œil sur ce feu, que tu rêves de choses!
Vois-tu déjà le sourire des Cours?
Moi, pour mon front je n'attends que des roses.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Ivre d'espoir, quel délire t'égare!
« O rois, dis-tu, baisez mes pieds poudreux.
« J'aurai plus d'or que Cortès et Pizarre
« N'en ont conquis pour d'autres que pour eux. »
Naguère encor, toi qui vivais d'aumônes,
Déjà l'orgueil rugit dans tes discours.
Achète au poids et sceptres et couronnes.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Oui, rends-moi-les avec leur indigence;
Rends à mon âme un corps plus vigoureux;
A mon esprit ôte l'expérience,
Souffle en mon cœur un sang plus généreux.
Puis t'échappant de ton palais de marbre,
En char pompeux bercé sur le velours,
Vois-moi dormir, heureux au pied d'un arbre.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Je sais pourtant ce que vaut la richesse;
Mais j'aime encor; je possède, et, cent fois,
J'ai craint de voir ma trop jeune maîtresse
Compter mes ans et les siens par ses doigts.

C'est du soleil qui sied à sa peau brune;
C'est de l'été qu'il faut à nos amours.
Celle que j'aime est sourde à la fortune.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

Mais au creuset ta main que trouve-t-elle?
Rien! te voilà plus pauvre, et moi plus vieux.
«Non, non, dis-tu; demain, lune nouvelle;
«Recommençons; demain nous serons dieux.»
Tu mens, vieillard; mais d'erreurs caressantes
J'ai tant besoin, que je te crois toujours.
Sur mon front nu, vois ces rides naissantes.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

# CHANT FUNÉRAIRE

SUR LA MORT DE MON AMI QUENESCOURT.

AIR : Échos des bois, errans dans ces vallons.

Quoi! sourd aux cris d'un long *Miserere*,
Sous ce drap noir, que j'asperge en silence;
Quoi! ce cercueil, de cierges entouré,
C'est mon ami, c'est mon ami d'enfance!
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois. } (*bis.*)

Descendu là, sans s'appuyer sur vous,
Dans l'autre vie, il entre exempt d'alarmes.
Qu'est-il besoin que votre Dieu jaloux
De son enfer vienne effrayer nos larmes?
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Son âme, hélas! trop tôt prenant l'essor,
Tel un fruit mûr qu'un jeune enfant dérobe,
Nous est ravie. Un ange aux ailes d'or
L'emporte au ciel dans le pan de sa robe.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Modeste et bon, cet homme vertueux,
Privé des biens que l'opulence affiche,
A semblé pauvre au riche fastueux,
Et par ses dons au pauvre à semblé riche.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Las, sur les flots, d'aller rasant le bord,
Je saluai sa demeure ignorée.
Entre, et, chez moi, dit-il, comme en un port,
Raccommodons ta voile déchirée.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Proclamé roi de ses festins joyeux,

A son foyer je fais sécher ma lyre.
J'y vois pour moi se dérider les cieux
Et mon pays daigne enfin me sourire.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

A mes chansons que sa joie applaudit!
Sur mes succès son cœur s'en fait accroire,
Et s'enivrant des fleurs qu'il me prédit,
Prend leur parfum pour un encens de gloire.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Au peu d'éclat dont je brille à présent,
Ah! qu'il ait part, et puisse à ma lumière,
Comme au flambeau que porte un ver luisant,
Long-temps son nom se lire sur la pierre! [27]
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

Des hymnes saints cessez le triste accord :
Il est parti, mais pour un meilleur monde.

A mes chansons s'il peut rester encor
Dans ce cercueil un écho qui réponde,
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

# JEANNE LA ROUSSE,

OU LA FEMME DU BRACONNIER.

AIR : Soir et matin sur la fougère.

Un enfant dort à sa mamelle;
Elle en porte un autre à son dos.
L'aîné qu'elle traîne après elle,
Gêle, pieds nus, dans ses sabots.
Hélas! des gardes qu'il courrouce
Au loin, le père est prisonnier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse;
On a surpris le braconnier.

Je l'ai vue heureuse et parée;
Elle cousait, chantait, lisait.
Du magister fille adorée,
Par son bon cœur elle plaisait.
J'ai pressé sa main blanche et douce,
En dansant sous le marronnier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse;
On a surpris le braconnier.

Un fermier riche et de son âge,
Qu'elle espérait voir son époux
La quitta, parce qu'au village
On riait de ses cheveux roux.
Puis deux, puis trois; chacun repousse
Jeanne qui n'a pas un denier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse;
On a surpris le braconnier.

Mais un vaurien dit : « Rousse ou blonde,
« Moi, pour femme je te choisis.
« En vain les gardes font la ronde :
« J'ai bon repaire et trois fusils.
« Faut-il bénir mon lit de mousse?
« Du château payons l'aumônier. »
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse;
On a surpris le braconnier.

Doux besoin d'être épouse et mère
Fit céder Jeanne qui, trois fois,
Depuis, dans une joie amère,
Accoucha seule au fond des bois.

Pauvres enfans! chacun d'eux pousse
Frais comme un bouton printanier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse;
On a surpris le braconnier.

Quel miracle un bon cœur opère!
Jeanne, fidèle à ses devoirs,
Sourit encor; car, de leur père,
Ses fils auront les cheveux noirs.
Elle sourit; car sa voix douce
Rend l'espoir à son prisonnier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse;
On a surpris le braconnier.

## LES RELIQUES.

AIR : Donnez-vous la peine d'attendre.

D'un saint de paroisse en crédit,
Seul, un soir, je baisais la châsse.
Vient un bon vieillard qui me dit :
Veux-tu qu'il parle? Oh! oui, de grâce;
Oui, dis-je. Et me voilà béant;
Voilà qu'il fait des croix magiques;
Voilà le saint sur son séant,
Qui dit, d'un ton de mécréant :
« Dévots, baisez donc mes reliques.
« Baisez, baisez donc mes reliques.

Il rit, ce squelette incivil,
Il rit à s'en tenir les côtes.
« Depuis huit siècles, poursuit-il,
« Je grille en enfer pour mes fautes,
« Mais un prêtre au nez bourgeonné,
« Pour mieux dîmer sur ses pratiques,

« Par un tour bien imaginé,
« Fit un saint des os d'un damné.
« Dévots, baisez donc mes reliques.
« Baisez, baisez donc mes reliques.

« De mon temps je fus bateleur,
« Ribaud, filou, témoin à gage.
« Puis en grand m'étant fait voleur,
« J'eus d'un baron mœurs et langage.
« De leurs châsses, dans mes larcins,
« J'ai dépouillé des basiliques.
« Au feu, j'ai jeté de bons saints.
« Du ciel admirez les desseins.
« Dévots, baisez donc mes reliques.
« Baisez, baisez donc mes reliques.

« Baisez, sous ce dais de velours,
« La sainte qu'on priera dimanche.
« C'est une Juive, mes amours,
« Dont l'œil fut noir et la peau blanche.
« Grâce à ses charmes réprouvés,
« Dix prélats sont morts hérétiques;

« Vingt moines sont morts énervés.
« Trouvez mieux si vous le pouvez.
« Dévots, baisez donc ses reliques.
« Baisez, baisez donc ses reliques.

« Près d'elle est un vieux crâne étroit;
« Baisez ce saint d'une autre espèce.
« Jadis de larron maladroit,
« Il devint bourreau plein d'adresse.
« Nos rois, pour se bien divertir,
« L'occupaient aux fêtes publiques.
« Hélas! je lui dois, sans mentir,
« L'honneur de passer pour martyr.
« Dévots, baisez donc ses reliques.
« Baisez, baisez donc ses reliques.

« Sous les noms de pieux patrons,
« Ainsi nos corps, mis en spectacle,
« Font pleuvoir l'argent dans les troncs;
« C'est là notre plus grand miracle.
« Mais du diable j'entends le cor.
« Bonsoir, messieurs les catholiques. »

Il se recouche, et vole encor
Sur l'autel un crucifix d'or.
Dévots, baisez donc des reliques!
Baisez, baisez donc des reliques!

# LA NOSTALGIE,

OU LA MALADIE DU PAYS.

Air de la République.

Vous m'avez dit : « A Paris, jeune pâtre,
« Viens, suis-nous, cède à tes nobles penchans.
« Notre or, nos soins, l'étude, le théâtre,
« T'auront bientôt fait oublier les champs. »
Je suis venu; mais voyez mon visage.
Sous tant de feux mon printemps s'est fané.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et la montagne où je suis né!

La fièvre court triste et froide en mes veines;
A vos désirs cependant j'obéis.
Ces bals charmans où les femmes sont reines,
J'y meurs, hélas! j'ai le mal du pays.
En vain l'étude a poli mon langage;
Vos arts en vain ont ébloui mes yeux.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses dimanches si joyeux!

Avec raison vous méprisez nos veilles,
Nos vieux récits et nos chants si grossiers.
De la féerie égalant les merveilles,
Votre Opéra confondrait nos sorciers.
Au Saint des saints le ciel rendant hommage,
De vos concerts doit emprunter les sons.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et sa veillée et ses chansons!

Nos toits obscurs, notre église qui croule,
M'ont à moi-même inspiré des dédains.
Des monumens j'admire ici la foule;
Surtout ce Louvre et ses pompeux jardins.
Palais magique, on dirait un mirage
Que le soleil colore à son coucher.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses chaumes et son clocher!

Convertissez le sauvage idolâtre;
Près de mourir, il retourne à ses dieux.
Là bas, mon chien m'attend auprès de l'âtre;
Ma mère en pleurs repense à nos adieux.

J'ai vu cent fois l'avalanche et l'orage,
L'ours et les loups fondre sur mes brebis.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et la houlette et le pain bis!

Qu'entends-je, ô ciel pour moi rempli d'alarmes!
« Pars, dites-vous, demain pars au réveil.
« C'est l'air natal qui sèchera tes larmes;
« Va refleurir à ton premier soleil. »
Adieu, Paris, doux et brillant rivage,
Où l'étranger reste comme enchaîné.
Ah! je revois, je revois mon village,
Et la montagne où je suis né.

# MA NOURRICE.

CHANSON HISTORIQUE.

AIR : Dodo, l'enfant do, etc.

De souvenir en souvenir,
J'ai reconstruit mon édifice.
Je vais conter, pour en finir,
Ce qu'on m'a dit de ma nourrice.
Au soir des ans doit sembler doux
Ce chant qui nous a bercés tous :
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Au mois d'oût, voilà bien long-temps!
Six francs et ma layette en poche,
Belle nourrice de vingt ans,
D'Auxerre avec moi prit le coche.
Sois bien ou mal, sanglote ou ris,
Adieu, pauvre enfant de Paris.
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

En Bourgogne je débarquai,
Pour la chanson climat propice.
Nous trouvons, buvant sur le quai,
Le vieux mari de ma nourrice.
Verre en main, Jean le vigneron
Chantait les gaîtés de Piron.
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Sous son chaume, au bruit du pressoir,
Bientôt j'assiste à la vendange.
Plus ivre et plus vieux chaque soir,
Jean va coucher seul dans la grange.
Sa femme, en s'en moquant tout bas,
Me dit : Petiot, ne vieillis pas.
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Un moine, en voisin, vint chez nous,
Il entre sans que le chien jappe:
Le mari sort, et l'homme roux
De ma table fripe la nappe.

Hélas! l'odeur du Récollet
Fait pour neuf mois tourner mon lait.
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Au vieux moutier, huit jours plus tard,
Jean, bien payé, soignait la vigne.
Moi, gai comme un dieu sans nectar,
Au vin du cru je me résigne.
Ma nourrice en m'en abreuvant,
Soupire et dit : Chien de couvent!
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Sur cette histoire, en bon devin,
Mon parrain, dès qu'il l'eut apprise,
Me prédit le dégoût du vin ;
Le goût de tous les gens d'église.
Pour *requiem* je prédis, moi,
Qu'ils chanteront à mon convoi :
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

# LES CONTREBANDIERS.

CHANSON ADRESSÉE A M. JOSEPH BERNARD, DÉPUTÉ DU VAR, AUTEUR DU BON SENS D'UN HOMME DE RIEN [28].

AIR : Cette chaumière-là vaut un palais.

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis.
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Il est minuit. Çà, qu'on me suive,
Hommes, pacotille et mulets.
Marchons, attentifs au qui vive.
Armons fusils et pistolets.
Les douaniers sont en nombre;
Mais le plomb n'est pas cher ;
Et l'on sait que dans l'ombre
Nos balles verront clair.

Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse;
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis.
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Camarades, la noble vie!
Que de hauts faits à publier!
Combien notre belle est ravie
Quand l'or pleut dans son tablier!
Château, maison, cabane,
Nous sont ouverts partout.
Si la loi nous condamne,
Le peuple nous absout.
Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse;
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis.
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Bravant neige, froid, pluie, orage,
Au bruit des torrens nous dormons.
Ah! qu'on aspire de courage
Dans l'air pur du sommet des monts!
Cimes à nous connues,
Cent fois vous nous voyez
La tête dans les nues
Et la mort sous nos pieds.
Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis.
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Aux échanges l'homme s'exerce;
Mais l'impôt barre les chemins.
Passons : c'est nous qui du commerce
Tiendrons la balance en nos mains.
Partout la Providence
Veut, en nous protégeant,
Niveler l'abondance,

Éparpiller l'argent.
Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis.
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Nos gouvernans pris de vertige,
Des biens du ciel triplant le taux,
Font mourir le fruit sur sa tige,
Du travail brisent les marteaux.
Pour qu'au loin il abreuve
Le sol et l'habitant,
Le bon Dieu crée un fleuve;
Ils en font un étang.
Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis.
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Quoi! l'on veut qu'uni de langage,
Aux mêmes lois long-temps soumis,
Tout peuple qu'un traité partage
Forme deux peuples d'ennemis!
Non; grâce à notre peine,
Ils ne vont pas en vain
Filer la même laine,
Sourire au même vin.
Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse:
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis.
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

A la frontière où l'oiseau vole,
Rien ne lui dit: Suis d'autres lois.
L'été vient tarir la rigole
Qui sert de limite à deux rois.
Prix du sang qu'ils répandent,
Là, leurs droits sont perçus.
Ces bornes qu'ils défendent,

Nous sautons par-dessus.
Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis.
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

On nous chante dans nos campagnes,
Nous, dont le fusil redouté,
En frappant l'écho des montagnes,
Peut réveiller la Liberté.
Quand tombe la patrie
Sous des voisins altiers,
Mourante elle s'écrie :
A moi, contrebandiers!
Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis.
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

## A MES AMIS, DEVENUS MINISTRES.

AIR :

Non, mes amis, non, je ne veux rien être.
Semez ailleurs places, titres et croix.
Non, pour les Cours Dieu ne m'a pas fait naître :
Oiseau craintif je fuis la glu des rois.
Que me faut-il ? maîtresse à fine taille,
Petit repas et joyeux entretien.
De mon berceau près de bénir la paille,
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Un sort brillant serait chose importune
Pour moi, rimeur, qui vis de temps perdu.
M'est-il tombé des miettes de fortune,
Tout bas je dis : Ce pain ne m'est pas dû.
Quel artisan, pauvre, hélas ! quoi qu'il fasse,
N'a, plus que moi, droit à ce peu de bien ?
Sans trop rougir fouillons dans ma besace.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Au ciel, un jour, une extase profonde
Vient me ravir, et je regarde en bas.
De là, mon œil confond dans notre monde,
Rois et sujets, généraux et soldats.
Un bruit m'arrive; est-ce un bruit de victoire?
On crie un nom; je ne l'entends pas bien.
Grands, dont là bas je vois ramper la gloire,
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Sachez pourtant, pilotes du royaume,
Combien j'admire un homme de vertu,
Qui, regrettant son hôtel ou son chaume,
Monte au vaisseau par tous les vents battu.
De loin ma voix lui crie : Heureux voyage!
Priant de cœur pour tout grand citoyen;
Mais au soleil je m'endors sur la plage.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Votre tombeau sera pompeux sans doute;
J'aurai, sous l'herbe, une fosse à l'écart.
Un peuple en deuil vous fait cortége en route;
Du pauvre, moi, j'attends le corbillard.

En vain on court où votre étoile tombe;
Qu'importe alors votre gîte ou le mien?
La différence est toujours une tombe.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

De ce palais souffrez donc que je sorte.
A vos grandeurs je devais un salut.
Amis, adieu. J'ai, derrière la porte,
Laissé tantôt mes sabots et mon luth.
Sous ces lambris près de vous accourue,
La Liberté s'offre à vous pour soutien.
Je vais chanter ses bienfaits dans la rue.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

# GOTTON.

AIR des Cancans.

Deux vieilles disaient tout bas :
Belzébuth prend ses ébats.
Voyez en robe, en manteau,
Gotton servante au château.
C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala.
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Son maître est jouet d'un sort.
Oui, de l'enfer elle sort.
Gageons que son brodequin
Nous cache un pied de bouquin.
C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala.
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Au vieux baron dès qu'elle eut
Fait abjurer son salut;
Gotton, rouge de bonheur,
Se créa dame d'honneur.
C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala.
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Bien que le chemin soit long
De la cuisine au salon,
J'en viens, dit-elle, à mes fins;
Dormons tard dans des draps fins.
C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala.
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Depuis lors, certain valet,
N'ouvrant qu'un coin du volet,
Au lit, d'un air échauffé,
Porte à Gotton son café.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala.
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Au château tous empâtés,
Que d'ânes elle a bâtés!
Notre maire, qui l'a fait?
Gotton et le sous-préfet.
C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala.
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

A l'église, Dieu! quel ton!
Suisse, au banc menez Gotton,
Pour lorgner le sacripant
Qu'elle même a fait serpent.
C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala.
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Mais quoi! l'infâme, aux jours gras,
Du beau curé prend le bras;
L'appelle petit coquin
Et l'habille en Arlequin!
C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala.
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Elle a tout : meubles, chevaux,
Bals, festins, atours nouveaux;
Riche, on l'accueille en tout lieu.
Puis, courez donc prier Dieu!
C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala.
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

L'enfer donne à ses suppôts
Trésors, plaisirs et repos.
J'en conclus qu'il est écrit
Que Gotton est l'Antechrist.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala.
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

# COLIBRI.

AIR : Garde à vous.

Mes amis,
J'ai soumis
L'enfer à ma puissance.
De son obéissance
J'ai pour gage certain
Un lutin. (*bis.*)
Sous forme d'oiseau-mouche
A mon chevet il couche.
Lutin doux et chéri,
Baisez-moi, Colibri.
Colibri! (*ter.*)

S'éveillant,
Babillant,
Au jour qui naît et brille,
Son petit corps scintille

D'émeraude et d'azur
Et d'or pur.
Fleur qui cherche sa tige,
Le voilà qui voltige :
L'aurore en a souri.
Baisez-moi, Colibri.
Colibri !

Je le vois
A ma voix
Voler vers qui m'implore.
Ses ailes font éclore
Richesse, honneurs, amours
Et beaux jours.
Quelque soif qui m'embrase,
Il peut remplir le vase
Que ma bouche a tari.
Baisez-moi, Colibri.
Colibri !

Je puis voir
Son pouvoir

Franchir l'espace et l'onde ;
Du Pérou, de Golconde
M'apporter, dans nos ports,
Les trésors.
Mais, non ; point d'opulence,
Quand un peuple en silence
Souffre et meurt sans abri.
Baisez-moi, Colibri.
Colibri !

Je puis voir
Son pouvoir
Me donner des couronnes ;
Des palais à colonnes,
Des gardes et l'amour
D'une Cour.
Mais, non ; j'en sais l'histoire :
Le monde, à tant de gloire,
De douleur pousse un cri.
Baisez-moi, Colibri.
Colibri !

Demandons
Pour seuls dons,
Simple toit, portes closes;
Des chants, du vin, des roses,
Et la paix d'un reclus,
Rien de plus.
Mon paradis s'arrange,
Dieux! et l'oiseau se change
En piquante houri.
Baisez-moi, Colibri.
Colibri!
Colibri!
Colibri!

# ÉMILE DEBRAUX [29].

CHANSON-PROSPECTUS POUR LES OEUVRES DE CE CHANSONNIER.

AIR : Dis-moi, soldat, t'en souviens-tu?

Le pauvre Émile a passé comme une ombre,
Ombre joyeuse et chère aux bons vivans.
Ses gais refrains vous égalent en nombre,
Fleurs d'acacia qu'éparpillent les vents.
Debraux, dix ans, régna sur la goguette,
Mit l'orgue en train et les chœurs des faubourgs,
Et, roulant roi, de guinguette en guinguette,
Du pauvre peuple il chanta les amours.

Toujours enfant, gai jusqu'à faire envie,
En étourdi vers le plaisir poussé;
Pouffant de rire à voir couler sa vie
Comme le vin d'un tonneau défoncé;
Sifflant le sot sous les croix qu'il découvre,
Ou sur son char le grand mal affermi;
Sans s'informer par où l'on monte au Louvre,
Du pauvre peuple il est resté l'ami.

Mais, dites-vous, il avait donc des rentes?
Eh! non, messieurs; il logeait au grenier.
Le temps, au bruit des fêtes enivrantes,
Râpait, râpait l'habit du chansonnier.
Venait l'hiver; le bois manquait à l'âtre;
La vitre, au nord, étincelait de fleurs;
Il grelottait, mais sa muse folâtre
Du pauvre peuple allait sécher les pleurs.

De l'œil des rois on a compté les larmes;
Les yeux du peuple en ont trop pour cela.
La France alors pleurait l'éclat des armes
Et les grandeurs dont le cours l'ébranla.
Ta voix, Émile, évoquant notre histoire,
Du cabaret ennoblit les échos.
C'était l'asile où se cachait la gloire.
Le pauvre peuple aime tant les héros!

Bien jeune, hélas! il descend dans la fosse.
Je l'ai conduit où vieux j'irai demain.
Chantant au loin, des buveurs à voix fausse,
Aux noirs pensers m'arrachaient en chemin.

C' étaient ses chants que disait leur ivresse,
Chants que leurs fils sauront bien rajeunir.
De son passage est-il un roi qui laisse
Au pauvre peuple un si doux souvenir ?

De sa famille allégez l'indigence;
Riches et grands, achetez ce recueil.
A tant d'esprit passez la négligence :
Ah! du talent le besoin est l'écueil.
Ne soyez point ingrats pour nos musettes;
Songez aux maux que nous adoucissons.
Pour s'en tenir au lot que vous lui faites,
Le pauvre peuple a besoin de chansons.

# LE PROVERBE.

AIR :

Épris jadis d'une princesse,
Alain vit son cœur rejeté.
Simple écuyer, né sans noblesse,
Comme un vilain il fut traité.
La princesse avait une dame,
Dame d'honneur, fleur au déclin.
Alain lui transporte sa flamme;
Il est traité comme un vilain.

La dame avait une suivante
Qui tenait à la qualité.
En vain de lui plaire il se vante;
Comme un vilain il est traité.
La suivante avait sa soubrette :
Celle-ci cède au pauvre Alain,
Surprise, tant bien il la traite,
Qu'on l'ait traité comme un vilain.

La suivante qu'un mot éclaire,
Court après Alain mieux goûté.
La dame à son tour veut lui plaire;
Comme un baron il est traité.
La princesse enfin moins superbe
Ouvre au galant ses draps de lin.
Depuis lors, adieu le proverbe
Qui dit : traité comme un vilain.

# LES FEUX FOLLETS.

AIR : Faut l'oublier, disait Colette.

O nuit d'été, paix du village,
Ciel pur, doux parfums, frais ruisseau,
Vous embellissiez mon berceau,
Consolez-moi dans un autre âge.
Las du monde, ici je me plais;
Tout y retrace mon enfance,
Oui, tout, jusqu'à ces feux follets.
Jadis leur éclat et leur danse
M'auraient fait fuir à pas pressés.
J'ai perdu ma douce ignorance.
Follets, dansez, dansez, dansez.

On racontait aux longues veilles
Qu'ils étaient moqueurs et méchans;
Que ces feux gardaient dans nos champs
Bien des trésors, bien des merveilles.

Revenans, lutins, noirs esprits,
Sorciers, malignes influences,
A tout croire on m'avait appris.
Je voyais des dragons immenses
Sur les donjons des temps passés.
L'âge a soufflé sur mes croyances.
Follets, dansez, dansez, dansez.

Un soir, j'avais dix ans à peine,
Égaré, couvert de sueur,
Je vois de loin cette lueur :
C'est la lampe de ma marraine.
Chez elle un gâteau m'attendant,
Je cours, je cours, l'âme ravie.
Un berger me crie : Imprudent !
« La lumière par toi suivie
« Éclaire un bal de trépassés. »
Ainsi devait s'user ma vie.
Follets, dansez, dansez, dansez.

A seize ans, je vis même flamme,
Sur la tombe du vieux curé ;

Soudain m'écriant : Je prierai,
Monsieur le curé, pour votre âme;
Je m'imagine qu'il me dit :
« Faut-il que la beauté te rende
« Déjà rêveur, enfant maudit! »
Ce soir-là, tant ma peur fut grande,
Je crus à des cieux courroucés.
Parlez encore et que j'entende.
Follets, dansez, dansez, dansez.

Quand j'aimai Rose au cœur candide,
Un peu d'or eût comblé nos vœux.
Devant moi passe un de ces feux :
Vers des trésors qu'il soit mon guide.
J'ose le suivre, mais, hélas!
Dans l'étang que ce ruisseau creuse,
Je tombe, et je ne péris pas!
A-t-il ri de ta chute affreuse?
Disent encor des insensés.
Non, mais sans moi Rose est heureuse.
Follets, dansez, dansez, dansez.

De mille erreurs l'âme affranchie,
Me voilà vieux avant le temps.
Vapeurs qui brillez peu d'instans,
Voyez-vous ma tête blanchie?
Des sages m'ont ouvert les yeux;
Mais j'admirais bien plus l'aurore
Quand je connaissais moins les cieux.
Du savoir le flambeau dévore
Les sylphes qui nous ont bercés.
Ah! je voudrais vous craindre encore.
Follets, dansez, dansez, dansez.

# PONIATOWSKI 30.

JUILLET 1831.

AIR des Trois Couleurs.

Quoi! vous fuyez, vous, les vainqueurs du monde!
Devant Leipzig le sort s'est-il mépris?
Quoi! vous fuyez! et ce fleuve qui gronde,
D'un pont qui saute emporte les débris!
Soldats, chevaux, pêle-mêle, et les armes,
Tout tombe là; l'Elster roule entravé.
Il roule sourd aux vœux, aux cris, aux larmes:
« Rien qu'une main, (*bis*) Français, je suis sauvé! »

« Rien qu'une main? malheur à qui l'implore!
« Passons, passons. S'arrêter! et pour qui? »
Pour un héros que le fleuve dévore:
Blessé trois fois, c'est Poniatowski.
Qu'importe! on fuit. La frayeur rend barbare.
A pas un cœur son cri n'est arrivé.
De son coursier le torrent le sépare:
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé!

Il va périr; non; il lutte, il surnage;
Il se rattache aux longs crins du coursier.
« Mourir noyé! dit-il, lorsqu'au rivage
« J'entends le feu, je vois luire l'acier!
« Frères, à moi! vous vantiez ma vaillance.
« Je vous chéris; mon sang l'a bien prouvé.
« Ah! qu'il m'en reste à verser pour la France!
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé! »

Point de secours! et sa main défaillante
Lâche son guide : adieu, Pologne, adieu!
Mais un doux rêve, une image brillante
Dans son esprit descend du sein de Dieu.
« Que vois-je? enfin, l'aigle blanc se réveille,
« Vole, combat, de sang russe abreuvé.
« Un chant de gloire éclate à mon oreille.
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé! »

Point de secours! il n'est plus; et la rive
Voit l'ennemi camper dans ses roseaux.
Ces temps sont loin, mais une voix plaintive
Dans l'ombre encore appelle au fond des eaux.

Et depuis peu, (grand Dieu, fais qu'on me croie!)
Jusques au ciel son cri s'est élevé.
Pourquoi ce cri que le ciel nous renvoie :
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé! »

C'est la Pologne et son peuple fidèle
Qui tant de fois a pour nous combattu.
Elle se noie au sang qui coule d'elle,
Sang qui s'épuise en gardant sa vertu.
Comme ce chef mort pour notre patrie,
Corps en lambeaux dans l'Elster retrouvé,
Au bord du gouffre un peuple entier nous crie :
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé! »

# HATONS-NOUS!

FÉVRIER 1831.

AIR : Ah! si ma dame me voyait.

Ah! si j'étais jeune et vaillant,
Vrai hussard, je courrais le monde,
Retroussant ma moustache blonde,
Sous un uniforme brillant,
Le sabre au poing et bataillant.
Va, mon coursier, vole en Pologne :
Arrachons un peuple au trépas.
Que nos poltrons en aient vergogne.
Hâtons-nous; l'honneur est là bas. (*bis.*)

Si j'étais jeune, assurément
J'aurais maîtresse jeune et belle.
Vite en croupe, mademoiselle;
Imitez le beau dévouement
Des femmes de ce peuple aimant.

Vendez vos parures; oui, toutes.
En charpie emportons vos draps.
De son sang sauvez quelques gouttes.
Hâtons-nous; l'honneur est là bas.

Bien plus; si j'avais des millions,
J'irais dire aux braves Sarmates :
Achetons quelques diplomates,
Beaucoup de poudre, et rhabillons
Vos héroïques bataillons.
L'Europe qui marche à béquilles,
Riche goutteuse, ne croit pas
A la vertu sous des guenilles.
Hâtons-nous; l'honneur est là bas.

Pour eux, si j'étais roi puissant,
Combien je ferais plus encore!
Mes vaisseaux, du Sund au Bosphore,
Iraient réveiller le Croissant,
Des Suédois réchauffer le sang;
Criant : Pologne, on te seconde!
Un long sceptre au bout d'un bon bras

Peut atteindre aux bornes du monde.
Hâtons-nous; l'honneur est là bas.

Si j'étais un jour, un seul jour,
Le dieu que la Pologne implore,
Sous ma justice, avant l'aurore,
Le czar pâlirait dans sa Cour :
Aux Polonais tout mon amour!
Je saurais, trompant les oracles,
De miracles semer leurs pas.
Hélas! il leur faut des miracles!
Hâtons-nous; l'honneur est là bas.

Hâtons-nous! mais je ne puis rien.
O Roi des cieux, entends ma plainte :
Père de la liberté sainte,
De ce peuple unique soutien,
Fais de moi son ange gardien.
Dieu, donne à ma voix la trompette
Qui doit réveiller du trépas,
Pour qu'au monde entier je répète :
Hâtez-vous; l'honneur est là bas.

# L'ÉCRIVAIN PUBLIC.

## 1824.

COUPLETS DE FÊTE ADRESSÉS A M. J. LAFFITTE, PAR DES ENFANS QUI IMPLORAIENT SA BIENFAISANCE. [31]

AIR de la République.

LES ENFANS.

Daignez, monsieur, nous servir d'interprète.
Chantez, pour nous, Jacques qui fait du bien.

L'ÉCRIVAIN.

A le louer, enfans, ma plume est prête.
Des malheureux, oui, Jacque est le soutien.
Je le peindrai pur, dans son opulence,
Des titres vains dont l'orgueil se nourrit.

LES ENFANS.

Chantez plutôt notre reconnaissance :
Des enfans n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

On peut chez lui célébrer la richesse
Qui trop souvent corrompit les humains.

Fruit du travail, tout l'argent de sa caisse,
Sans les salir, a passé dans ses mains.
Parfois chez nous la probité prospère;
Aux grands talens parfois le ciel sourit.

LES ENFANS.

Parlez plutôt de notre pauvre père:
Des enfans n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

Je veux surtout le peindre à la tribune.
A la raison sa voix donna l'essor.
Il défendit la publique fortune
Lorsqu'aux proscrits il prodiguait son or.
Il nous montra la patrie expirante
Sur des trésors que le pouvoir tarit.

LES ENFANS.

Peignez plutôt notre mère souffrante:
Des enfans n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

Je veux aussi peindre la calomnie:
Point de vertus que respectent ses traits.

Mais par le souffle une glace ternie,
Plus pure aux yeux brille l'instant d'après.
En vain des sots il connut l'inconstance,
Du citoyen la palme refleurit.

LES ENFANS.

Dites plutôt qu'il est notre espérance
Des enfans n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

Pauvres enfans! je vois ce qu'il faut dire :
De vos parens Jacque est l'unique appui.
Les biens si chers auxquels un père aspire,
Vous priez Dieu de les verser sur lui.
Pour lui porter ces vœux d'une âme pure,
Vous attendiez que sa porte s'ouvrît.
Plus grands que vous passent par la serrure;
Des enfans n'ont pas tant d'esprit.

# A M. DE CHATEAUBRIAND.

SEPTEMBRE 1831.

Air d'Octavie.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

Où donc est-il? se dit la tendre mère.
Battu des vents que Dieu seul fait changer,
Pauvre aujourd'hui comme le vieil Homère,
Il frappe, hélas! au seuil de l'étranger.

Proscrit jadis, la naissante Amérique
Nous le rendit après nos longs discords,
Riche de gloire, et, Colomb poétique,
D'un nouveau monde étalant les trésors.

Le pèlerin de Grèce et d'Ionie,
Chantant, plus tard, le cirque et l'Alhambra,

Nous revit tous dévots à son génie,
Devant le Dieu que sa voix célébra.

De son pays, qui lui doit tant de lyres,
Lorsque la sienne en pleurant s'exila,
Il s'enquérait aux débris des empires,
Si des Français n'avaient point passé là.

C'était l'époque où, fécondant l'histoire,
La grande épée, effroi des nations,
Resplendissante au soleil de la gloire,
En fit sur nous rejaillir les rayons.

Ta voix résonne, et soudain ma jeunesse
Brille à tes chants d'une noble rougeur [32].
J'offre aujourd'hui, pour prix de mon ivresse,
Un peu d'eau pure au pauvre voyageur.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

Des anciens rois quand revint la famille,
Lui, de leur sceptre appui religieux,
Crut aux Bourbons faire adopter pour fille
La Liberté qui se passe d'aïeux.

Son éloquence à ces rois fit l'aumône :
Prodigue fée, en ses enchantemens,
Plus elle voit de rouille à leur vieux trône,
Plus elle y sème et fleurs et diamans.

Mais de nos droits il gardait la mémoire.
Les insensés dirent : Le ciel est beau.
Chassons cet homme, et soufflons sur sa gloire,
Comme au grand jour on éteint un flambeau.

Et tu voudrais t'attacher à leur chute!
Connais donc mieux leur folle vanité.
Au rang des maux qu'au ciel même elle impute,
Leur cœur ingrat met ta fidélité.

Va; sers le peuple en butte à leurs bravades,
Ce peuple humain, des grands talens épris,

Qui t'emportait, vainqueur aux barricades,
Comme un trophée, entre ses bras meurtris.

Ne sers que lui. Pour lui ma voix te somme
D'un prompt retour après un triste adieu.
Sa cause est sainte : il souffre, et tout grand homme
Auprès du peuple est l'envoyé de Dieu.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

# CONSEIL AUX BELGES.

MAI 1831.

AIR de la République.

Finissez-en, nos frères de Belgique,
Faites un roi, morbleu, finissez-en.
Depuis huit mois, vos airs de république
Donnent la fièvre à tout bon courtisan.
D'un roi toujours la matière se trouve;
C'est Jean, c'est Paul, c'est mon voisin, c'est moi.
Tout œuf royal éclôt sans qu'on le couve.
Faites un roi, morbleu, faites un roi.
Faites un roi, faites un roi.

Quels biens sur vous un prince va répandre!
D'abord viendra l'étiquette aux grands airs;
Puis des cordons et des croix à revendre;
Puis ducs, marquis, comtes, barons et pairs.
Puis un beau trône, en or, en soie, en nacre,

Dont le coussin prête à plus d'un émoi.
S'il plaît au ciel, vous aurez même un sacre.
Faites un roi, morbleu, faites un roi.
Faites un roi, faites un roi.

Puis vous aurez baisemains et parades,
Discours et vers, feux d'artifice et fleurs;
Puis force gens qui se disent malades
Dès qu'un bobo cause au roi des douleurs.
Bonnet de pauvre et royal diadème
Ont leur vermine : un dieu fit cette loi.
Les courtisans rongent l'orgueil suprême.
Faites un roi, morbleu, faites un roi.
Faites un roi, faites un roi.

Chez vous pleuvront laquais de toute sorte;
Juges, préfets, gendarmes, espions;
Nombreux soldats pour leur prêter main-forte;
Joie à brûler un cent de lampions.
Vient le budget! nourrir Athène et Sparte
Eût, en vingt ans, moins coûté, sur ma foi.
L'ogre a dîné; peuples, payez la carte.

Faites un roi, morbleu, faites un roi.
Faites un roi, faites un roi.

Mais, quoi! je raille; on le sait bien en France:
J'y suis du trône un des chauds partisans.
D'ailleurs l'histoire a répondu d'avance:
Nous n'y voyons que princes bienfaisans.
Pères du peuple ils le font pâmer d'aise;
Plus il s'instruit, moins ils en ont d'effroi;
Au bon Henri succède Louis-Treize.
Faites un roi, morbleu, faites un roi.
Faites un roi, faites un roi.

# LE REFUS.

CHANSON ADRESSÉE AU GÉNÉRAL SÉBASTIANI.

AIR : Le 1er du mois de janvier.

Un ministre veut m'enrichir,
Sans que l'honneur ait à gauchir,
Sans qu'au *Moniteur* on m'affiche.
Mes besoins ne sont pas nombreux;
Mais quand je pense aux malheureux,
Je me sens né pour être riche.

Avec l'ami pauvre et souffrant
On ne partage honneurs ni rang;
Mais l'or du moins on le partage.
Vive l'or! oui, souvent, ma foi,
Pour cinq cents francs, si j'étais roi,
Je mettrais ma couronne en gage.

Qu'un peu d'argent pleuve en mon trou,
Vite il s'en va, Dieu sait par où!

D'en conserver je désespère.
Pour recoudre à fond mes goussets,
J'aurais dû prendre, à son décès,
Les aiguilles de mon grand-père.

Ami, pourtant gardez votre or.
Las! j'épousai, bien jeune encor,
La Liberté, dame un peu rude.
Moi, qui dans mes vers ai chanté
Plus d'une facile beauté,
Je meurs l'esclave d'une prude.

La Liberté! c'est, Monseigneur,
Une femme folle d'honneur;
C'est une bégueule enivrée
Qui, dans la rue ou le salon,
Pour le moindre bout de galon,
Va criant : A bas la livrée!

Vos écus la feraient damner.
Au fait, pourquoi pensionner
Ma muse indépendante et vraie?

Je suis un sou de bon aloi ;
Mais en secret argentez-moi,
Et me voilà fausse monnaie.

Gardez vos dons : je suis peureux.
Mais si d'un zèle généreux
Pour moi le monde vous soupçonne ;
Sachez bien qui vous a vendu :
Mon cœur est un luth suspendu,
Sitôt qu'on le touche, il résonne.

# LA RESTAURATION DE LA CHANSON.

JANVIER 1831.

AIR : J'arrive à pied de province.

Oui, chanson, Muse ma fille,
J'ai déclaré net
Qu'avec Charle et sa famille
On te détrônait [33].
Mais chaque loi qu'on nous donne
Te rappelle ici.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

Je croyais qu'on allait faire
Du grand et du neuf;
Même étendre un peu la sphère
De Quatre-vingt-neuf.
Mais point! on rebadigeonne
Un trône noirci.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

Depuis les jours de décembre [34],
Vois, pour se grandir,
La Chambre vanter la Chambre;
La Chambre applaudir.
A se prouver qu'elle est bonne
Elle a réussi.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

Basse-cour des ministères
Qu'en France on honnit,
Nos chapons héréditaires
Sauveront leur nid [35].
Les petits que Dieu leur donne
Y pondront aussi.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

Gloire à la garde civique,
Piédestal des lois!
Qui maintient la paix publique
Peut venger nos droits.

Là haut, quelqu'un, je soupçonne,
En a du souci.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

La planète doctrinaire
Qui sur Gand brillait,
Veut servir de luminaire
Aux gens de Juillet.
Fi d'un froid soleil d'automne,
De brume obscurci!
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

Nos ministres, qu'on peut mettre
Tous au même point,
Voudraient que le baromètre
Ne variât point.
Pour peu que là bas il tonne,
On se signe ici.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

Pour être en état de grâce,
Que de grands peureux
Ont soin de laisser en place
Les hommes véreux!
Si l'on ne touche à personne,
C'est afin que si.....
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

Te voilà donc restaurée,
Chanson mes amours.
Tricolore et sans livrée
Montre-toi toujours.
Ne crains plus qu'on t'emprisonne,
Du moins à Poissy.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

Mais pourtant laisse en jachère
Mon sol fatigué.
Mes jeunes rivaux, ma chère,
Ont un ciel si gai!

Chez eux la rose foisonne,

Chez moi le souci.

Chanson, reprends ta couronne.

— Messieurs, grand merci !

# SOUVENIRS D'ENFANCE.

## 1831.

A MES PARENS ET AMIS DE PÉRONNE, VILLE OU J'AI PASSÉ UNE PARTIE DE MA JEUNESSE, DE 1790 A 1796.

AIR de la Ronde des Comédiens.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

Salut! à vous, amis de mon jeune âge.
Salut! parens que mon amour bénit.
Grâce à vos soins, ici, pendant l'orage,
Pauvre oiselet, j'ai pu trouver un nid.

Je veux revoir jusqu'à l'étroite geôle,
Où, près de nièce aux frais et doux appas,
Régnait sur nous le vieux maître d'école,
Fier d'enseigner ce qu'il ne savait pas.

J'ai fait ici plus d'un apprentissage,
A la paresse, hélas! toujours enclin.
Mais je me crus des droits au nom de sage,
Lorsqu'on m'apprit le métier de Franklin.

C'était à l'âge où naît l'amitié franche,
Sol que fleurit un matin plein d'espoir.
Un arbre y croît dont souvent une branche
Nous sert d'appui pour marcher jusqu'au soir.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

C'est dans ces murs qu'en des jours de défaites,
De l'ennemi j'écoutais le canon.
Ici ma voix, mêlée aux chants des fêtes,
De la patrie a bégayé le nom.

Ame rêveuse, aux ailes de colombe,
De mes sabots, là, j'oubliais le poids.

Du ciel, ici, sur moi la foudre tombe
Et m'apprivoise avec celle des rois [36].

Contre le sort ma raison s'est armée
Sous l'humble toit, et vient aux mêmes lieux
Narguer la gloire, inconstante fumée
Qui tire aussi des larmes de nos yeux.

Amis, parens, témoins de mon aurore,
Objets d'un culte avec le temps accru,
Oui, mon berceau me semble doux encore,
Et la berceuse a pourtant disparu.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

## LE VIEUX VAGABOND.

AIR : Guide mes pas, ô Providence. (*Des deux Journées.*)

Dans ce fossé cessons de vivre.
Je finis vieux, infirme et las.
Les passans vont dire : Il est ivre.
Tant mieux ! ils ne me plaindront pas.
J'en vois qui détournent la tête ;
D'autres me jettent quelques sous.
Courez vite ; allez à la fête.
Vieux vagabond, je puis mourir sans vous.

Oui, je meurs ici de vieillesse
Parce qu'on ne meurt pas de faim.
J'espérais voir de ma détresse
L'hôpital adoucir la fin.
Mais tout est plein dans chaque hospice,
Tant le peuple est infortuné.
La rue, hélas ! fut ma nourrice.
Vieux vagabond, mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge,
J'ai dit : Qu'on m'enseigne un métier.
Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
Répondaient-ils, va mendier.
Riches, qui me disiez : Travaille,
J'eus bien des os de vos repas ;
J'ai bien dormi sur votre paille.
Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

J'aurais pu voler, moi, pauvre homme ;
Mais non : mieux vaut tendre la main.
Au plus, j'ai dérobé la pomme
Qui mûrit au bord du chemin.
Vingt fois pourtant on me verrouille
Dans les cachots, de par le roi.
De mon seul bien on me dépouille.
Vieux vagabond, le soleil est à moi.

Le pauvre a-t-il une patrie ?
Que me font vos vins et vos blés,
Votre gloire et votre industrie,
Et vos orateurs assemblés ?

Dans vos murs ouverts à ses armes,
Lorsque l'étranger s'engraissait,
Comme un sot j'ai versé des larmes.
Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

Comme un insecte fait pour nuire,
Hommes, que ne m'écrasiez-vous?
Ah! plutôt vous deviez m'instruire
A travailler au bien de tous.
Mis à l'abri du vent contraire,
Le ver fût devenu fourmi;
Je vous aurais chéris en frère.
Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.

# COUPLETS.

ADRESSÉS A DES HABITANS DE L'ILE-DE-FRANCE (ILE MAURICE), QUI, LORS DE L'ENVOI QU'ILS FIRENT POUR LA SOUSCRIPTION DES BLESSÉS DE JUILLET, M'ADRESSÈRENT UNE CHANSON ET UNE BALLE DE CAFÉ.

AIR : Tendres échos, errans dans ces vallons.

Quoi! vos échos redisent nos chansons!
Bons Mauriciens, ils sont Français encore!
A travers flots, tempêtes et moussons,
Leur voix me vient d'où vient pour nous l'aurore.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Mes chants joyeux de jeunesse et d'amour
Ont donc aussi fait un si long voyage.
Loin de vos bords leur bruit vole à son tour,
Et me revient quand je suis vieux et sage.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

On m'a conté qu'au bord du Gange assis,
Des exilés, gais enfans de la Seine,
A mes chansons, là, berçaient leurs soucis.
Qu'ainsi ma muse endorme votre peine!
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Si mes chansons vont encor voyager,
Accueillez-les, ces folles hirondelles,
Comme un bon fils reçoit le messager
Qui d'une mère apporte des nouvelles.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Vous-même aussi célébrez vos amours.
Dieu permettra que nos voix se confondent;
Mais en français, frères, chantez toujours,
Pour que toujours nos échos se répondent.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

# CINQUANTE ANS.

AIR :

Pourquoi ces fleurs? est-ce ma fête?
Non; ce bouquet vient m'annoncer
Qu'un demi-siècle sur ma tête
Achève aujourd'hui de passer.
O combien nos jours sont rapides!
O combien j'ai perdu d'instans!
O combien je me sens de rides!
Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

A cet âge, tout nous échappe;
Le fruit meurt sur l'arbre jauni.
Mais à ma porte quelqu'un frappe;
N'ouvrons point: mon rôle est fini.
C'est, je gage, un docteur qui jette
Sa carte où s'est logé le temps.
Jadis, j'aurais dit: C'est Lisette.
Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

En maux cuisans vieillesse abonde :
C'est la goutte qui nous meurtrit;
La cécité, prison profonde;
La surdité dont chacun rit.
Puis la raison, lampe qui baisse,
N'a plus que des feux tremblotans.
Enfans, honorez la vieillesse!
Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

Ciel! j'entends la mort qui, joyeuse,
Arrive en se frottant les mains.
A ma porte, la fossoyeuse
Frappe; adieu, messieurs les humains!
En bas, guerre, famine et peste;
En haut, plus d'astres éclatans.
Ouvrons, tandis que Dieu me reste.
Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

Mais non! c'est vous! vous, jeune amie!
Sœur de charité des amours!
Vous tirez mon âme endormie
Du cauchemar des mauvais jours.

Semant les roses de votre âge
Partout, comme fait le printemps,
Parfumez les rêves d'un sage.
Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

# JACQUES.

Air de Jeannot et Colin.

Jacque, il me faut troubler ton somme.
Dans le village, un gros huissier
Rôde et court, suivi du messier.
C'est pour l'impôt, las! mon pauvre homme.
Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Regarde : le jour vient d'éclore;
Jamais si tard tu n'as dormi.
Pour vendre, chez le vieux Remi,
On saisissait avant l'aurore.
Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Pas un sou! Dieu! je crois l'entendre.
Écoute les chiens aboyer.

Demande un mois pour tout payer.
Ah! si le roi pouvait attendre!
Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Pauvres gens! l'impôt nous dépouille!
Nous n'avons, accablés de maux,
Pour nous, ton père et six marmots,
Rien que ta bêche et ma quenouille.
Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

On compte, avec cette masure,
Un quart d'arpent, cher affermé.
Par la misère il est fumé,
Il est moissonné par l'usure.
Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Beaucoup de peine et peu de lucre.
Quand d'un porc aurons-nous la chair?
Tout ce qui nourrit est si cher!

Et le sel aussi, notre sucre!
Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Du vin soutiendrait ton courage;
Mais les droits l'ont bien renchéri!
Pour en boire un peu, mon chéri,
Vends mon anneau de mariage.
Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Rêverais-tu que ton bon ange
Te donne richesse et repos?
Que sont aux riches les impôts?
Quelques rats de plus dans leur grange.
Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Il entre! ô ciel! que dois-je craindre?
Tu ne dis mot! quelle pâleur!
Hier tu t'es plaint de ta douleur,
Toi qui souffres tant sans te plaindre.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici monsieur l'huissier du roi.

Elle appelle en vain; il rend l'âme.
Pour qui s'épuise à travailler
La mort est un doux oreiller.
Bonnes gens, priez pour sa femme.
Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici monsieur l'huissier du roi.

# LES ORANGS-OUTANGS.

AIR : Un ancien proverbe nous dit;
*ou* de Calpigi.

Jadis, si l'on en croit Ésope,
Les orangs-outangs de l'Europe
Parlaient si bien, que d'eux, hélas!
Nous sont venus les avocats.
Un des leurs, à son auditoire,
Dit un jour : « Consultez l'histoire;
« Messieurs, l'homme fut en tout temps
« Le singe des orangs-outangs.

« Oui; d'abord, vivant de nos miettes,
« Il prit de nous l'art des cueillettes;
« Puis, d'après nous, le genre humain
« Marcha droit, la canne à la main.
« Même avec le ciel qui l'effraie,
« Il use de notre monnaie.
« Messieurs, l'homme fut en tout temps
« Le singe des orangs-outangs.

« Il prend nos amours pour modèles ;
« Mais nos guenons nous sont fidèles.
« Sans doute il n'a bien imité
« Que notre cynisme effronté.
« C'est, chez nous, qu'à vivre sans gêne
« S'instruisit le grand Diogène.
« Messieurs, l'homme fut en tout temps
« Le singe des orangs-outangs.

« L'homme a vu chez nous une armée
« D'un centre et d'ailes bien formée,
« Ayant, sous les chefs les meilleurs,
« Garde, avant-garde et tirailleurs.
« Il n'avait pas mis Troie en cendres,
« Que nous comptions vingt Alexandres.
« Messieurs, l'homme fut en tout temps
« Le singe des orangs-outangs.

« Avec bâton, épée ou lance,
« Tuer est l'art par excellence :
« Nous l'enseignons. Or dites-moi,
« Pourquoi l'homme est-il notre roi ?

« Grands dieux ! c'est fait pour rendre impie.
« Votre image est notre copie.
« Oui, dieux, l'homme fut en tout temps
« Le singe des orangs-outangs. »

Quoi ! dit Jupin, à mes oreilles,
Toujours, singes, castors, abeilles,
Crieront : C'est un ours mal léché,
Votre homme ; où l'avez-vous pêché ?
Tout sot qu'il est, il me cajole.
Otons aux bêtes la parole ;
Car l'homme encor sera long-temps
Le singe des orangs-outangs.

« Grands dieux! c'est fait pour rendre impie.
« Votre image est notre copie.
« Moi, dieux, l'homme fut en tout temps
« Le singe des orangs-outangs. »

Quoi! dit Jupin, à mes oreilles,
Toujours, singes, castors, abeilles,
Crierent : C'est un ours mal léché,
Votre lecture; où l'avez-vous péché?
Tout sot qu'il est, il me cajole.
Oions aux bêtes la parole;
Car l'homme en ce sera long-temps
Le singe des orangs-outangs.

# LES FOUS.

AIR : Ce magistrat irréprochable.

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous,
Si des rangs sortent quelques hommes,
Tous nous crions : A bas les fous!
On les persécute, on les tue;
Sauf, après un lent examen,
A leur dresser une statue,
Pour la gloire du genre humain.

Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux!
Les sots la traitent d'insensée;
Le sage lui dit : Cachez-vous.
Mais la rencontrant loin du monde,
Un fou qui croit au lendemain,
L'épouse; elle devient féconde
Pour le bonheur du genre humain.

J'ai vu Saint-Simon le prophète,
Riche d'abord, puis endetté,
Qui des fondemens jusqu'au faîte
Refaisait la société.
Plein de son œuvre commencée,
Vieux, pour elle il tendait la main,
Sûr qu'il embrassait la pensée
Qui doit sauver le genre humain.

Fourier [37] nous dit : Sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions!
Travaille, groupé par phalange,
Dans un cercle d'attractions.
La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain.

Enfantin affranchit la femme;
L'appelle à partager nos droits.
Fi! dites-vous; sous l'épigramme
Ces fous rêveurs tombent tous trois.

Messieurs, lorsqu'en vain notre sphère,
Du bonheur cherche le chemin,
Honneur au fou qui ferait faire
Un rêve heureux au genre humain!

Qui découvrit un nouveau monde?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix que son sang inonde,
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.
Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait; eh bien! demain
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.

# LE SUICIDE.

SUR LA MORT DES JEUNES VICTOR ESCOUSSE ET AUGUSTE LEBRAS [38].

FÉVRIER 1832.

AIR d'Agéline de Wilhem,
*ou* le Tailleur et la Fée.

Quoi! morts tous deux! dans cette chambre close
Où du charbon pèse encor la vapeur!
Leur vie, hélas! était à peine éclose.
Suicide affreux! triste objet de stupeur!
Ils auront dit: Le monde fait naufrage:
Voyez pâlir pilote et matelots.
Vieux bâtiment usé par tous les flots,
Il s'engloutit: sauvons-nous à la nage.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfans! l'écho murmure encore
L'air qui berça votre premier sommeil.

Si quelque brume obscurcit votre aurore,
Leur disait-on, attendez le soleil.
Ils répondaient : Qu'importe que la sève
Monte enrichir les champs où nous passons !
Nous n'avons rien ; arbres, fleurs, ni moissons.
Est-ce pour nous que le soleil se lève ?
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfans ! calomnier la vie !
C'est par dépit que les vieillards le font.
Est-il de coupe où votre ame ravie,
En la vidant, n'ait vu l'amour au fond ?
Ils répondaient : C'est le rêve d'un ange,
L'amour ! en vain notre voix l'a chanté.
De tout son culte un autel est resté ;
Y touchions-nous ? l'idole était de fange.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfans ! mais les plumes venues,
Aigles un jour, vous pouviez, loin du nid,

Bravant la foudre et dépassant les nues,
La gloire en face, atteindre à son zénith.
Ils répondaient : Le laurier devient cendre,
Cendre qu'au vent l'envie aime à jeter.
Et notre vol dût-il si haut monter,
Toujours près d'elle il faudra redescendre.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfans! quelle douleur amère
N'apaisent pas de saints devoirs remplis?
Dans la patrie on retrouve une mère,
Et son drapeau nous couvre de ses plis.
Ils répondaient : Ce drapeau qu'on escorte
Au toit du chef, le protége endormi;
Mais le soldat, teint du sang ennemi,
Veille et de faim meurt en gardant la porte.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfans! de fantômes funèbres
Quelque nourrice a peuplé vos esprits.

Mais un Dieu brille à travers nos ténèbres;
Sa voix de père a dû calmer vos cris.
Ah! disaient-ils, suivons ce trait de flamme.
N'attendons pas, Dieu, que ton nom puissant,
Qu'on jette en l'air comme un nom de passant,
Soit, lettre à lettre, effacé de notre âme.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Dieu créateur, pardonne à leur démence.
Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,
Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
Non pour nous seuls, mais pour tous, nous naissons.
L'humanité manque de saints apôtres
Qui leur aient dit: Enfans, suivez sa loi.
Aimer, aimer, c'est être utile à soi;
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

# LE MÉNÉTRIER DE MEUDON.

AIR de la Contre-danse des petits pâtés.

Dansez vite! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon.
Dansez vite! obéissez donc.
Il est le roi du rigodon.

Guilain, sous les charmilles,
Au temps de Rabelais,
Mit en train femmes, filles,
Bourgeois, manans, varlets.
Les bigots, par rancune,
Au sorcier criaient tous,
Disant : Au clair de lune
Il fait danser les loups.

Dansez vite! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon.
Dansez vite! obéissez donc.
Il est le roi du rigodon.

Qu'il ait ou non un charme,
Par lui tout va sautant;
Vieux que la danse alarme,
Jeunes qui l'aiment tant.
Son coup d'archet sonore
Fit, et point n'en riez,
Danser jusqu'à l'aurore
Deux nouveaux mariés.
Dansez vite! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon.
Dansez vite! obéissez donc.
Il est le roi du rigodon.

Un jour sous sa fenêtre,
Passe un enterrement :
Le cortége et le prêtre
Entendent l'instrument.
Ils sautent; la prière
Cède aux joyeux accords;
Et jusqu'au cimetière
On danse autour du corps.
Dansez vite! obéissez donc

Au ménétrier de Meudon.
Dansez vite! obéissez donc.
Il est le roi du rigodon.

A la Cour on l'appelle :
Il y va, le pauvret!
Là, que l'or étincelle!
Quel brillant cabaret!
Là, rois, princes, princesses,
Rubis, perles, velours;
Tout, jusqu'à des caresses;
Tout, hors de vrais amours.
Dansez vite! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon.
Dansez vite! obéissez donc.
Il est le roi du rigodon.

Il joue, et l'on dédaigne
Ce qu'il y met de soin.
Où l'ambition règne
La gaîté perd son coin.
Maint danseur de quadrille

Se dit : N'oublions pas
Que plus le parquet brille
Plus on fait de faux pas.
Dansez vite ! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon.
Dansez vite ! obéissez donc.
Il est le roi du rigodon.

Dieu ! chacun bâille ! ô rage !
Guilain désespéré
Fuit, et meurt au village,
De tout Meudon pleuré.
La nuit, revient son ombre.
Oyez ces sons lointains.
Guilain, dans le bois sombre,
Fait sauter les lutins.
Dansez vite ! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon.
Dansez vite ! obéissez donc.
Il est le roi du rigodon.

## JEAN DE PARIS.

Air : Cette chaumière-là vaut un palais.

Ris et chante, chante et ris;
Prends tes gants et cours le monde.
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris.
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris. (*bis.*)

Toujours, dit la chronique ancienne,
Jean sur son grand sabre a sauté,
Quand de leur ville avec la sienne
Des sots comparaient la beauté.
Proclamant sur son âme,
En prose ainsi qu'en vers,
Les tours de Notre-Dame,
Centre de l'univers.

Ris et chante, chante et ris;
Prends tes gants et cours le monde.
Mais, la bourse vide ou ronde,

Reviens dans ton Paris.
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris.

S'il franchit la grande muraille;
S'il cocufie un mandarin;
Du peuple magot s'il se raille;
A Paris s'il revient grand train;
L'espoir qui le domine,
C'est, chez son vieux portier,
De parler de la Chine
Aux badauds du quartier.
Ris et chante, chante et ris;
Prends tes gants et cours le monde.
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris.
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris.

Je veux de l'or beaucoup et vite,
Dit-il, au Pérou débarquant.
A s'y fixer chacun l'invite :
Me prend-on pour un trafiquant?
Loin de mes dix maîtresses,

Fi de ce vil métal !
Je préfère aux richesses
Paris et l'hôpital.
Ris et chante, chante et ris;
Prends tes gants et cours le monde.
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris.
Ah ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris.

A la guerre gaîment il vole,
Pour la croix ou pour Saladin;
Se bat, jure, pille et viole,
Puis à Paris écrit soudain :
« Que ma gloire s'étende
« Du Louvre aux boulevarts;
« Qu'un ramoneur y vende
« Mon buste pour six liards. »
Ris et chante, chante et ris;
Prends tes gants et cours le monde.
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris.
Ah ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris.

En Perse, il prétend qu'une reine
Lui dit un soir : Je te fais roi.
Soit! répond-il; mais pour ma peine,
Jusqu'au Pont-Neuf viens avec moi.
Pendant huit jours de fête,
Tout Paris me verra
Montrer, couronne en tête,
Mon nez à l'Opéra.
Ris et chante, chante et ris;
Prends tes gants et cours le monde.
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris.
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris.

Jean de Paris, dans ta chronique,
C'est nous qu'on peint, nous francs badauds.
Quittons-nous cette ville unique,
Nous voyageons Paris à dos.
Quel amour incroyable
Maintenant et jadis,
Pour ces murs dont le diable
A fait son paradis!

Ris et chante, chante et ris;
Prends tes gants et cours le monde.
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris.
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris.

# PRÉDICTION DE NOSTRADAMUS

POUR L'AN DEUX MIL.

AIR des Trois Couleurs.

Nostradamus, qui vit naître Henri quatre,
Grand astrologue, a prédit dans ses vers,
Qu'en l'an deux mil, date qu'on peut débattre,
De la médaille on verrait le revers.
Alors, dit-il, Paris dans l'allégresse,
Au pied du Louvre ouïra cette voix :
« Heureux Français, soulagez ma détresse;
« Faites l'aumône (*bis*) au dernier de vos rois. »

Or, cette voix sera celle d'un homme
Pauvre, à scrofule, en haillons, sans souliers,
Qui, né proscrit, vieux, arrivant de Rome,
Fera spectacle aux petits écoliers.
Un sénateur criera : « L'homme à besace!
« Les mendians sont bannis par nos lois. »
— « Hélas! monsieur, je suis seul de ma race.
« Faites l'aumône au dernier de vos rois. »

« Es-tu vraiment de la race royale? »
— « Oui, répondra cet homme, fier encor.
« J'ai vu dans Rome, alors ville papale,
« A mon aïeul, couronne et sceptre d'or.
« Il les vendit pour nourrir le courage
« De faux agens, d'écrivains maladroits.
« Moi, j'ai pour sceptre un bâton de voyage.
« Faites l'aumône au dernier de vos rois.

« Mon père âgé, mort en prison pour dettes,
« D'un bon métier n'osa point me pourvoir.
« Je tends la main; riches, partout vous êtes
« Bien durs au pauvre, et Dieu me l'a fait voir.
« Je foule enfin cette plage féconde
« Qui repoussa mes aïeux tant de fois.
« Ah! par pitié pour les grandeurs du monde,
« Faites l'aumône au dernier de vos rois.

Le sénateur dira : « Viens; je t'emmène
« Dans mon palais; vis heureux parmi nous.
« Contre les rois nous n'avons plus de haine :
« Ce qu'il en reste embrasse nos genoux.

« En attendant que le sénat décide
« A ses bienfaits si ton sort a des droits,
« Moi, qui suis né d'un vieux sang régicide,
« Je fais l'aumône au dernier de nos rois. »

Nostradamus ajoute en son vieux style :
La république au prince accordera
Cent louis de rente, et, citoyen utile,
Pour maire, un jour, Saint-Cloud le choisira.
Sur l'an deux mil on dira dans l'histoire,
Qu'assise au trône et des arts et des lois,
La France en paix, reposant sous sa gloire,
A fait l'aumône au dernier de ses rois.

# PASSY.

Air : T'en souviens-tu ?

Paris, adieu ; je sors de tes murailles.
J'ai dans Passy trouvé gîte et repos.
Ton fils t'enlève un droit de funérailles,
Et sa piquette échappe à tes impôts.
Puissé-je ici vieillir exempt d'orage,
Et, de l'oubli près de subir le poids,
Comme l'oiseau, dormir dans le feuillage,
Au bruit mourant des échos de ma voix !

# LE VIN DE CHYPRE.

AIR du vaudeville de Préville et Taconnet.

Chypre, ton vin qui rajeunit ma verve,
Me fait revoir l'enfant porte-bandeau,
Jupiter, Mars, Vénus, Junon, Minerve,
Ces dieux long-temps rayés de mon *Credo*.
Si nos auteurs, tout païens dans leurs livres,
M'ont fait maudire un culte ingénieux;
Ah! de ce vin c'est qu'ils n'étaient pas ivres.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Au culte grec, enseigné dans nos classes,
Oui, je reviens, tant Bacchus est puissant.
A mes chansons, dansez, Muses et Graces;
Souris, Phébus; Zéphyr, sois caressant.
Faunes, Sylvains, Bacchantes et Dryades,
Autour de moi formez des chœurs joyeux.
Mais de ma cave éloignez les Naïades.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Grace à ce vin de saveur goudronnée,
Je crois voguer vers ces anciens autels
Où la beauté, de myrte couronnée,
Sous un ciel pur ravissait les mortels.
Nés dans le Nord, sous un vent de colère,
Figurons-nous ce ciel délicieux.
A le peupler l'homme a dû se complaire.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Les yeux en l'air le bon homme Hésiode
Cherchait jadis des dieux à noms ronflans.
Faute d'idée, il allait faire une ode;
De Chypre arrive une outre aux larges flancs.
Mon Grec s'enivre et sur Pégase il grimpe,
Chaud du nectar qui pousse au merveilleux.
L'outre était pleine; il en sort un olympe.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Aux déités, fables des vieux empires,
Nous opposons des diables peu tentans;
Des loups-garous, des goules, des vampires,
Du moyen âge aimables passe-temps.

Fi des damnés, des spectres et des tombes!
Fi de l'horrible! il est contagieux.
Chauve-souris, faites place aux colombes.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Anacréon, Ménandre, Eschyle, Homère,
Ont, dans ce vin, bu l'immortalité.
Ah! versez-m'en, et ma lyre éphémère
Pour l'avenir peut-être aura chanté.
Non; mais, d'amours conduisant une troupe,
Hébé pour moi quitte un moment les cieux.
En souriant elle remplit ma coupe.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

# LES QUATRE AGES HISTORIQUES.

AIR : A soixante ans, il ne faut pas remettre.

Société, vieux et sombre édifice,
Ta chute, hélas! menace nos abris :
Tu vas crouler : point de flambeau qui puisse
Guider la foule à travers tes débris!
Où courons-nous? quel sage, en proie au doute,
N'a sur son front vingt fois passé la main?
C'est aux soleils d'être sûrs de leur route :
Dieu leur a dit : Voilà votre chemin.

Mais le passé nous dévoile un mystère.
Au bonheur, oui, l'homme a droit d'aspirer :
Par ses labeurs plus il étend la terre,
Plus son cerveau grandit pour l'enserrer.
En nation il vogue, nef immense,
Semer, bâtir aux rivages du temps.
Où l'une échoue une autre recommence.
Dieu nous a dit : Peuples, je vous attends.

Au premier âge, âge de la famille,
L'homme eut pour lois ses grossiers appétits.
Groupes épars, sous des toits de charmille,
Mâle et femelle abritaient leurs petits.
Ligués bientôt, les fils, tribu croissante,
Ont, dans un camp, bravé tigres et loups.
C'est au berceau la cité vagissante :
Dieu dit : Mortels, j'aurai pitié de vous.

Au second âge on chante la patrie,
Arbre fécond, mais qui croît dans le sang.
Tout peuple armé semble avoir sa furie
Qui foule aux pieds le vaincu gémissant.
A l'esclavage, eh quoi! l'on s'accoutume!
Il corrompt tout; les tyrans se font dieux.
Mais dans le ciel une lampe s'allume;
Dieu dit alors : Humains, levez les yeux.

L'âge suivant, sur tant de mœurs contraires,
Religieux, élève un seul autel.
Sois libre, esclave. Hommes, vous êtes frères.
Comme ses rois le pauvre est immortel.

Sciences, lois, arts, commerce, industrie,
Tout naît pour tous; les flots sont maîtrisés;
La presse abat les murs de la patrie,
Et Dieu nous dit : Peuples, fraternisez.

Humanité, règne! voici ton âge
Que nie en vain la voix des vieux échos.
Déjà les vents au bord le plus sauvage
De ta pensée ont semé quelques mots.
Paix au travail! paix au sol qu'il féconde!
Que par l'amour les hommes soient unis;
Plus près des cieux qu'ils replacent le monde;
Que Dieu nous dise : Enfans, je vous bénis.

Du genre humain saluons la famille!
Mais qu'ai-je dit? pourquoi ce chant d'amour?
Aux feux des camps le glaive encor scintille;
Dans l'ombre à peine on voit poindre le jour.
Des nations aujourd'hui la première,
France, ouvre-leur un plus large destin.
Pour éveiller le monde à ta lumière,
Dieu t'a dit : Brille, étoile du matin.

## LA PAUVRE FEMME.

Air de mon Habit,
*ou* d'Aristippe.

Il neige, il neige, et là, devant l'église,
Une vieille prie à genoux.
Sous ses haillons où s'engouffre la bise,
C'est du pain qu'elle attend de nous.
Seule, à tâtons, au parvis Notre-Dame,
Elle vient hiver comme été.
Elle est aveugle, hélas! la pauvre femme.
Ah! faisons-lui la charité.

Savez-vous bien ce que fut cette vieille
Au teint hâve, aux traits amaigris?
D'un grand spectacle, autrefois la merveille,
Ses chants ravissaient tout Paris.
Les jeunes gens, dans le rire ou les larmes,
S'exaltaient devant sa beauté.
Tous, ils ont dû des rêves à ses charmes.
Ah! faisons-lui la charité.

Combien de fois, s'éloignant du théâtre,
Au pas pressé de ses chevaux,
Elle entendit une foule idolâtre
La poursuivre de ses bravos !
Pour l'enlever au char qui la transporte,
Pour la rendre à la volupté,
Que de rivaux l'attendent à sa porte !
Ah ! faisons-lui la charité.

Quand tous les arts lui tressaient des couronnes,
Qu'elle avait un pompeux séjour !
Que de cristaux, de bronzes, de colonnes !
Tributs de l'amour à l'amour.
Dans ses banquets, que de muses fidèles
Au vin de sa prospérité !
Tous les palais ont leurs nids d'hirondelles.
Ah ! faisons-lui la charité.

Revers affreux ! un jour la maladie
Éteint ses yeux, brise sa voix ;
Et bientôt seule et pauvre elle mendie
Où, depuis vingt ans, je la vois.

Aucune main n'eut mieux l'art de répandre
Plus d'or, avec plus de bonté,
Que cette main qu'elle hésite à nous tendre.
Ah! faisons-lui la charité.

Le froid redouble, ô douleur! ô misère!
Tous ses membres sont engourdis.
Ses doigts ont peine à tenir le rosaire
Qui l'eût fait sourire jadis.
Sous tant de maux, si son cœur tendre encore
Peut se nourrir de piété;
Pour qu'il ait foi dans le ciel qu'elle implore,
Ah! faisons-lui la charité.

# LES TOMBEAUX DE JUILLET.

1832.

Air d'Octavie.

Des fleurs, enfans, vous dont les mains sont pures;
Enfans, des fleurs, des palmes, des flambeaux!
De nos Trois-Jours ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

Charle avait dit : « Que juillet qui s'écoule
« Venge mon trône en butte aux niveleurs,
« Victoire aux lis! » Soudain Paris en foule
S'arme et répond : Victoire aux trois couleurs!

Pour parler haut, pour nous trouver timides,
Par quels exploits fascinez-vous nos yeux?
N'imitez pas l'homme des Pyramides :
Dans son linceul tiendraient tous vos aïeux.

Quoi! d'une Charte on nous a fait l'aumône,
Et sous le joug vous voulez nous courber!
Nous savons tous comment s'écroule un trône.
Dieu juste! encore un roi qui veut tomber.

Car une voix qui vient d'en haut, sans doute,
Au fond du cœur nous crie : Égalité!
L'égalité? c'est peut-être une route
Qu'aux malheureux ferme la royauté.

Marchons! marchons! A nous l'Hôtel-de-Ville!
A nous les quais! à nous le Louvre! à nous!
Entrés vainqueurs dans le royal asile,
Sur le vieux trône ils se sont assis tous.

Qu'un peuple est grand qui, pauvre, gai, modeste,
Seul maître, après tant de sang et d'efforts,
Chasse en riant des princes qu'il déteste,
Et de l'état garde à jeun les trésors!

Des fleurs, enfans, vous dont les mains sont pures;
Enfans, des fleurs, des palmes, des flambeaux!

De nos Trois-Jours ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

Des artisans, des soldats de la Loire,
Des écoliers s'essayant au canon,
Sont tombés là, vous léguant leur victoire,
Sans penser même à nous dire leur nom.

A ces héros la France doit un temple.
Leur gloire au loin inspire un saint effroi.
Les rois que trouble un aussi grand exemple,
Tout bas ont dit : Qu'est-ce aujourd'hui qu'un roi?

Voit-on venir le drapeau tricolore?
Répètent-ils, de souvenirs remplis.
Et sur leur front ce drapeau semble encore
Jeter d'en haut les ombres de ses plis.

En paix voguant de royaume en royaume,
A Sainte-Hélène en sa course il atteint.
Napoléon, gigantesque fantôme,
Paraît debout sur ce volcan éteint.

A son tombeau la main de Dieu l'enlève.
« Je t'attendais, mon drapeau glorieux.
« Salut! » Il dit, brise et jette son glaive
Dans l'Océan, et se perd dans les cieux.

Dernier conseil de son génie austère!
Du glaive en lui finit la royauté.
Le conquérant des sceptres de la terre,
Pour successeur choisit la Liberté.

Des fleurs, enfans, vous dont les mains sont pures;
Enfans, des fleurs, des palmes, des flambeaux!
De nos Trois-Jours ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

Des corrupteurs la faction titrée,
Déserte en vain cet humble monument;
En vain compare à l'émeute enivrée,
De nos vengeurs le noble dévouement.

Enfans, en rêve, on dit qu'avec les anges
Vous échangez, la nuit, les plus doux mots.

De l'avenir prédisez les louanges,
Pour consoler ces âmes de héros.

Dites-leur : Dieu veille sur votre ouvrage.
Par nos erreurs ne vous laissez troubler.
Du coup qu'ici frappa votre courage,
La terre encore a long-temps à trembler.

Mais dans nos murs fondrait l'Europe entière,
Qu'au prompt départ de vingt peuples rivaux,
La liberté naîtrait de la poussière
Qu'emporteraient les pieds de leurs chevaux.

Partout luira l'égalité féconde.
Les vieilles lois errent sur des débris.
Le monde ancien finit; d'un nouveau monde
La France est reine, et son Louvre est Paris.

A vous, enfans, ce fruit des Trois-Journées.
Ceux qui sont là vous frayaient le chemin.
Le sang français des grandes destinées
Trace en tout temps la route au genre humain!

Des fleurs, enfans, vous dont les mains sont pures;
Enfans, des fleurs, des palmes, des flambeaux!
De nos Trois-Jours ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

# ADIEU, CHANSONS!

AIR du Tailleur et la Fée,
*ou* d'Agéline.

Pour rajeunir les fleurs de mon trophée,
Naguère encor, tendre, docte ou railleur,
J'allais chanter, quand m'apparut la fée
Qui me berça chez le bon vieux tailleur.
« L'hiver, dit-elle, a soufflé sur ta tête :
« Cherche un abri pour tes soirs longs et froids.
« Vingt ans de lutte ont épuisé ta voix
« Qui n'a chanté qu'au bruit de la tempête. »
Adieu, chansons ! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

« Ces jours sont loin, poursuit-elle, où ton âme
« Comme un clavier modulait tous les airs;
« Où la gaîté, vive et rapide flamme,
« Au ciel obscur prodiguait ses éclairs.
« Plus rétréci l'horizon devient sombre.
« Des gais amis le long rire a cessé.

« Combien là bas déjà t'ont devancé!
« Lisette même, hélas! n'est plus qu'une ombre. »
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

« Bénis ton sort. Par toi la poésie
« A d'un grand peuple ému les derniers rangs.
« Le chant qui vole à l'oreille saisie,
« Souffla tes vers même aux plus ignorans.
« Vos orateurs parlent à qui sait lire;
« Toi, conspirant tout haut contre les rois,
« Tu marias, pour ameuter les voix,
« Des airs de vielle aux accens de la lyre. »
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

« Tes traits aigus lancés au trône même,
« En retombant aussitôt ramassés,
« De près, de loin, par le peuple qui t'aime,
« Volaient en chœur jusqu'au but relancés.
« Puis quand ce trône ose brandir son foudre,
« De vieux fusils l'abattent en trois jours.

« Pour tous les coups tirés dans son velours,
« Combien ta muse a fabriqué de poudre! »
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

« Ta part est belle à ces grandes journées,
« Où du butin tu détournas les yeux.
« Leur souvenir, couronnant tes années,
« Te suffira, si tu sais être vieux.
« Aux jeunes gens racontes-en l'histoire;
« Guide leur nef; instruis-les de l'écueil;
« Et de la France, un jour, font-ils l'orgueil,
« Va réchauffer ta vieillesse à leur gloire. »
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

Ma bonne fée, au seuil du pauvre barde,
Oui, vous sonnez la retraite à propos.
Pour compagnon, bientôt, dans ma mansarde,
J'aurai l'oubli, père et fils du repos.
Mais à ma mort, témoins de notre lutte,
De vieux Français se diront, l'œil mouillé :

Au ciel, un soir, cette étoile a brillé;
Dieu l'éteignit long-temps avant sa chute.
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

# NOTES.

# NOTES.

## LE FEU DU PRISONNIER.

[1] La liberté, là, m'offrait le repos.

Quelques personnes m'avaient écrit de Suisse pour m'offrir un refuge, si je voulais éviter la détention dont j'étais menacé.

[2] En vain tout bas on me dit : Deviens sage.

On avait tenté de me faire entendre qu'il ne tenait qu'à moi d'obtenir des adoucissemens à ma captivité.

## MES JOURS GRAS DE 1829.

[3] Je passe encor, grâce à Bridoie,

J'ai passé à Sainte-Pélagie le carnaval de 1822 :

*Amis, voici la riante semaine*, etc., etc.

[4] Dans votre beau discours du trône,

Il y avait dans le discours du trône, de cette année, une phrase où tout le monde a cru voir une application à l'affaire qui m'a été faite. Quel honneur !

## LE 14 JUILLET 1829.

[5] A fêté ce grand jour.

Le 14 juillet 1789 il fit un temps magnifique ; le 14 juillet 1829 fut également beau, bien que l'été ait été horriblement pluvieux.

[6] Héros du siége, un soldat bleu qui passe,

Un garde-française. Une grande partie de cette milice s'échappa des casernes où elle était consignée, et prêta le plus utile secours aux Parisiens pour prendre la vieille forteresse féodale.

## LE CARDINAL ET LE CHANSONNIER.

[7] Quel beau mandement vous nous faites !

En mars 1829, M. de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse, publia un mandement pour le carême, où, en s'attaquant aux lumières du siècle, il faisait une longue sortie contre moi et mes chansons, en félicitant toutefois les juges du châtiment qu'ils m'avaient infligé. C'est à *la Force* que j'ai eu le plaisir de lire ce morceau d'éloquence très catholique, mais peu chrétienne.

En répondant à cette Éminence, morte depuis, je n'ai oublié ni son grand âge ni sa position sociale.

[8] Des jésuites elle raffole;

On sait combien M. de Clermont-Tonnerre tenait aux jésuites, et l'on connaît ses protestations contre les ordonnances relatives à l'instruction publique.

[9] A chaque vers patriotique,

Le titre de *poëte national* qu'on veut bien me donner quelquefois, choquait particulièrement ce prince de l'Église romaine.

[10] Dignes du bon Samaritain?

Dans l'évangile du *bon Samaritain*, un prêtre et un lévite passent d'abord auprès de l'homme expirant, sans lui porter secours. Pourtant Jésus-Christ ne dit point qu'ils insultent à son malheur. Mais c'est un hérétique qui lave et panse les blessures du moribond.

[11] Mais au Conclave on met la nappe,

Léon XII venait de mourir; le conclave s'assemblait, et l'archevêque de Toulouse se mettait en route pour Rome.

## LES DIX MILLE FRANCS.

[12] Dix mille francs, dix mille francs d'amende!

Le 10 décembre 1828, je fus condamné à neuf mois de prison et à 10,000 francs d'amende.

[13] « Pour fait d'outrage aux enfans d'Henri-Quatre,

Je fus condamné pour outrage à la personne du Roi et à la famille royale.

[14] Quand sur ma muse on venge la morale,

Je fus aussi condamné pour atteinte à la morale publique.

[15] Bardes du sacre, êtes-vous enrhumés?

La chanson du sacre de Charles-le-Simple fut la cause première de ma condamnation.

La sainte Ampoule, brisée en 93, sur la place publique de Reims, fut retrouvée miraculeusement pour le sacre de Charles X.

[16] Que de géans là bas je vois paraître!

Allusion aux *Infiniment petits*, seconde cause de ma condamnation.

[17] Promet mon âme aux gouffres dévorans.

Un prédicateur, dans une des principales églises de Paris, fit une sortie contre moi, après ma condamnation, et dit que la peine qu'on m'infligeait ici-bas n'était rien auprès de celle qui m'attendait en enfer.

[18] Déjà le diable a plumé mon bon ange.

L'*Ange gardien*, prétexte de ma condamnation pour atteinte

à la morale publique : on ne voulut pas ne faire porter le jugement que sur des chansons politiques, et on n'osa pas incriminer les chansons contre les jésuites : il fallut bon gré mal gré que l'*Ange gardien* payât pour toutes.

[19] C'est bien leur compte. Ah! du moins La Fontaine,

Le dévouement de La Fontaine pour Fouquet le fit exiler en Touraine, avec son cousin Jeannard : on doit à cet exil les lettres de La Fontaine à sa femme. On y voit que le lieutenant-criminel leur fournit de l'argent pour le voyage. Les temps sont bien changés.

[20] Monsieur Loyal, délivrez-moi quittance.

M. Loyal, l'huissier de Tartufe.

[21] Vive le Roi! voilà dix mille francs.

Il y a ici une inexactitude. Ce n'est point 10,000, mais 11,250 francs qu'on m'a fait payer, grâce au dixième de guerre et aux frais.

## LE CORDON, S'IL VOUS PLAIT!

[22] Dont il soutint les premiers pas.

M. de Jouy qui, dans les genres élevés, a mérité les plus brillans succès, est l'auteur de beaucoup de chansons charmantes, ce qui ne l'a pas empêché, dès mon début, de prêter

aux miennes l'appui de sa réputation. Rien n'était plus propre à les faire connaître dans toute la France que leur éloge souvent répété dans l'Ermite de la chaussée-d'Antin.

[23] Que je dois trois termes ici.

J'étais condamné à neuf mois de prison.

## [24] DENYS, MAITRE D'ÉCOLE.

Denys, fils de Denys l'Ancien, après avoir opprimé Syracuse pendant plusieurs années, chassé enfin, se retira à Corinthe, où, dit-on, il se fit maître d'école. Soupçonné d'avoir tenté de remonter sur le trône de Sicile, il fut obligé de quitter Corinthe, et s'associa à des prêtres de Cybèle, qui l'initièrent à leur culte. Il s'enivrait, dansait et courait les campagnes avec eux. C'est ainsi qu'au dire de quelques historiens, il finit sa triste existence.

## [25] L'ALCHIMISTE.

Il ne faut pas croire que cette espèce de charlatans ou de fous ait entièrement disparu de la France. C'est l'un d'eux qui m'a donné l'idée de cette chanson. Il faut convenir que celui-là avait l'air d'une profonde conviction.

[26] Ou d'un vieux livre interroge les mots.

L'Hermès des anciens Égyptiens passait dans l'antiquité pour

avoir découvert tous les secrets de la nature et les avoir transmis aux prêtres de son pays. La transmutation des métaux lui était attribuée ; de là le nom de science *hermétique*. Les prétendus livres qui portent son nom sont, dit-on, l'ouvrage des Grecs du Bas-Empire. Ils sont encore la règle des alchimistes et souffleurs, gens qui cherchent le grand œuvre ou la pierre philosophale, secret qui donne à la fois des trésors à volonté et la prolongation indéfinie de la vie humaine. Nicolas Flamel, qui eut la réputation chez nos aïeux d'avoir découvert la pierre philosophale, passait pour être devenu immortel, et je ne sais quel ancien voyageur raconte l'avoir rencontré en Asie deux ou trois siècles après l'époque où il vécut.

## CHANT FUNÉRAIRE

### POUR LE CONVOI DE QUÉNESCOURT.

[27] Long-temps son nom se lire sur la pierre !

François Quénescourt, né à Péronne, où j'ai passé six ans de ma jeunesse, est mort à Nanterre, près de Paris. J'ai reçu de lui les preuves de l'amitié la plus tendre et la plus constante. Cette chanson n'exprime qu'imparfaitement tous les services que cet ami m'a rendus. Voici l'épitaphe que je lui ai composée : Qui n'a pas connu cet homme d'un extérieur si simple, d'un ton si modeste, mais dont l'esprit était si élevé, le cœur si parfait, ne peut apprécier le peu qu'il y a de mérite dans ces quatre vers où j'ai tâché de le peindre.

Vous, qui, le rencontrant, n'avez pas reconnu
Qu'un esprit cultivé, qu'une âme tendre et fière

Brillaient sous l'humble habit de cet homme ingénu ;
Saluez-le sous cette pierre.

## 28 LES CONTREBANDIERS.

Le *Bon Sens d'un homme de rien*[1] est un livre d'un grand sens fait par un homme de beaucoup d'esprit. Dans un cadre fort original, l'auteur, philanthrope consciencieux et instruit, a traité beaucoup de questions économiques qu'il a su revêtir d'une forme à la fois piquante et familière. Les questions politiques y sont également abordées avec une franchise toute bretonne. Le style de cet ouvrage, remarquable par une correction sans recherche et une naïveté sans affectation, décèle un très rare talent d'écrivain, fait pour s'illustrer dans la défense des intérêts populaires. A l'appui de cette opinion, on peut lire le discours prononcé par M. Bernard, à la Chambre, lors de la discussion sur la réforme du Code pénal.

## 29 ÉMILE DEBRAUX.

Émile Debraux est mort au commencement de 1831, à l'âge de trente-trois ans. Peu de chansonniers ont pu se vanter d'une popularité égale à la sienne, qui, certes, était bien méritée. Les chansons de *la Colonne; Soldat, t'en souviens-tu? Fanfan la Tulipe; Mon petit Mimile, etc.*, ont eu un succès prodigieux, non seulement dans les guinguettes et les ateliers, mais aussi dans les salons libéraux.

[1] Un volume in-8°, prix, 6 francs; chez Perrotin, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 1; et rue des Beaux-Arts, n° 9.

L'existence de Debraux n'en resta pas moins obscure : il ne savait ni se faire valoir, ni solliciter. Pendant la Restauration, il se laissa poursuivre, juger, condamner, emprisonner, sans se plaindre, et je ne sais si une seule feuille publique lui adressa deux mots de consolation. Souvent il fut réduit à faire des copies et à barbouiller des rôles pour nourrir sa femme et ses trois enfans.

Les sociétés chantantes, dites *Goguettes*, le recherchèrent toutes, et je crois qu'il n'en négligea aucune. Si, dans ces réunions, Debraux se laissa aller à son penchant pour la vie insouciante et joyeuse, il faut dire que par des soins utiles elles adoucirent ses derniers momens, rendus si pénibles par une maladie lente et douloureuse.

Sa pauvre famille n'a obtenu que d'incertains et faibles secours dans la répartition faite par le Comité des récompenses nationales. Pourtant les chansons de Debraux, en contribuant à exalter le patriotisme du peuple, ont concouru au triomphe de Juillet, qu'à son lit de mort il a salué d'une voix défaillante.

## 30 PONIATOWSKI.

Joseph Poniatowski, neveu du dernier roi de Pologne, né en 1766, servit glorieusement dans les armées françaises depuis 1806 jusqu'à 1813. Après la bataille de Leipzig, Napoléon l'éleva au grade de maréchal d'empire, et lui donna le commandement d'un corps de Polonais et de Français, à la tête duquel il fit des prodiges de valeur. Le 18 octobre, les ponts de l'Elster ayant été détruits pour couvrir notre retraite, Ponia-

towski, resté à l'arrière-garde et pressé de toutes parts par les troupes ennemies, rejette les propositions que leurs généraux lui font faire. Dangereusement blessé, il s'écrie : *Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, je ne le remettrai qu'à Dieu.* Il tente de s'ouvrir un passage à travers le fleuve, mais épuisé de sang, et entraîné par les flots, il disparaît englouti. Ce n'est que quelques jours après que son corps fut trouvé sur les bords de l'Elster.

Cette chanson, celles de *Hâtons-nous!* du 14 *juillet* 1829, et *A mes amis les ministres,* furent publiées en 1831, au profit du Comité polonais. Elles étaient précédées d'une dédicace au général Lafayette, président de ce Comité, et premier grenadier de la garde nationale de Varsovie. Dans la dédicace, trop longue pour être rapportée ici, se trouvaient deux couplets qu'on me saura gré peut-être de donner, parce qu'ils sont un hommage au héros des deux mondes.

Sa vie entière est comme un docte ouvrage,
Par la vertu transcrit, conçu, dicté.
La gloire y brille; à chaque jour sa page.
Point d'*errata :* tout pour la liberté.
De bien long-temps qu'à nos pleurs Dieu ne livre,
Si plein qu'il soit, le chapitre dernier,
Et qu'un seul mot constate en ce beau livre
Que le grand homme aima le chansonnier.

Comme il s'agissait de solliciter des secours d'argent pour la Pologne, j'ajoutais, sur l'air de la Sainte-Alliance des peuples :

Le Polonais de son schako civique
Ceint votre front, ce front que tant de fois
Olmutz, Paris, l'Europe, et l'Amérique
Ont vu si calme intimider les rois.

Lorsque je chante honneur, gloire, souffrance,
Si dans les cœurs ma voix trouve un écho,
Pour recueillir l'obole de la France,
Tendez votre schako.

## 31 L'ÉCRIVAIN PUBLIC.

Cette chanson est anciennement faite. Moins on la trouvera digne de voir le jour, mieux on se rendra compte du motif qui la fait livrer aujourd'hui à l'impression.

## M. DE CHATEAUBRIAND.

### 32 Brille à tes chants d'une noble rougeur.

Dans un des couplets qui précèdent celui-ci, je parle des *lyres* que la France doit à M. de Chateaubriand. Je ne crains pas que ce vers soit démenti par la nouvelle école poétique, qui, née sous les ailes de l'aigle, s'est, avec raison, glorifiée souvent d'une telle origine. L'influence de l'auteur du *Génie du Christianisme* s'est fait ressentir également à l'étranger, et il y aurait peut-être justice à reconnaître que le chantre de Child Harold est de la famille de René.

Après ce que je viens de rappeler du grand mouvement qu'il a donné à la poésie moderne, il importe peu à M. de Chateaubriand que je répète ici ce que j'ai dit dans ma préface de l'influence particulière de ses ouvrages sur les études de ma jeunesse.

Je crois plus à propos de faire ressouvenir qu'en 1829, M. de Chateaubriand m'ayant honoré de marques d'intérêt et d'estime, en fut vivement réprimandé par les organes du pouvoir auquel la France était livrée. Je rougis d'avoir si faiblement acquitté ma dette envers le plus grand écrivain du siècle, surtout quand je pense qu'il a consacré quelques pages à immortaliser mes chansons. C'est un plaidoyer en leur faveur que la postérité lira sans doute, mais l'avocat le plus éloquent ne saurait gagner toutes les causes. Puisse du moins la trop grande générosité de M. de Chateaubriand ne lui donner jamais de clients plus ingrats que le chansonnier qu'il a bien voulu placer sous la protection de son génie!

## LA RESTAURATION DE LA CHANSON.

### [33] On te détrônait.

A la fin de juillet 1830, j'avais dit : On vient de détrôner Charles X et la chanson. Ce mot fut répété à la tribune.

### [34] Depuis les jours de décembre,

Le jugement des ministres de Charles X. La Chambre alors ne voulait point entendre parler de sa dissolution.

### [35] Sauveront leur nid.

On craignait encore que l'hérédité de la pairie ne fût conservée.

## SOUVENIRS D'ENFANCE.

[36] Et m'apprivoise avec celle des rois.

Dans la chanson du *Tailleur et la Fée*, l'auteur a déjà eu occasion de dire qu'à l'âge de douze ans il fut frappé du tonnerre. Sa vie fut plusieurs jours en danger, et il faillit perdre la vue.

## LES FOUS.

[37] Fourier nous dit : Sors de la fange,

M. Charles Fourier, auteur du *Nouveau monde industriel* et de la découverte du *Procédé d'industrie sociétaire.*

## [38] LE SUICIDE.

J'ai connu ces deux jeunes gens, dont la fin a été si déplorable. Lebras m'avait adressé quelques pièces de vers patriotiques. Sa constitution était faible et maladive, mais tout annonçait en lui un cœur honnête et bon. Malgré l'accueil que je lui fis à *la Force*, où il vint me voir, il cessa de me visiter après ma sortie. Je n'en puis donc dire que fort peu de chose. J'ai bien mieux connu Escousse. C'est à *la Force* aussi qu'il vint me trouver, en m'apportant une fort jolie chanson que ma détention lui avait inspirée. Alors et depuis, je lui prodiguai les marques du plus vif intérêt et les conseils de l'expérience. Peu de jeunes auteurs

m'ont fait concevoir une meilleure idée de leur avenir, moins par ses essais que par le jugement qu'avec tant de candeur il en portait lui-même. Lors du succès de *Faruch le Maure*, il m'écrivit : *Je me souviens de ce que vous m'avez dit; ne craignez rien. Mon triomphe ne m'a pas enivré. J'en ai été étourdi tout au plus cinq minutes.*

Son malheur fut celui qui menace plus ou moins aujourd'hui beaucoup d'hommes de son âge, dans l'espèce de serre chaude où nous vivons. La raison d'Escousse avait acquis une trop prompte maturité. Une tête ainsi faite sur un corps d'enfant n'est propre qu'à flétrir la jeunesse, quand cette précocité n'est pas le rare effet d'une organisation particulière. Elle produit un besoin de perfection qui, ne sachant à quoi se prendre, désenchante la vie à son plus bel âge. Je n'attribue qu'à une sorte de découragement la funeste résolution de ce malheureux et intéressant jeune homme. Il y eut aussi fatalité pour Lebras et pour lui à s'être rencontrés avec des dispositions semblables. Loin l'un de l'autre, peut-être tous deux se fussent-ils soumis à leur destinée, qu'ils s'encouragèrent à terminer violemment.

Une feuille publique a accusé Escousse d'incrédulité absolue. Pour repousser cette accusation, je me crois obligé de citer les derniers mots de la lettre qu'il m'écrivit quelques heures avant l'exécution de son déplorable dessein : *Vous m'avez connu, Béranger : Dieu me permettra-t-il de voir du coin de l'œil la place qu'il vous réserve là haut?*

Outre les drames de *Faruch* et de *Pierre III*, Escousse a laissé des chansons d'un style un peu négligé sans doute, mais empreintes des nobles sentimens et des pensées généreuses qui inspirèrent quelques actions de sa trop courte carrière.

On m'a raconté que, sur le point d'être surpris avec une per-

sonne que sa présence pouvait compromettre, il se précipita d'un second étage dans une cour pavée. Son dévouement lui porta bonheur; il n'en résulta pour lui ni blessure ni contusion.

En 1830, le 28 juillet, il se rendit de grand matin à la place de Grève, y combattit tout le jour, toute la nuit, et se trouva le lendemain à la prise du Louvre et des Tuileries. Après la victoire du peuple, Escousse ne dit mot des dangers qu'il avait courus, et, quoiqu'il fût pauvre et sans appui, ne voulut jamais adresser de demande d'aucun genre à la Commission des récompenses nationales.

Et c'est à dix-neuf ans qu'il a volontairement mis fin à une existence qui promettait d'être si belle et si féconde!

# TABLE.


| | Pages. |
|---|---|
| Dédicace. | 1 |
| Préface. | 7 |
| Le feu du Prisonnier. | 45 |
| Mes Jours gras de 1829. | 49 |
| Le 14 Juillet 1829. | 53 |
| Passez, Jeunes Filles. | 57 |
| Le Cardinal et le Chansonnier. | 61 |
| Couplet. | 65 |
| Mon Tombeau. | 67 |
| Les Dix mille francs. | 71 |
| Le Juif errant. | 75 |
| Couplet. | 79 |
| La Fille du Peuple. | 81 |
| Le Cordon, s'il vous plaît! | 83 |
| Denys, maître d'école. | 87 |
| Laideur et Beauté. | 91 |
| Le Vieux Caporal. | 95 |
| Couplet aux Jeunes Gens. | 99 |
| Le Bonheur. | 101 |
| Couplet. | 105 |
| Les Cinq Étages. | 107 |
| L'Alchimiste. | 111 |
| Chant funéraire. | 115 |

| | Pages |
|---|---|
| Jeanne la Rousse. | 119 |
| Les Reliques. | 123 |
| La Nostalgie. | 127 |
| Ma Nourrice. | 131 |
| Les Contrebandiers. | 135 |
| A mes Amis, devenus ministres. | 141 |
| Gotton. | 145 |
| Colibri. | 151 |
| Émile Debraux. | 155 |
| Le Proverbe. | 159 |
| Les Feux follets. | 161 |
| Poniatowski. | 165 |
| Hâtons-nous! | 169 |
| L'Écrivain public. | 173 |
| A M. de Chateaubriand. | 177 |
| Conseil aux Belges. | 181 |
| Le Refus. | 185 |
| La Restauration de la Chanson. | 189 |
| Souvenirs d'Enfance. | 195 |
| Le Vieux Vagabond. | 199 |
| Couplets adressés à des habitans de l'Ile-de-France. | 203 |
| Cinquante Ans. | 205 |
| Jacques. | 209 |
| Les Orangs-Outangs. | 213 |
| Les Fous. | 217 |
| Le Suicide. | 221 |
| Le Ménétrier de Meudon. | 225 |
| Jean de Paris. | 229 |
| Prédiction de Nostradamus. | 235 |

| | Pages. |
|---|---|
| Passy. | 239 |
| Le Vin de Chypre. | 241 |
| Les quatre Ages historiques. | 245 |
| La Pauvre Femme. | 249 |
| Les Tombeaux de Juillet. | 253 |
| Adieu, Chansons ! | 259 |
| Notes. | 263 |


FIN DE LA TABLE.

# CHANSONS

DE

# P.-J. DE BÉRANGER.

# CHANSONS
# POLITIQUES.

# CHANSONS
# POLITIQUES.

## COMPLAINTE
SUR
## LA MORT DE TRESTAILLON.

AIR de toutes les Complaintes.

Venez tous, bons catholiques,
Jésuites, grands et petits,
Et vous, nouveaux convertis,
Vous, nos meilleures pratiques,
Venez dire un *in pace*
Pour un héros trépassé.

Bénissons tous la mémoire
De monsieur de Trestaillon.
De la Restauration
Lui seul ayant fait la gloire,
Sa mort, vrai malheur public,
Est un fâcheux pronostic.

Portefaix cité dans Nîmes
Pour sa douce piété,

D'assassin il fut traité
Par de brutales victimes,
Quand son bras sur tel ou tel
Vengea le trône et l'autel.

Souvent ivre de rogomme,
Ou surpris en mauvais lieu,
Pour rester pur devant Dieu,
Tous les huit jours, ce digne homme
Communiait saintement
Soit à jeun, soit autrement.

Fort de sa cocarde blanche,
A tuer des protestans
Il consacrait tout son temps,
Sans excepter le dimanche ;
Car il s'était procuré
Des dispenses du curé.

Miracle ! en vain il s'amuse
A massacrer en plein jour ;
Traduit devant une cour,
Aucun témoin ne l'accuse.
Les juges au prévenu
Disent : Ni vu ni connu.

Riche alors de mainte somme
Qui lui venait de bien haut,
Il buvait frais au temps chaud,
Vivant en bon gentilhomme,

Et chacun avait grand soin
De le saluer de loin.

Mais la mort rien ne respecte ;
Elle vient nous le ravir,
Quand il pouvait nous servir
Contre tous ceux qu'on suspecte.
Il meurt en disant : Corbleu !
J'aurais été cordon bleu.

Des nobles portent sa bière :
Nos magistrats sont en deuil :
Le clergé, la larme à l'œil,
Marche avec croix et bannière;
Ainsi l'on ne dira pas
Que les prêtres sont ingrats.

On vient d'écrire au Saint-Père
Pour qu'il soit canonisé.
Quoique ce soit bien usé,
Dans peu l'on verra, j'espère,
Nos loups, chassant les brebis,
Lui dire : *Ora pro nobis!*

En attendant ses reliques
Qu'à Mont-Rouge on bénira,
Ses exploits on donnera
En exemple aux catholiques,
Afin que sans examen
Chacun d'eux l'imite. *Amen.*

## LE BON PAPE.

Air du Sorcier.

Mêlant la Fable et l'Écriture,
Jadis un malin troubadour
D'un pape traça la peinture
Qu'en me signant je mets au jour.
Ce pontife à sa chambrière,
Disait : quel bon lit d'édredon!
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.
J'ai tout ce qu'exige saint Pierre.
Oui, de Cythère vieux routier,
Je suis entier. (4 *fois.*)

Je suis entier de caractère,
Pour mieux prouver aux novateurs
Que tout doit obéir sur terre
Au serviteur des serviteurs.
Du haut du trône où je me carre,
Du ciel je tire le cordon.
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.
Convenez que sous la thiare
Les amours ont un air altier.
Je suis entier. (4 *fois.*)

Les pauvres peuples ne sont guère
Qu'un ban d'esclaves abrutis,
Où discorde, ignorance et guerre
Recrutent pour tous les partis.
Quand sur eux le mal s'accumule,
De tous les biens Dieu me fait don.
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.
Vénus met le pied dans ma mule,
Bacchus remplit mon bénitier.
Je suis entier. (4 *fois.*)

Que sont les rois? de sots bélîtres,
Ou des brigands qui, gros d'orgueil,
Donnant leurs crimes pour des titres,
Entr'eux se poussent au cercueil.
A prix d'or je puis les absourdre,
Ou changer leur sceptre en bourdon
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.
Regardez-moi lancer la foudre :
Jupin m'a fait son héritier.
Je suis entier. (4 *fois.*)

Ce vieux conte, peu charitable,
Au bon pape fait dire enfin :
Quittons les amours pour la table;
Je crains que le monde n'ait faim.

Saint Pierre, dans un cas terrible,
A rengaîné son espadon.
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.
Moi je cesse d'être infaillible,
D'Hercule j'ai fait le métier.
Je suis entier. (4 *fois*.)

## LE MARIAGE DU PAPE.

AIR

Vite en carrosse,
Vite à la noce,
Juifs et chrétiens, tout le monde est prié.
Vite en carosse,
Vite à la noce.
Alleluia ! le Pape est marié.

Ainsi chantait un fou que je crois sage,
Sinon qu'en Pape il s'érigeait un jour ;
Disant : Corbleu ! tâtons du mariage,
Pour le clergé sanctifions l'amour.

Vite en carrosse,
Vite à la noce,
Juifs et chrétiens, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia ! le Pape est marié.

Oui, je suis Pape, et prends femme qui m'aime :
Chantons ! dansons ! bonne chère et bon vin ;
Faisons la noce et qu'avant neuf mois même,
Mon premier né soit tenu par Calvin.

Vite en carrosse,
Vite à la noce,
Juifs et chrétiens, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia ! le Pape est marié.

Sur l'Évangile on a fait un long somme ;
Réveillons-nous, desservans du saint lieu.
Pour nous sauver quand un Dieu s'est fait homme,
De son vicaire osons nous faire un Dieu.

Vite en carrosse,
Vite à la noce,
Juifs et chrétiens, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia ! le Pape est marié.

Du célibat rompez, rompez l'entrave,
Prélats, curés, chartreux et capucins.
Vous, plus d'erreurs, Florentins du conclave :
La foi chancelle, il faut faire des saints.

Vite en carrosse,
Vite à la noce,
Juifs et chrétiens, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia ! le Pape est marié.

Nous étions tous intolérans en diable,
Nous changerons sous le joug conjugal;
On est moins prompt à brûler son semblable,
Quand à le faire on s'est donné du mal.

Vite en carrosse,
Vite à la noce,
Juifs et chrétiens, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce,
Alleluia! le Pape est marié.

Ayons des mœurs, pour sauver du naufrage
L'Église en butte à tous nos ennemis;
Mais par réforme usant du mariage,
N'avouons pas que c'est *in extremis*.

Vite en carrosse,
Vite à la noce,
Juifs et chrétiens, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le Pape est marié.

Çà, ma papesse, un jour qu'on puisse dire,
Qu'en bons époux tous deux avons vécu;
Vous le sentez : l'enfer mourrait de rire,
S'il apprenait que le Pape est cocu.

Vite en carrosse,
Vite à la noce,
Juifs et chrétiens, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce,
Alleluia ! le Pape est marié.

Ainsi chantait ce fou que je crois sage,
Quand un impie arrive triomphant,
Pour nous parler d'un curé de village,
Que sa servante accuse d'un enfant.

Vite en carrosse,
Vite à la noce,
Juifs et chrétiens, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia ! le Pape est marié.

## LE FILS DU PAPE.

AIR : Lison dormait dans la prairie.

Ma mère, quittez la besace,
Le Pape avec vous a couché ;
Je cours lui rappeler en face
Qu'il fut un moine débauché.
Quoique soldat, il va, j'espère,
Me créer cardinal-neveu.
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Saint-Père, au moins soyez bon père.
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Ou je f... le saint-siége au feu.

Au sacré collége je frappe,
Vient un cou tors : allons, cagot;
Par mon sabre ! va dire au Pape
Que je suis le fils de Margot.
Dis que Margot fut sa commère ;
Que moi d'être saint j'ai fait vœu.
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Saint-Père, au moins soyez bon père.
Ah ! ventrebleu !

Ah ! sacrebleu !
Ou je f... le saint-siége au feu.

J'entre en faisant trois révérences ;
Sa Sainteté bâillait d'ennui.
Mon fils, veux-tu des indulgences ?
— Non, dis-je, on s'en passe aujourd'hui.
J'ai, si j'en crois Margot ma mère,
Vos goûts, votre nez, votre œil bleu.
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Saint-Père, au moins soyez bon père.
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Ou je f... le saint-siége au feu.

Quand mes trois sœurs, vos pauvres filles,
Le soir, pour avoir un jupon,
Vendent le plaisir en guenilles,
Au diable votre ame en répond.
Le diable vous sert de compère ;
Ayez donc l'air d'y croire un peu.
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Saint-Père, au moins soyez bon père.
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Ou je f... le saint-siége au feu.

Il me répond : Dieu nous afflige ;

Nous sommes pauvres, mon cher fils.
— Mais du purgatoire, lui dis-je,
Où passent donc tous les profits?
Donnez-moi les os de saint Pierre,
Que je les vende à quelque Hébreu.
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Saint-Père, au moins soyez bon père.
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Ou je f... le saint-siége au feu.

— Mon fils, que le diable t'emporte :
Prends ces mille écus, et va-t-en.
— C'est bien peu, dis-je, mais qu'importe!
Dans huit jours j'en viens prendre autant.
Songez que de sots sur la terre
Font bouillir votre pot au feu!
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Saint-Père, au moins soyez bon père.
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Ou je f... le saint-siége au feu.

Adieu. Margot fera ripaille;
Mes sœurs seront catins d'un roi.
Quoique j'abhorre la prêtraille,
D'un chapeau rouge affublez-moi.
De me transmettre votre chaire,

Bonhomme, occupez-vous un peu.
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Saint-Père, au moins soyez bon père.
Ah ! ventrebleu !
Ah ! sacrebleu !
Ou je f... le saint-siége au feu.

## DE PROFUNDIS

A L'USAGE DE DEUX OU TROIS MARIS.

AIR : Eh, gai, gai, gai, mon officier!

Eh, gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'ame.
Eh, gai, gai, gai, *de profundis!*
Qu'elle aille en paradis.

A cette ame si chère
Le paradis convient;
Car suivant ma grand'mère...
Dans l'enfer on revient.

Eh, gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'ame.
Eh, gai, gai, gai, *de profundis!*
Qu'elle aille en paradis.

Hélas! le ciel lui-même
Avait tissu nos nœuds;
Mon bonheur fut extrême...
Pendant un jour ou deux...

Eh, gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'ame.
Eh, gai, gai, gai, *de profundis!*
Qu'elle aille en paradis.

Quoiqu'il fût impossible
D'avoir l'air plus malin,
Elle était trop sensible,
Si j'en crois mon voisin.

Eh, gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'ame.
Eh, gai, gai, gai, *de profundis!*
Qu'elle aille en paradis.

Non, jamais tourterelle
N'aima plus tendrement,
Comme elle était fidèle
A son dernier amant!

Eh, gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'ame.
Eh, gai, gai, gai, *de profundis!*
Qu'elle aille en paradis.

Dieu! faut-il lui survivre!
Me faut-il la pleurer!

Non, non, je veux la suivre...
Pour la voir enterrer.

Eh, gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'ame.
Eh, gai, gai, gai, *de profundis!*
Qu'elle aille en paradis.

# NABUCHODONOSOR.

(1823.)

AIR de Calpigi.

Puiser dans la Bible est de mode,
Prenons-y le sujet d'une ode.
Je chante un roi devenu bœuf;
Aux anciens le trait parut neuf (*bis*).
Surtout la cour en fut aux anges,
Et les brocanteurs de louanges
Répétaient sur les harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor!

Le roi beugle, eh! vive les cornes [1]?
Sire, quittez ces regards mornes,
Lui disaient les amis du lieu,
En Égypte vous seriez Dieu (*bis*).
Pour fouler aux pieds le vulgaire,
Homme ou bœuf, il n'importe guère.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor!

[1] Variante :

Le roi beugle, eh! que fait la forme?
On rampa sous un aigle énorme.

Le roi se fit à son étable ;
A sa manière il tenait table,
Et crut régner en buvant frais.
Les sots lui prêtaient d'heureux traits (*bis.*)
On lit dans une dédicace,
Qu'en latin il citait Horace.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

Un journal écrit par des cuistres
Annonce qu'avec ses ministres
Tel jour le prince a travaillé,
Sans dormir, quoiqu'il ait bâillé (*bis*).
La cour s'écrie : O temps prospère [1]
Ce n'est point un roi, c'est un père.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

Il hume tout l'encens des mages,
Mais paie un peu cher leurs hommages.
Prêtres et grands veulent d'un coup
Rendre au peuple bât et licou (*bis*).
Même, si l'histoire en est crue,
Le roi s'attèle à leur charrue.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

[1] Variante :

Chacun d'avouer à la ronde
Que c'est le plus grand roi du monde.

Le peuple indigné prend un maître,
D'autre espèce, pire peut-être.
Vite les courtisans ingrats
Du roi déchu font un bœuf gras (*bis*).
Et sans remords le clergé même
S'en régale tout le carême.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

Bardes que la cassette inspire,
Tragiques à mourir de rire,
Traitez mon sujet, il plaira,
La censure le permettra (*bis*).
Oui, parfumeurs de la couronne,
La Bible à quelque chose est bonne.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

# LA MESSE DU SAINT-ESPRIT,

## POUR L'OUVERTURE DES CHAMBRES.

(1824.)

AIR de la Codaqui.

Hier monseigneur, le front ceint
De sa mitre épiscopale,
En ces mots à l'Esprit-Saint
Parlait dans la Cathédrale :
« Tant de bons nobles devenus
» Députés du peuple, au peuple inconnus,
» Dans notre Chambre septennale,
» N'ont que tes clartés pour guider leurs pas.
» Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
» —Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas.»

« Qu'est ceci? dit d'un ton dur
» Une Excellence Bretonne.
» Pour ses papiers à coup sûr
» Le tourniquet le chiffonne.
» Parlons-lui, quoiqu'en vérité
» L'esprit soit de trop dans la Trinité :
» Viens voir à quoi la Charte est bonne.
» De ce lourd carrosse on fait un *encas*.
» Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
» — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

Un financier vient : « Sandis !
» Dit-il, nous prends-tu pour d'autres?
» Pour gagner le paradis,
» J'ai doré mes patenôtres.
» Tremble de perdre ton emploi :
» J'ai séduit des gens plus hupés que toi,
» J'ouvre un emprunt : Viens, sois des nôtres;
» De notre embonpoint nos amis sont gras.
» Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
» —Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

Un magistrat crie aussi :
« Oses-tu te faire attendre,
» Ma Thémis a, dieu merci,
» De bons jurés à revendre.
» Chaque juge est un homme à moi,
» Qui jette en passant sa carte chez toi.
» Crains de voir jusqu'où peut s'étendre
» La main de justice au bout de mon bras.
» Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
» —Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas.

» S'il persiste, il faudra bien,
» Dit Frayssinous, qu'on s'en passe.
» D'ailleurs, la cour, pour soutien,
» Préfère en tout saint Ignace.
» Mont-Rouge a miné tout Paris ;
» La Sorbonne aussi sort de ses débris.
» La jeunesse est dans notre nasse ;
» Et les hausse-cols font place aux rabats.

» Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
» —Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas.

» Mais, voudrais-tu t'expliquer?
» —Oui, bateleurs en goguettes,
» Je vous ai vus fabriquer
» Vos quatre cents marionnettes.
» Quoi! vous osez tout pervertir,
» Corrompre, effrayer, filouter, mentir!
» Et dans vos discours à roulettes...
» —Paix! dit l'Archevêque, ou crains nos prélats.
» Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
» —Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

## LA GARDE NATIONALE.

AIR : Halte-là.

Pour tout Paris quel outrage !
Amis, nous v'là licenciés.
Est-ce parc' que notr' courage
Brilla contre leurs alliés? (*bis.*)
C'est quelqu' noir projet qui perce,
Morbleu! pour nous prêter s'cours
Il faut qu' chacun d'nous s'exerce;
Du même pied partons toujours.
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas.

Moitié d' la gard' nationale
S' composait d'anciens soldats,
Des braves d' la gard' royale
Aussi faisions-nous grand cas.
Sans l' ministère, nul doute,
Qu'on eût pu nous voir quelqu' jour,
Dans notr' verre eux boir' la goutte,
Nous marcher à leur tambour.
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas.

Nos voix ont paru sinistres :
D' nouveau pourtant il faudra

Crier : A bas les ministres,
Les jésuit' et cætera.
Pour son argent j' crois qu' la foule
A bien l' droit d' former un vœu ;
N'est-c' que quand la maison croule
Qu'on permet d'crier au feu ?
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas.

Au lieu d' monter à la chambre,
Nous aurions bien dû, j' l' sens,
Des injur's de plus d'un membre
D'mander raison aux trois cents.
La Charte qu'on y tiraille
Est leur rempart, mais, au fond,
On peut franchir c'te muraille
Par les brêches qu'ils y font.
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas.

Au château faire l' service
Sans cartouch's pour se garder ;
En voir donner à chaqu' Suisse,
En arrièr' ça fait r'garder ;
Qui rétrograde se blouse ;
Gens d' la cour, sauf votr' respect,
Vous risquez quatre-vingt-douze
Pour avoir quatre-vingt-sept.
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas.

Puisqu' Mont-Rouge nous menace,
Et rêv' quelqu' Saint-Barthél'my,
Préparons-nous, quoi qu'on fasse,
A repousser l'ennemi. (*bis.*)
Quand vers un' perte certaine
L' navire est conduit foll'ment,
En dépit du capitaine
Faut sauver le bâtiment.
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas.

## LA ROMANCE

# DE MADEMOISELLE JUSTINE.

Air : D'un époux chéri la tendresse (Adolphe et Clara.)

L'autre jour la tendre Justine
Chantait, en courant le gibier,
Les amours du vaillant Ogier,
Qui va combattre en Palestine.
Par ces mots, cent fois répétés,
Elle interrompait sa romance :
« Montez chez moi, Messieurs, montez ;
» J'ai des appas, Messieurs, tâtez :
» Venez, nous ferons connaissance.
» J'aurai beaucoup de complaisance,
» Beaucoup, beaucoup de complaisance. »

Par respect pour sa noble dame,
Disait Justine en roucoulant,
De la France Ogier s'exilant,
Au désespoir livre son ame ;
Sa dame, par ses cruautés,
Le contraint à fuir sa présence.
« Montez chez moi, Messieurs, montez ;
» J'ai des appas, Messieurs, tâtez :
» Venez, nous ferons connaissance,

» J'aurai beaucoup de complaisance,
» Beaucoup, beaucoup de complaisance. »

J'adore, hélas ! ma suzeraine,
S'écrie Ogier, versant des pleurs.
J'ai fait triompher ses couleurs,
Sans la voir sensible à ma peine.
Sous ses yeux chers et redoutés
Mourir était mon espérance.
« Montez chez moi, Messieurs, montez ;
» J'ai des appas, Messieurs, tâtez :
» Venez, nous ferons connaissance.
» J'aurai beaucoup de complaisance,
» Beaucoup, beaucoup de complaisance. »

Mais je pars, ô dame chérie !
J'accomplis un ordre inhumain :
Pour avoir baisé votre main
Vous m'exilez de ma patrie !
De tant de soupirs rejetés
Qu'un soupir soit la récompense.
« Montez chez moi, Messieurs, montez ;
» J'ai des appas, Messieurs, tâtez :
» Venez, nous ferons connaissance.
» J'aurai beaucoup de complaisance,
» Beaucoup, beaucoup de complaisance. »

Il s'embarque, et plein de sa flamme
Ogier périt dans l'Orient.
Chaque nuit un spectre effrayant

Vient baiser la main de sa dame.
De vos amans, jeunes beautés,
Ne rebutez pas la constance.
« Montez chez moi, Messieurs, montez ;
» J'ai des appas, Messieurs, tâtez :
» Venez, nous ferons connaissance.
» J'aurai beaucoup de complaisance,
» Beaucoup, beaucoup de complaisance. »

# TABLE.


| | Pages. |
|---|---|
| Complainte sur la mort de Trestaillon. | 3 |
| Le bon Pape. | 6 |
| Le Mariage du Pape. | 9 |
| Le Fils du Pape. | 13 |
| De Profundis à l'usage de deux ou trois maris. | 17 |
| Nabuchodonosor. | 20 |
| La Messe du Saint-Esprit. | 23 |
| La Garde nationale. | 26 |
| La Romance de mademoiselle Justine. | 29 |

# CHANSONS
# ÉROTIQUES.

# CHANSONS
# ÉROTIQUES.

## LE GRAND MARCHEUR.

AIR : Mirliton, mirlitaine.

Je suis un marcheur agile;
J'ai le pied bon, le corps sain.
A la campagne, à la ville,
Jour et nuit, je vais grand train.
Leste et gai, j'enfile, j'enfile, j'enfile,
J'enfile droit mon chemin.

Lorsqu'une fille nubile
Devant moi trotte à dessein,
La poursuivre m'est facile...
Je cours, l'attrape et soudain,
Leste et gai, j'enfile, j'enfile, j'enfile,
J'enfile droit mon chemin.

Dans un sentier difficile,
J'avance la canne en main,
Une pucelle indocile
Voudrait m'écarter en vain :

Leste et gai, j'enfile, j'enfile, j'enfile,
J'enfile droit mon chemin.

Qu'un buveur, amant débile,
Marche d'un pas incertain ;
Moi, pour plaire à ma Lucile,
Quoique souvent pris de vin,
Leste et gai, j'enfile, j'enfile, j'enfile,
J'enfile droit mon chemin.

Mon médecin, homme habile,
M'ordonne l'air du matin ;
Que vingt tendrons à la file
Se trouvent dans mon jardin,
Leste et gai, j'enfile, j'enfile, j'enfile,
J'enfile droit mon chemin.

# LE LAVEMENT,

CHANSON-PARADE.

Je suis Gilles, garçon z'apothicaire chez M. Fleurant, qui demeure là z'au coin, vis-à-vis un cul-de-sac. On vint l'autre jour me demander un crystère, pour mademoiselle Zirzabelle. Moi qui ai des vues propres sur cette demoiselle, j'apprête mon affaire, je cours, je monte au sixième, j'arrive sur le derrière et je dis : *Me v'là.*

AIR : En revenant de Nivelle.

Salut, mam'sell' Zirzabelle,
J' vous apporte un p'tit lav'ment,
Ça vous r'f'ra l'tempérament ;
Allons, tournez-vous, mam'selle.
Elle m'répond avec dédain :
Fi ! Monsieur, pas tant d'raideur,
Car zamais apothicaire
Ne verra c'que par pudeur,
Z'ne fais voir qu'à ma sèr' mère.
— C' que vous dit' là n'prouve rien,
Vous mentiez drès étant p'tite,
Drès étant p'tite.

Et puis, d'ailleurs, mam'selle, c'est pour vot' bien ce qu'on en fait, vous avez une inflammation de bas-ventre ; il faut laver ça, mams'elle; regardez, j'l'ai dressé exprès pour vous. Allons, prenez, prenez.

Ça vous f'ra du bien tout d'suite,
Ça vous f'ra du bien.

—Z'il est par trop vrai qu'ça m'brûle ;
Qu'z'ai besoin d' rafraîchissans.
—D'vous coucher à contre-sens
D'vez-vous donc z'avoir scrupule?
—Puisqu'il l'faut, allons, me v'là ;
Mais, Zilles, surtout point d'niche,
Z'ne puis le voir comm' j'suis là :
—C'est vraiment ça qui me r'fiche.
Tout c' qu'on f'ra s'ra pour vot' bien,
J'sis tout prêt, r'troussez-vous vite,
R'troussez-vous vite.

Pas tant de façons. Encore cette demi-aune de toile. Oh! quel beau visage, s'il avait z'un nez! Cependant, z'il y a de l'enflure. Il faut z'opérer un dégagement. Avalez-moi ça, mam'selle; avalez-moi ça.

Ça vous f'ra du bien tout d'suite,
Ça vous f'ra du bien.

Polisson, qu'allez-vous m'faire?
Un lav'ment ne s'met pas là.
— A la cour aujourd'hui v'là
Comm' les dam's prenn't un crystère.
— En c'cas au zenre d'la cour,
Z'il est zust' que j'me conforme.
Dieu! faudrait la bouch' d'un four
Tant l'instrument est énorme!

—C'est trop d'honneur, mais l' moyen
S'rait d'vous fair' la bouch' moins p'tite;
La bouch' moins p'tite.

Allons, mams'elle, élargissez les voies, et tandis que j' pousse, donnez-un coup de main. Si ça passe, vous êtes sauvée.

Ça vous f'ra du bien tout d'suite;
Ça vous f'ra du bien.

Que vot' s'ringle m'paraît douce!
Mais z'redoute l'saccidens.
— Jusqu'au fond v'là que j'suis d'dans,
N'craignez rien: va comm' j'te pousse.
N'vous tortillez pas si fort,
Ça dérang'rait mon affaire...
V'là qu'ça part. Ah! sans m'fair' tort,
C'que j'vous donn' n'est pas d'l'eau claire.
— Tu m'inond', oh! sacré chien,
T'as poussé l'machin trop vite;
L'machin trop vite.

Oh! mon ser Zilles! ze n'y étais pas encore. C'pendant ça m'fait z'un peu d'effet. Pour que ma guérison soit complète, redouble la dose, mon ser Zilles, redouble la dose.

Ça me f'ra du bien tout d'suite;
Ça me f'ra du bien.

J'la guéris, l'on peut bien l'croire,
Avec sept ou huit lav'mens:

A cell'-là qui dit que j'mens,
Que'ma s'ringle prouve c't' histoire.
Mettez la main sur vos yeux,
Puis entre vos doigts, mesdames,
R'luquez bien l'machin curieux
Qui rend la santé z'aux femmes.
La vôtre n'vaut-elle rien?
Profitez d'mon grand mérite,
D'mon grand mérite.

Voyez, mesdames, décidez-vous, faites comme mam'selle Zirzabelle. Qu'est-ce qu'en veut! huit, dix, douze! ne boudez pas contre vot' ventre. J' suis tout prêt.

Ça vous f'ra du bien tout d'suite;
Ça vous f'ra du bien.

# LA PETITE OUVRIÈRE.

Air : A ma Margot, du haut en bas.

Ma mère avait raison, je l'vois,
Not' bonheur est au bout d'nos doigts.
Défunt' maman m'disait sans cesse :
Au bout d'tes doigts est la richesse,
Fill' qui travaille avec honneur,
S'fait soi-même son p'tit bonheur.
Quel plaisir (*bis*) je r'sens à l'ouvrage !
Ah ! je suis tout en nage.
Ma mère avait raison, je l'vois,
Not' bonheur est au bout d'nos doigts.

L'cœur à l'ouvrage au mois d'décembre,
Sans feu j'm'enferme dans ma chambre.
Quand il gêle à claquer des dents,
J'réchauff' mes doigts sans souffler d'dans.
Quel plaisir (*bis*) je r'sens à l'ouvrage !
Ah ! je suis tout en nage.
Ma mère avait raison, je l'vois,
Not' bonheur est au bout d'nos doigts.

D'beaux messieurs proposent de m'faire

Des enfans, qui mourraient d'misère;
Chers enfans, par l'travail que v'là
J'vous épargne ce chagrin-là.
Quel plaisir (*bis*) je r'sens à l'ouvrage!
Ah! je suis tout en nage.
Ma mère avait raison, je l'vois,
Not' bonheur est au bout d'nos doigts.

Pour m'amuser, d'abord j'm'occupe
D'not' boulanger z'avec sa jupe;
En jupe j'me r'présente toujours
C'garçon d'esprit v'lu comme un ours.
Quel plaisir (*bis*) je r'sens à l'ouvrage!
Ah! je suis tout en nage.
Ma mère avait raison, je l'vois,
Not' bonheur est au bout d'nos doigts.

Je m'rappelle aussi l'grand Léandre,
Qui d'vant ma f'nêtre d'un air tendre
S'déboutonne comme un impur,
Sans s'tourner du côté du mur.
Quel plaisir (*bis*) je r'sens à l'ouvrage!
Ah! je suis tout en nage.
Ma mère avait raison, je l'vois,
Not' bonheur est au bout d'nos doigts.

L'ouvrièr' qui craint la satire
Doit s'chatouiller pour se fair' rire;
En travaillant ça rend l'cœur gai,
Et l' poignet seul est fatigué.

Quel plaisir (*bis*) je r'sens à l'ouvrage !
Ah ! je suis tout en nage.
Ma mère avait raison, je l'vois,
Not' bonheur est au bout d'nos doigts.

# LES CONSOLATIONS.

AIR : Il était une fillette qui n'avait pas plus de quinze ans.

Marton, puisque ta maîtresse
M'abandonne à ma douleur,
Sur le lit de la traîtresse....
Prends pitié de mon malheur.
Va bien, va bien, ma petite,
Console-moi vite.
Sophie, en ce moment fatal,
Comble les vœux de mon rival.
Ah ! Marton, malgré tes appas,
Non, non, je n'y survivrai pas !

Ce lit même où je te presse
Est témoin que l'autre jour,
D'une éternelle tendresse
Elle assurait mon amour.
Va bien, va bien, ma petite,
Console-moi vite,
Un autre lit dans ce moment
L'entend faire un pareil serment.
Ah ! Marton, malgré tes appas,
Non, non, je n'y survivrai pas!

Marton, pardonne à mes larmes,
Hélas ! ton sein trop charmant
Me rappelle tous les charmes
De l'objet de mon tourment.
Va bien, va bien, ma petite,
Console-moi vite,
Ta maîtresse à l'amant qui l'a,
En montre deux comme ceux-là.
Ah ! Marton, malgré tes appas,
Non, non, je n'y survivrai pas !

Lorsque tu te mets en nage
Pour effacer tant d'attraits,
Ton adroit libertinage
Semble augmenter mes regrets.
Va bien, va bien, ma petite,
Console-moi vite.
Aujourd'hui, Sophie est, crois-moi,
Non moins indécente que toi.
Ah ! Marton, malgré tes appas,
Non, non, je n'y survivrai pas !

Combien dans ces lacs perfides
J'ai fait d'efforts imprudens !
L'amour et les cantharides
M'ont cent fois mis sur les dents.
Va bien, va bien, ma petite,
Console-moi vite.
De peur qu'on la laisse en chemin
A cette heure, elle y met la main.

Ah ! Marton, malgré tes appas,
Non, non, je n'y survivrai pas !

Contre le mal qui m'oppresse
Que tes efforts sont puissans !
Il se calme et ma tristesse
Tire à sa fin, je le sens.
Va bien, va bien, ma petite,
Console-moi vite.
Mais à ton tour tu sens combien
Mon cœur s'épanche dans le tien !
Ah ! Marton, grâce à tes appas,
Je crois que je n'en mourrai pas !

## L'ABBESSE D'UN COUVENT

COMME IL Y EN A ENCORE BEAUCOUP.

AIR : Pomme de reinette et pomme d'api.

Sortez vite et rentrez souvent,
Le jour baisse,
Servez votre abbesse,
Mes filles, malgré pluie ou vent
En avant,
Pour l'honneur du couvent.

L'heure est propice,
Jeunes houris,
Que tout Paris
Vous trouve à son service.
Qu'on m'obéisse;
Vingt ans entiers
J'ai fait l'office
Dans les plus beaux quartiers.
Ne riez pas,
Oui, mes appas,
Ont mis au pas
La ville et la province.
Ducs et milords
Pleuvaient alors,

Et plus d'un prêtre
M'honora de son corps.

Sortez vite et rentrez souvent,
Le jour baisse,
Servez votre abbesse,
Mes filles, malgré pluie ou vent
En avant,
Pour l'honneur du couvent.

De votre ancienne
Apprenez l'art,
Mettez du fard
Et du rouge qui tienne.
Grosse Adrienne,
Parfumez-vous ;
Madame Etienne,
L'on voit les cheveux roux.
Nina le soir,
Schall ni mouchoir,
Qu'on puisse voir
La gorge blanche et grasse.
Vous, Paméla,
Cachez cela,
Et qu'on vous fasse
D'autres reins que ceux-là.

Sortez vite, et rentrez souvent,
Le jour baisse,
Servez votre abbesse,

Mes filles, malgré pluie ou vent
En avant,
Pour l'honneur du couvent.

Que tout rapporte.
Vous serez huit
Jusqu'à minuit
De garde sur la porte.
Qu'une autre sorte
Carton en main,
Et fasse en sorte
Qu'on l'accoste en chemin.
Chez Maréchal
J'envoie au bal
Trois des moins mal;
Autant au Vaudeville,
Et tiens à part
Pour maint richard,
En femme habile,
Des vierges de hasard.

Sortez vite et rentrez souvent,
Le jour baisse,
Servez votre abbesse,
Mes filles, malgré pluie ou vent
En avant,
Pour l'honneur du couvent.

L'œil d'une fille
Juge à l'habit

De l'acabit
Des gens qu'elle émoustille.
Tout vieux qui brille
Donne aux catins;
Sans crainte on pille
Des cagots libertins.
A nos prélats
De jeûnes las
Dieu veuille, hélas!
Rendre des bénéfices;
Quand chacun perd,
Qui paiera cher,
Hors des novices
Ou quelque duc et pair?

Sortez vite et rentrez souvent,
Le jour baisse,
Servez votre abbesse,
Mes filles, malgré pluie ou vent
En avant,
Pour l'honneur du couvent.

L'art de complaire
A tous les goûts,
Doit parmi vous
Être l'unique affaire.
Un mousquetaire
Va tout de bon;
Mais qu'il faut faire
De frais pour un barbon!

Vous traitât-on
Comme un jeton,
Souffrez ce ton,
Chacun a son système,
Il faudrait pour
Les gens de cour,
De sexe même
Changer dix fois par jour.

Sortez vite, et rentrez souvent,
Le jour baisse,
Servez votre abbesse,
Mes filles, malgré pluie ou vent,
En avant,
Pour l'honneur du couvent.

Allez séduire
Sages et foux,
Laissons de nous
Les duchesses médire.
Nous pouvons rire
Nous qui plaisons ;
L'envie aspire
A perdre nos maisons.
Mais nos talens,
Plus que galans,
Sont désolans
Pour les prudes lubriques.
Rien ne nous vaut,
Livrons assaut

Même aux pratiques
Des catins comme il faut.

Sortez vite et rentrez souvent,
Le jour baisse,
Servez votre abbesse,
Mes filles, malgré pluie ou vent
En avant,
Pour l'honneur du couvent.

## MADAME BARBE-BLEU,

### OU L'OGRESSE.

AIR : Voilà la petite laitière.

Je suis, morbleu,
Madame Barbe-Bleu,
Tête bleu! corbleu! ventre-bleu.

Tubleu! damoiseaux étourdis,
Redoutez-moi : je suis Ogresse.
Des Ogresses du temps jadis
J'ai l'appétit et la tendresse,
Jurant, sacrant comme un démon.
A ma barbe je dois mon nom.

Je suis, morbleu,
Madame Barbe-Bleu,
Tête bleu! corbleu! ventre-bleu.

Pour bien juger de quels morceaux
Il faut que ma faim se repaisse,
Galant, qui crains les longs assauts,
Contemple cette barbe épaisse!
Sans trembler l'on ne peut la voir;
Elle défirait le rasoir.

Je suis, morbleu,
Madame Barbe-Bleu,
Tête-bleu ! corbleu ! ventre-bleu !

Voulant vous détruire en un jour,
Petits blondins, faibles espèces,
Que Vénus batte le tambour
Et lève un régiment d'Ogresses ;
Pour vous faire de belles peurs,
Je commanderai les sapeurs.

Je suis, morbleu,
Madame Barbe-Bleu,
Tête-bleu ! corbleu ! ventre-bleu.

Malgré mes appetits gloutons,
Jamais de jour qu'il ne me vienne
Des barbes de tous les cantons
Pour se mesurer à la mienne.
Barbe de prêtre, de Robin,
Barbe de Turc et de Rabin.

Je suis, morbleu,
Madame Barbe-Bleu,
Tête bleu ! corbleu ! ventre-bleu !

Mais, quoi qu'on fasse, je pâtis,
Et tout m'est bon lorsque je souffre.
Deux mille amans, grands et petits,
N'ont encor pu combler ce gouffre,

Bien d'autres, non moins échauffés,
De ma barbe mourront coiffés.

Je suis, morbleu,
Madame Barbe-Bleu,
Tête-bleu ! corbleu ! ventre-bleu !

J'avalerais sans les mâcher,
En un jour, deux abbés, trois carmes,
Les six gros garçons du boucher,
Huit porte-faix et dix gendarmes ;
Quand tout un bataillon viendrait,
Par ma barbe, il y passerait.

Je suis, morbleu,
Madame Barbe-Bleu,
Tête-bleu ! corbleu ! ventre-bleu !

# LES CULOTTES,

CHANSON EN MANIÈRE D'ORDURE,

FAITE PAR CE POLISSON DE GILLES, DESSUS MAM'SELLE ZIRZABELLE, QUI AIME A SE METTRE EN HOMME, PARCE QUE ÇA LUI FAIT PLAISIR.

AIR : Tout le long de la rivière.

Zirzabelle, est-c'ben vous que j'vois?
J'vous r'connaissons à vot' minois;
Est-ce encor mams'lle qu'on vous nomme?
Vous voilà costumé' z'en homme.
C't habit raplatit vos appas,
C'qu'aujourd'hui vous n'étalez pas!
Rien d'moins gênant z'avec vous qu'une cotte.
Mam'selle, ôtez donc, ôtez votre culotte;
Otez donc, ôtez votre culotte.

Changer de sesque c'est fort mal
Quand on n'est plus dans l'carnaval;
P't-être aussi qu'vous changez d'manière,
Et qu'aux femmes vous voulez plaire,
Ce s'rait deux bons goûts à la fois,
J'vous crois fait' pour en avoir trois.
Mais, d'quéq' côté qu'on vous porte une botte,
Mam'selle, ôtez donc, ôtez votre culotte;
Otez donc, ôtez votre culotte.

Comme l'amour rend z'inconstant!
J'finis par trouver ça piquant.
Permettez que j'vous déboutonne....
Mais, jarni, ne vient-il personne?
On peut nous voir de c'te façon,
Et vous prendre pour un garçon.
Pour qu'on n' dise pas qu' j'ai changé de marotte,
Mam'selle, ôtez donc, ôtez votre culotte;
Otez donc, ôtez votre culotte.

Dépêchez, ou j'vais par-dessus
Vous faire un' boutonnièr' de plus;
Mais v'là que j'vous tache, mam'selle,
C'est la faute de vot' bertelle;
Plus que mon amour elle tenait;
Bonsoir, j'ai remis mon bonnet.
Sans étrenner r'mettez tout dans la hotte.
Mam'selle, r'montez, r'montez votre culotte;
R'montez donc, r'montez votre culotte.

Mesdam', la morale est mon fort;
Or donc, notre habit vous fait tort.
Ne prenez c' costume nuisible
Que pour tromper, si c'est possible,
Les homm's impurs qui sont l'effroi
Des jolis garçons comme moi.
Autrement qu'ça, dit l'Saint-Père aux dévotes,
Mesdam', ne mettez qu'la main dans la culotte;
Ne mettez qu'la main dans la culotte.

# ARIANE ET BACCHUS.

## POT-POURRI.

AIR : Ainsi jadis un grand prophète.

Sur le compte de son Thésée
Qui l'abandonnait dans Naxos,
Ariane désabusée
Faisait retentir les échos.
« Aucun homme, hélas ! disait-elle,
» Ici ne se montre à mes yeux !
» Pleurons, pleurons mon infidèle,
» Je n'ai rien à faire de mieux.

AIR : Si Pauline est dans l'indigence.

» Mes regrets n'auront point de terme,
» Tout le rappelle à mon amour :
» Voici l'ombrage où tendre et ferme
» Douze fois il me fit sa cour.
» Ici par un effort superbe,
» Il usa de précaution,
» Et je crois voir encor sur l'herbe
» Les traces de sa passion.

AIR : Au coin du feu.

» Depuis que je le pleure,
» Combien de fois, par heure,
» Ai-je bâillé !
» Mon cœur en fait la moue,
» C'est en vain que je joue
» Au doigt mouillé. »

AIR : Mirliton, mirlitaine.

A ce jeu de filles sages
Elle s'amusait grand train,
Lorsqu'au loin dans ces parages
Retentit un gai refrain.
Ariane, vers la rive
Tourne un regard langoureux,
Est-ce un mirliton, dit-elle, qui m'arrive,
Est-ce un mirliton ou deux ?

AIR : La pretentaine, la pretenton.

Buvons, buvons,
Le vin convie,
Nous le pouvons ;
Menons joyeuse vie,
Buvons, buvons.

En débarquant dans ces lieux,
Ainsi Bacchus et sa troupe

Chantaient ce refrain joyeux
Et buvaient à pleine coupe.

Buvons, buvons,
Le vin convie,
Nous le pouvons ;
Menons joyeuse vie,
Buvons, buvons.

Moquons-nous des insensés
Qui censurent nos folies;
Satyres nerveux, dansez.
Dansez, Bacchantes jolies.

Buvons, buvons,
Le vin convie,
Nous le pouvons ;
Menons joyeuse vie,
Buvons, buvons.

Allons, guidés par Bacchus,
Nous que l'amour accompagne,
Faire à Paris des cocus
Et des vendanges en Champagne.

Buvons, buvons,
Le vin convie,
Nous le pouvons ;
Menons joyeuse vie,
Buvons, buvons.

AIR : Mon père était pot.

Venaient des gens déguenillés
Avec tambour de basque,
Qui de vin s'étaient barbouillés
Pour plaire au dieu fantasque ;
Tous, le thyrse en main,
Troussaient en chemin
De ces beautés que j'aime,
Et, pour faire mieux,
Plus d'une à leurs yeux
Se troussait elle-même.

AIR : Quand la Mer-Rouge apparut.

Près de Silène gaillard,
On voyait paraître
Maître Adam, Piron, Panard
Et Collé, mon maître ;
Mais nul, de ce joyeux corps,
Aux yeux d'Ariane alors,
Pour les airs grivois,
N'égalait en voix,
En vigueur,
En longueur,
En force d'haleine,
L'ame de Silène.

AIR : Servantes, quittez vos paniers.

Bacchus, voyant qu'elle est à sec,
Veut la rendre à la vie.
Par un F..., dit-il en grec,
Belle, j'en meurs d'envie.
Elle juge, à l'air de son chef,
Qu'il n'est pas toujours aussi bref ;
Vite elle répond par un F...
Monsieur, j'en suis ravie.

AIR : Tout le long de la rivière.

« Es-tu pucelle, dit Bacchus?
» —Je crois, Monsieur, ne l'être plus.
» —Si je te fais cette demande,
» C'est que ma taille est forte et grande. »
La belle ne s'effrayant pas,
Dans sa barbe riait tout bas,
Et dit : « Monsieur, lorsque j'ai le teint jaune,
» J'en voudrais avoir le long, le long de l'aune ;
» J'en voudrais avoir le long de l'aune. »

AIR : Un rigaudon, zig-zag.

Bacchus, peu propre aux longs discours,
A défait sa bretelle,
Trois fois il boit à ses amours,
Puis il fond sur la belle ;
Buveurs et catins, près d'eux,

Sur l'herbe, tombent par deux,
Et le père Silène,
Que Vénus secouait en vain,
Frappant sur sa bedaine,
Chante le Dieu du vin.

AIR : Le fleuve d'oubli, biribi.

Amis, Bacchus vendange,
Et pour aide en ce jour
Prend l'amour;
La grappe qu'il arrange
Dans un cuvier profond,
Touche au fond.

Vendangeurs, que le vin coule
Lorsqu'a cessé le cours
Des beaux jours où l'on fou...le.

Bacchus et son amante
Pressent à tours de reins
Les raisins;
Du cuvier qui fermente
On voit du vin qui sort
Par le bord.

Vendangeurs, que le vin coule
Lorsqu'a cessé le cours
Des beaux jours où l'on fou...le.

Ariane abreuvée
De ce jus enivrant,
En répand;
De cuvée en cuvée,
Bacchus fou...le plus fort,
Sans effort.

Vendangeurs, que le vin coule
Lorsqu'a cessé le cours
Des beaux jours où l'on fou...le.

# L'ORATOIRE D'UNE DÉVOTE.

Air du Roi d'Yvetot.

Bien malgré vous je suis entré,
Claire, et je ne puis croire
Que ce lieu, si bien décoré,
Puisse être un oratoire.
Vous y priez matin et soir :
Aussi je veux dans ce boudoir
Tout voir ;
Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah !
Le joli sopha que voilà,
La, la.

Quel est ce livre à filets d'or ?
Un paroissien fidèle.
Quoi ! c'est l'infâme !... Ah ! Claire, encor
Si c'était la Pucelle !
Ma dévote a choisi vraiment
Pour la mémoire, un ornement
Charmant.
Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah !
Priez-vous dans ce livre là ?
La, la.

C'est en vain que vous vous fâchez,
Déroulons ces images.
Ce sont des saints que vous cachez?
Peste! les beaux visages!
Ce n'est pas le mot tout-à-fait,
Mais ces tableaux sont d'un effet
Parfait.
Oh! oh! oh! ah! ah! ah!
Tous les bienheureux que voilà!
La, la.

Que vois-je, orné d'une faveur,
Là dans votre corbeille?
C'est un agnus!... Ah! doux Sauveur!
Sa taille est sans pareille.
C'est un... ma foi, c'est ressemblant;
Bien ferme, bien gros, bien roulant,
Bien blanc.
Oh! oh! oh! ah! ah! ah!
Quelle relique avez-vous là!
La, la.

Claire, on voulait nous marier;
Mais croyez-vous possible
Que mon cœur ose défier
Un rival si terrible?
Il est taillé pour vos attraits;
Combien mince je paraîtrais

Auprès !
Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah !
Rendez heureux ce monsieur-là !
La, la.

## L'HERMAPHRODITE.

Air : Trop de pétulance gâte tout.

Admirez à la promenade
Ce petit être tant joli
Qui, près des jeunes gens est fade,
Près des dames n'est que poli.
Son teint, reluisant de pommade,
Par le carmin est embelli.
Joli petit fils, petit mignon,
Mâle ou femelle, je sais ton nom.

On le devine quand il passe,
Autour de lui l'air est ambré ;
Ses cheveux bouclent avec grâce,
Son habit presse un dos cambré ;
Comme une coquette un peu grasse,
Dans un corset il est serré,
Joli petit fils, petit mignon,
Mâle ou femelle, je sais ton nom.

Bien qu'au rigide honneur des dames
Il n'est fait tort d'un iota,
Plus d'une par ses épigrammes,
Maintes fois le déconcerta.

Il met des épingles aux femmes,
Et jamais ne leur en ôta.
Joli petit fils, petit mignon,
Mâle ou femelle, je sais ton nom.

Il est là bas, à la poursuite
D'un blondin digne de son choix ;
Mais un vieil ami s'en irrite,
Et l'entraîne au fond de ce bois.
L'Amour, à notre Hermaphrodite,
A-t-il donné flèche ou carquois ?
Jolit petit fils, petit mignon,
Mâle ou femelle, je sais ton nom.

Mais de savoir comme il se nomme,
Après tout, il est un moyen,
Puisque l'un des siens eut à Rome
Les bonnes grâces d'Adrien.
Jadis échevins de Sodôme,
Ses aïeux étaient gens de bien.
Joli petit fils, petit mignon,
Mâle ou femelle, je sais ton nom.

# LA RELIQUE

# DE SAINT-NICOLAS,

CHANSON POUR UNE FÊTE DE GARÇONS OU SE TROUVAIENT DES FILLES.

AIR du Curé de Pomponne.

S'il est un grand saint, moi, je crois,
Qu'après Dieu c'est le nôtre;
Sa relique vaut mieux cent fois
Que celle d'un apôtre.
Mesdames, à juger le cas
Votre ferveur s'applique
Quand de saint Nicolas,
Dans vos draps,
Vous avez la relique.

Elle est le trésor d'un garçon,
Et sous les courtes-pointes
Fille lui fait son oraison,
Sans avoir les mains jointes.
Que de beautés, près des béats,
Dévotes par pratique,
Du bon saint Nicolas,
Dans leurs draps,
Ont baisé la relique.

D'un tel crédit Satan jaloux,
Fit tant, malgré l'Église,
Qu'à peine nous sommes époux,
La relique se brise.
Avant d'en venir aux contrats,
Tendrons d'humeur pudique,
Du bon saint Nicolas,
Dans vos draps,
Usez bien la relique.

Angélique épouse un mari,
Et, faisant maigre chère,
Vient un garçon jeune et fleuri
Fort sur le reliquaire;
L'époux redevient gros et gras;
Mais qu'a fait Angélique?
Du bon saint Nicolas,
Dans ses draps,
Elle a mis la relique.

Certaine dame du grand ton
Qui prêche l'adultère,
Parle des saints, le croira-t-on?
Comme en parlait Voltaire.
Mais la nuit, abjurant tout bas
L'esprit philosophique,
Du bon saint Nicolas,
Dans ses draps,
Elle prend la relique.

L'on vit, par un scandale affreux,
Bien loin de nos pensées,
Les reliques des bienheureux
En France renversées.
Mesdames, qui ne voudrait pas,
Ferme et vrai catholique,
Du bon saint Nicolas,
Dans vos draps,
Relever la relique!

## LA NOURRICE.

AIR : Amusez-vous, trémoussez-vous.

De Pantin j'suis la gross' nourrice,
Et chacun voit bien
Qu'il ne manque rien
Pour vot' bien-être et pour le mien.

Amusez-vous,
Trémoussez-vous,
Amusez-vous bien.
C'qui fait plaisir me rend service,
Amusez-vous tous,
Ça f'ra venir le pain chez nous.

N'craignez rien pour l'lait d'la nourrice,
Louis, Pierre, et l' curé
Tous les trois m'ont juré
Qu'chacun d'eux vivrait plus r'tiré.

Amusez-vous,
Trémoussez-vous,
Amusez-vous bien,
C'qui fait plaisir me rend service,
Amusez-vous tous,
Ça f'ra venir le pain chez nous.

Quant au paîment des mois d'nourrice,
A plus d'un tendron
J'dis, montrant l'nourrisson,
C'n'est pour vous que l'prix d'la façon.

Amusez-vous,
Trémoussez-vous,
Amusez-vous bien.
C'qui fait plaisir me rend service,
Amusez-vous tous,
Ça f'ra venir le pain chez nous.

Les enfans font l'pain d'la nourrice ;
Messieurs, retenez
Qu'c'est vous qui me l'donnez,
Le pain que j'mange vous l'enfournez.

Amusez-vous,
Trémoussez-vous
Amusez-vous bien.
C'qui fait plaisir me rend service,
Amusez-vous tous,
Ça f'ra venir le pain chez nous.

SUR

## L'ÉVÉNEMENT DU JOUR [1].

AIR

N'y a pas de mouchard où c'que nous v'là,
Cadet, que dis-tu de c'tour-là?
Sauver son mari ! conviens-tu
Qu'c'est d'un' femme qu'a bien d'la vertu.
Moi, batelier d'la Guernouillière,
Quoique l'mariage ne m'tent' guère,
Ah ! ah !
Je voudrais oui dà,
Épouser un' comtesse comm' ça.

C'te femm' là m'conviendrait beaucoup,
A sa santé buvons un coup.
Malade, mais n'se r'butant pas,
La pauv' mère y perd tous ses pas,
Pour son mari, d'puis une s'maine,
Sur les g'noux on dit qu'ell'se traîne;
Ah ! ah !
Je voudrais oui dà,
Épouser un' comtesse comm' ça.

[1] 15 décembre 1815, évasion de La Valette.

Sachant qu'à son mari l' lend'main
On doit fair' prendre un vilain ch'min,
Pour l'tirer d' prison tant bien qu' mal
Ell' lui met sa robe et son schall....
Lui disant : Souviens-toi d'ton poste ...
Pour courir plus vit' prends la poste.
Ah ! ah !
Je voudrais oui dà,
Épouser un' comtesse comm' ça.

Le roi que c'beau trait z'a touché,
N'fait qu'semblant d'en être fâché ;
Mais nos députés furibonds
En sont colèr' comme des dindons.
C'te femme-là f'ra crever de rage,
Tous ces p'tits seigneurs de village.
Ah ! ah !
Je voudrais oui dà,
Épouser un' comtesse comm' ça.

Cadet, nous qui somm' gens d'honneur,
Buvons encore à son bonheur;
Pour moi qui babill' sans raison,
Et qui crains d'pourrir en prison ;
D'même que ben d'autres du fond d' l'ame,
Je souhaitons un' pareille femme.
Ah ! ah !
Je voudrais oui dà,
Épouser un' comtesse comm' ça.

## LE PORTE-COTON DU ROI.

AIR : V'là c' qu' c'est qu' d'aller au bois.

D'un Roi qu'on désirait, dit-on,
C'est moi qui suis porte-coton.
A la cour tenant bien ma place,
Je vois, quoi qu'il fasse,
Le Roi face à face.
Français, honorez tous en moi,
Le porte-coton du Roi.

Mes honneurs, long-temps abolis,
Refleurissent avec les lis.
Au Louvre enfin, la bonne chère
De mon savoir-faire
Fait un ministère.
Français, honorez tous en moi,
Le porte-coton du Roi.

L'an passé, l'on sait que céans
Nous avons craint mons d'Orléans;
Mais de coton faisant dépense,
Lui-même je pense,
Eut mal à la panse.
Français, honorez tous en moi,
Le porte-coton du Roi.

Aujourd'hui ne voilà-t-il pas
Qu'au nom du roi des Pays-Bas,
Mon maître qui respire à peine,
Tenant sa bedaine,
Près de moi se traîne.
Français, honorez tous en moi,
Le porte-coton du Roi.

Fils d'un vaurien dont les projets
Donnaient la colique aux Anglais,
Un autre petit personnage,
Malgré son bas âge,
M'accable d'ouvrage.
Français, honorez tous en moi,
Le porte-coton du Roi.

Un trône où même on est porté,
Est un siége un peut haut monté ;
Sa Majesté, ne vous déplaise,
Bien plus à son aise
S'assied sur ma chaise.
Français, honorez tous en moi,
Le porte-coton du Roi.

Lorsque le coton manquera,
Et c'est quand Wellington voudra ;
Qu'une Charte que sans réserve
Personne n'observe,
De coton me serve.
Français, honorez tous en moi,

Le porte-coton du Roi.

Si près de moi, quelque suspect
Se bouchait le nez sans respect,
Que par clémence on le châtie ;
Qu'il fasse partie
De quelqu'amnistie.
Français, honorez tous en moi,
Le porte-coton du Roi.

# MANDEMENT

## DES VICAIRES GÉNÉRAUX DE PARIS.

(MARS 1817.)

AIR : Allez voir à Saint-Cloud.

Pour le carême écoutez
Ce mandement, nos chers frères,
Et les grandes vérités
Que débitent nos vicaires,
Si l'on rit de ce morceau,
C'est la faute de Rousseau,
Si l'on nous siffle en chaire,
C'est la faute de Voltaire.

Tous nos maux nous sont venus
D'Arouet et de Jean-Jacques;
Satan qui les avait lus,
Ne faisait jamais ses Pâques.
Ève aima les fruit nouveau,
C'est la faute de Rousseau,
Caïn tua son frère,
C'est la faute de Voltaire.

C'est pour réprimer jadis
La liberté de la presse,

Que Dieu de son paradis,
Fit tomber l'eau vengeresse.
S'il a lâché beaucoup d'eau,
C'est la faute de Rousseau,
S'il noie encor la terre,
C'est la faute de Voltaire.

Borgia jadis au public
Vendait indulgence et bulle,
Il aurait à ce trafic
Vendu jusques à sa mule.
S'il fut marchand de chapeau,
C'est la faute de Rousseau.
En Dieu s'il ne crut guère,
C'est la faute de Voltaire.

Si le roi nommé François
Servit Bellone et les belles,
S'il fut, malgré ses exploits,
Fort souvent trompé par elles,
S'il gagna certain bobo,
C'est la faute de Rousseau ;
S'il gâta son affaire,
C'est la faute de Voltaire.

Si Charles, ce roi dévot,
A tiré par sa fenêtre,
C'est que plus d'un huguenot
Avait fâché son doux maître.
S'il fut un Néron nonveau,

C'est la faute de Rousseau ;
S'il fut fils de sa mère,
C'est la faute de Voltaire.

Si par Loyola formé
Un monstre, au cerveau malade,
Menace un roi bien-aimé
Chanté dans la Henriade ;
S'il le frappe d'un couteau,
C'est la faute de Rousseau ;
A Jésus s'il croit plaire,
C'est la faute de Voltaire.

Louis quatorze autrefois
Fit ce que l'on fait à Nîmes.
Il rendit, malgré les lois,
Tous ses bâtards légitimes.
S'il prit Louvois pour bourreau,
C'est la faute de Rousseau ;
S'il damna La Vallière,
C'est la faute de Voltaire.

Son neveu, le bon régent,
Aimait fort la paillardise,
Et choisit pour confident
Un des princes de l'Eglise.
Si Dubois fut son bonneau,
C'est la faute de Rousseau ;
Et s'il se fit grand-père,
C'est la faute de Voltaire.

Afin d'apprendre aux enfans
Qu'ils sont nés pour être esclaves,
A leur premier mouvement
On avait mis des entraves.
Si l'homme est libre au berceau,
C'est la faute de Rousseau ;
Si la raison l'éclaire,
C'est la faute de Voltaire.

Dans le délai le plus court,
Qu'un grand abus se détruise.
Depuis la mort de Raucourt,
Les acteurs vont à l'Eglise.
S'ils ont l'honneur du tombeau,
C'est la faute de Rousseau ;
Le curé les enterre,
C'est la faute de Voltaire.

Ces deux suppôts du démon
Font damner l'Eglise entière.
Cottret, notre Cicéron,
Soupe avec sa cuisinière.
S'il en a du fruit nouveau,
C'est la faute de Rousseau.
Si Jeanne est son bréviaire,
C'est la faute de Voltaire.

Maréchal *in partibus*,
Un duc a la renommée
De traiter mieux les abus,

Qu'il n'a traité notre armée.
S'il enfle son bordereau,
C'est la faute de Rousseau;
S'il sert bien l'Angleterre,
C'est la faute de Voltaire.

Pour avoir des gardiens sûrs
On prodigue l'or aux Suisses;
Nos soldats ne sont pas purs,
On voit trop leurs cicatrices.
S'ils étaient à Waterloo,
C'est la faute de Rousseau;
S'ils meurent de misère,
C'est la faute de Voltaire.

Laffitte aura beau crier
Sur le budget de la France,
Nous finirons par payer
Les épices et la bombance.
Si l'on a l'estomac chaud,
C'est la faute de Rousseau;
Si rien ne désaltère,
C'est la faute de Voltaire.

Tous nos *ultrà* députés
Sont devenus sans-culottes,
Et tous, pour nos libertés,
Parlent à propos de bottes.
S'ils ont un masque nouveau,
C'est la faute de Rousseau;

Si l'on ne les croit guère,
C'est la faute de Voltaire

Bonald, barbouilleur de lois,
Appui des vieilles familles,
Au quai Voltaire est, par mois,
Payé sur l'argent des filles.
S'il y prend l'air de bureau,
C'est la faute de Rousseau ;
Et s'il vit d'adultère,
C'est la faute de Voltaire.

Tout ce que nous n'avions plus,
Nous espérons le reprendre.
Nous voulons nos biens vendus,
Et l'on veut encor les vendre.
Nos forêts vont à vau-l'eau,
C'est la faute de Rousseau ;
Plus de fagots à faire,
C'est la faute de Voltaire,

Confessez-vous tous soudain,
Ou craignez notre vengeance,
Nous nous lassons à la fin
D'une longue tolérance.
On n'aime Dieu qu'*in petto*,
C'est la faute de Rousseau ;
Chacun a sa prière,
C'est la faute de Voltaire.

A ces causes, nos chers fils,
Dieu permet qu'on vous permette
De manger des salsifis,
Et des œufs à la mouillette.
Si vous mangez bœuf ou veau,
C'est la faute de Rousseau.
Buvez-vous de l'eau claire?
C'est la faute de Voltaire.

# LE GALANT PÊCHEUR,

ROMANCE DÉDIÉE A M. DE LA LIGNE, TROUBADOUR DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

Je suis auteur, je suis amant,
Mais la pêche surtout m'amuse.
Je rate, hélas ! également
Le poisson, ma belle et ma muse ;
De ces bords, heureux nourrissons,
Ne craignez rien de ma présence.
Venez, venez, petits poissons,
Que je vous chante une romance.

J'étais grand chasseur autrefois ;
Mais les merles, prompts à me suivre,
Me sifflaient, jaloux de ma voix ;
Vous avez plus de savoir-vivre ;
Touchés de mes tendres leçons,
Vous m'écouterez en silence.
Venez, venez, petits poissons,
Que je vous chante une romance.

Pour le plaisir de me mirer,
J'aime à pêcher dans un eau pure,

Ma beauté doit vous attirer,
Que pensez-vous de ma figure?
Mainte belle à mes hameçons
Chaque jour mord sans résistance.
Venez, venez, petits poissons,
Que je vous chante une romance.

Mes vers qui sont fort bien tournés,
Ont mis en jeu toutes les harpes.
Je vous promets, si vous venez,
De faire ici pâmer les carpes;
C'est l'effet que font mes chansons
A bien des dames d'importance.
Venez, venez, petits poissons,
Que je vous chante une romance.

Vous bâillez et nul ne se prend
Aux vers qui devaient vous séduire.
Songez donc qu'en vous célébrant,
Mes amis, je vous ferai frire.
N'allez point, pour prix de mes sons,
Me condamner à l'abstinence.
Venez, venez, petits poissons,
Que je vous chante une romance.

# LE CHIEN DE SAINT-ROCH,

OU

## ÉLOGE DE L'ABBÉ CERBÈRE [1].

AIR : Monsieur l'abbé, où courez-vous ?

Saint-Roch un jour dit dans les cieux,
Collègues, foin des envieux,
Il faut qu'on se ne fie
En rien
A la philosophie,
Vous m'entendez bien.

Vous êtes des Jean !..., c'est le mot,
Pour moi je transforme aussitôt
Par un secret magique,
Mon chien
En roquet satirique,
Vous m'entendez bien.

Sur son cul le chien se mettant,
Un coup de pied, zeste ! à l'instant
A Paris nous l'envoie

[1] Cette chanson, faite contre un journaliste trop fameux, a été publiée en 1809.

Eh bien!
Aussitôt il aboie,
Vous m'entendez bien.

Voltaire attaque aux sombres bords [1],
De Fréron, du diable et des morts
Les préjugés sans nombre;
Le chien
Aboie après son ombre,
Vous m'entendez bien.

Nous philosophons aux *Français*,
Mais de peur qu'un jour de succès
Satan ne nous emporte,
Le chien
Doit en garder la porte,
Vous m'entendez bien.

Gueule ouverte à ses ennemis,
Gueule ouverte à ses bons amis,
Il avale sans tordre,
Eh bien!
Et ne vit que de mordre,
Vous m'entendez bien.

Pour une actrice ayant santé,

[1] . . . . . Dans les royaumes sombres,
S'il est des préjugés, j'en guérirai les ombres.
VOLTAIRE, *Épître à Boileau.*

Aux amateurs il a vanté
Ses attraits et sa grâce,
Eh bien!
Il est son chien de chasse,
Vous m'entendez bien.

Auteurs qui voulez l'assommer,
Tout Paris peut vous affirmer
Qu'il court à son breuvage,
Trop bien
Pour qu'on craigne la rage;
Vous m'entendez bien.

O grand Saint-Roch! du haut des cieux
Voyez comme on l'aime en tous lieux.
Sur un coffre il renifle,
Le chien,
Et partout on le siffle,
Vous m'entendez bien.

# RECOMMENÇONS.

AIR

Je suis heureux, je ris, je chante,
Et pourtant forme des désirs ;
Dans cette fête qui m'enchante,
Je pense à de nouveavx plaisirs,
Près de blonde ou brune chérie,
Au bruit de joyeuses chansons,
Je veux qu'ici chacun s'écrie :
Recommençons, recommençons.

J'aime le vin, j'aime Lisette,
Près de mon lit, j'ai du meilleur,
Je verse à boire à la filette,
Et remplis son verre et son cœur.
Le doux jus plaît tant à la belle,
Que lorsque nous nous reposons,
Encore un coup, vite ! dit-elle ;
Recommençons, recommençons.

Recommençons fête si sage,
Mes chers amis, et pensons bien,

Qu'hélas ! dans peu sonnera l'âge
Où l'ou ne recommence rien.
Projetons des fêtes nouvelles
Tant que libres dans nos façons,
Nous pourrons dire avec nos belles :
Recommençons, recommençons.

## NICETTE.

AIR : Il était une fille.

L'innocente Nicette,
Un jour vit les doux jeux
De deux beaux pigeons amoureux.
Qu'est-ce, dit la pauvrette,
Et que font-ils donc là?
Puis son cœur soupira :
Ah!

Le lendemain la belle
S'approcha de Colin
Qui de baisers couvrit son sein.
Oh! Colin, lui dit-elle,
Pourquoi baiser cela?
Et Colin répéta :
Ah!

Doucement il la pousse,
Et grâce à la saison,
Tous deux tombent sur le gazon.
Malgré le lit de mousse
On dit qu'il la blessa;
Que même elle cria :
Ah!

Depuis ce temps Nicette
Craint que l'écho jaloux
Ne répète des ah ! plus doux.
Mais plus d'une fillette
Comme elle rougira,
Quand l'écho redira :
Ah !

# LA SOURIS.

AIR : Dans les gardes françaises.

Lise, jeune et craintive,
Redoute les souris ;
Une souris bien vive
Vient exciter ses cris.
Pour cause aussi légère
Le bruit me paraît fou.
Lise, laissez la faire,
Elle cherche son trou.

Dans sa peur qui redouble,
Lise fuit, mais en vain;
La souris qui se trouble
Lui saute dans la main.
La belle en criant serre
Cet animal filou.
Lise, laissez la faire,
Elle cherche son trou.

Mais l'effroi la domine,
Lise s'évanouit.

La souris libertine
Gagne alors son réduit.
Cette souris, ma chère,
Ne craint plus le matou.
Lise, laissez-la faire,
Elle a trouvé son trou.

## AMPHIGOURI.

AIR : Du menuet d'Exaudet.

Pour un sou
Par un trou,
Dans l'Averne,
A cheval sur son bâton,
Callot, au noir Pluton,
Faisait voir sa lanterne.

Mahomet
Qui fumait
D'un air garbe,
A ce spectacle plaisant
Étouffe, en se faisant
La barbe.

Trop plein du vin qu'il se verse,
Caton veut se mettre en perce;
Dans son lit
Qu'il salit
Il meurt vite,
Et César sur son tombeau
Fait jeter un seau d'eau
Bénite.

Dom Martin
Sur Catin
Monte en croupe,
Et rit d'un air papelard,
En voyant Abélard
Plaindre un chat que l'on coupe.

Rabelais
Parle anglais
Au maroufle ;
Courant au nez de Callot,
Péter sur son fallot
Qu'il souffle.

## LES MOEURS.

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Mes chers amis, respectons la décence.
Ce mot lui seul vaut presque une chanson ;
Sans équivoque, et surtout sans licence,
Je vais parler de l'amant de Lison ;
Le drôle, un jour, d'un ton fait pour séduire,
Lui détaillait de lubriques horreurs.
Ce qu'il disait, je pourrais vous le dire,
Mais je me tais par respect pour les mœurs.

Sachez que Lise est une fille honnête
Qui se choqua d'un pareil impromptu ;
Mais au vaurien ne vient-il pas en tête
De pénétrer le fond de sa vertu !
Sein ferme et blanc ne saurait lui suffire ;
Déjà deux doigts sont en besogne ailleurs.
Ce qu'ils y font, je pourrais vous le dire,
Mais je me tais par respect pour les mœurs.

Au bord du lit sur le nez il la pousse,
Et bravement l'attaque par le dos ;
Lise indignée, en sentant qu'il la trousse,
Sans doute alors se livrait aux sanglots.

Dans ce cœur tendre aussitôt ce satire
Enfonce, enfonce un long sujet de pleurs,
Ce que c'était, je pourrais vous le dire,
Mais je me tais par respect pour les mœurs.

Long-temps encor, Lison, dans sa posture,
A tours de reins se débat vivement.
On me dira que c'était par luxure;
C'est par vertu, moi, j'en fais le serment.
Or, pour six mois, sa vertu sut réduire
L'insolent même à pleurer ses erreurs.
Ce qu'il gagna, je pourrais vous le dire,
Mais je me tais par respect pour les mœurs.

# SERMON D'UN CARME.

SEUL MANUSCRIT TROUVÉ DANS L'UNE DES MAISONS DE CET ORDRE, QU'ON DEVRAIT S'EMPRESSER DE RÉTABLIR. AINSI-SOIT-IL.

AIR : Chantons lætamini.

Un carme à ses ouailles,
Tous gens d'un goût suspect,
Disait : Corbleu! canailles,
Vos péchés sont infects.
Eh! fi! fi! fi! fi! fi!
Est-ce ainsi qu'on vous fit?

O Bulgares! vous êtes
Atteints et convaincus,
De faire des cornettes
Et jamais de cocus?
Eh! fi! fi! fi! fi! fi!
Est-ce ainsi qu'on vous fit?

Vous tombez dans le schisme,
Et c'est, en vérité,
Prendre le paganisme
Par le vilain côté.
Eh! fi! fi! fi! fi! fi!
Est-ce ainsi qu'on vous fit?

Du ciel, vos goûts étranges
Font votre exclusion.
Vous perdriez les anges
De réputation.

Eh ! fi ! fi ! fi ! fi ! fi !
Est-ce ainsi qu'on vous fit ?

Avec vous, fille sage,
Perdant ainsi son droit,
Fait de son pucelage
Une bague à son doigt.
Eh ! fi ! fi ! fi ! fi ! fi !
Est-ce ainsi qu'on vous fit?

Qui ne juge, aux harangues
Des Sapho de nos jours,
Que ces mauvaises langues
Font la guerre aux amours.
Eh ! fi ! fi ! fi ! fi ! fi !
Est-ce ainsi qu'on vous fit?

Quand vous fuyez ces dames,
Seul, que ne puis-je, hélas !
Suffire à tant de femmes?
Je ne vous dirais pas :
Eh ! fi ! fi ! fi ! fi ! fi !
Est-ce ainsi qu'on vous fit?

Si des feux de Gomorrhe
Rien ne peut vous sauver,
Qu'en moi Dieu voie encore
Un homme à conserver.
Eh ! fi ! fi ! fi ! fi ! fi !
Est-ce ainsi qu'on vous fit?

# LES DEUX SOEURS,

OU

## LE CAS DE CONSCIENCE.

AIR : De Laujon, je vous prêterai mon manchon.

Zoé, de votre sœur cadette,
Que voulez-vous entre deux draps!
Que sans chemise je me mette?
Fi! ma sœur, n'y pensez pas.
Mais à vos fins vous voilà parvenue,
Et vous baisez ma gorge nue.
Vous me tiraillez,
Vous me chatouillez,
M'émoustillez;
Mais au fond ce n'est rien,
Je le sens bien;
Mais au fond ce n'est rien.

Pour vous en prendre à notre sexe,
Avez-vous mis l'autre aux abois?
C'est peu que votre main me vexe,
Vous usez pour vous de mes doigts:
La tête aux pieds la voilà qui se couche;
Ciel! où mettez-vous votre bouche?
Ah! pour une sœur,
Quelle noirceur!

Quelle douceur!
Mais au fond ce n'est rien,
Je le sens bien;
Mais au fond ce n'est rien.

Rougirions-nous, je le demande,
Si nos amans pouvaient nous voir?
Pourtant il faut que je vous rende
Le plaisir que je viens d'avoir.
Je m'enhardis; car jamais, que je sache,
Je n'ai baisé d'homme à moustache.
Ah! nous jouissons,
Et des garçons
Nous nous passons.
Mais au fond ce n'est rien,
Je le sens bien;
Mais au fond ce n'est rien.

Ne croyez pas que je contracte
Ce goût déjà trop répandu,
C'est bon pour amuser l'entr'acte
Quand le grand acteur est rendu.
Ce que je crains, ô sœur trop immodeste,
C'est d'avoir commis un inceste.
Peut-être est-ce un cas
Dont nos prélats
Ne parlent pas.
Car au fond ce n'est rien,
Je le sens bien;
Car au fond ce n'est rien.

# L'ACCOUCHEMENT,

ACCIDENT ARRIVÉ A UNE FILLE VERTUEUSE.

AIR : Je veux être un chien.

Maman ! que je souffre à l'endroit
Où décemment je mets le doigt !
Vite, il faut qu'on me déshabille !
Moi, qui tiens si fort à l'honneur,
M'arriverait-il un malheur?
Ah ! fiche ! ah ! chien !
Non, je n'y conçois rien ;
Mais j'accouche, foi d'honnête fille.

Pourtant, je ne grossissais pas.
Je n'avais qu'un peu plus d'appas...
Ça complétait ma pacotille,
La vertu m'avait réussi.
Dieux !... l'accoucheur est-il ici ?
Ah ! fiche ! ah ! chien !
Non, je n'y conçois rien ;
Mais j'accouche, foi d'honnête fille.

Cela me vint-il en dormant,
Ou par l'effet d'un sentiment?
Car moi, c'est par là que je brille ;
Serait-ce mon baron perclus?
Bon !... s'il avait ce qu'il n'a plus.

Ah! fiche ! ah ! chien !
Non, je n'y conçois rien ;
Mais j'accouche, foi d'honnête fille.

N'est-ce pas un soir que, fort tard,
Sur ma porte un galant hussard
En passant me trouva gentille?
Il n'a tenté qu'un faible essai....
J'étais retroussée, il est vrai.
Ah ! fiche ! ah ! chien !
Non, je n'y conçois rien ;
Mais j'accouche, foi d'honnête fille.

Ce n'est pas mon Italien,
Il m'a prouvé son goût trop bien :
Il n'aura jamais de famille.
A sa guise il était reçu....
M'eût-il trompée à mon insu?
Ah ! bigre ! ah ! chien !
Non, je n'y conçois rien ;
Mais j'accouche, foi d'honnête fille.

Vivez donc de privations !
Prenez donc des précautions !
Sans la sauce mangez l'anguille !
Beau moyen et bien éprouvé !
J'en suis pour un enfant trouvé.
Ah ! fiche ! ah ! chien !
Non, je n'y conçois rien;
Mais j'accouche, foi d'honnête fille.

## LE TOUR DE RONDE.

AIR : R'li, r'lan, tambour battant.

Vot' caporal a fait la ronde,
Mon commandant, il est minuit.
Sus l'rempart j'ai trouvé tout l'monde,
Mais sachez c'qu'on y fait sans bruit :
Vous êt' curieux ; j'ai d'la malice,
Et j'fil' tout l'long des parapets,
R'li, r'lan,
Pour voir si l'on fait ben l'service,
Et si j'pouvons dormir en paix.

D'abord j'découvrons sans lunettes
Suzon qu'j'entret'nais proprement ;
Dans un coin elle tient les baguettes
Des deux tambours du régiment.
De leur caisse ell' faisait l'service,
Et j'fil' tout l' long des parapets,
R'li, r'lan,
Pour voir si l'on fait ben l'service,
Et si j'pouvons dormir en paix.

Plus loin, j' trouvons madam' vot' mère
Sous not' aumônier Goupillon,
J' dis : Vous bouchez un' brèche, not' père,

Par où pass'rait un bataillon.
Craignez encor qu' l'ennemi n'y glisse;
Et j'fil' tout l'long des parapets,
R'li, r'lan,
Pour voir si l'on fait ben l'service,
Et si j'pouvons dormir en paix.

Dans l'quartier de l'artillerie,
La manœuvre s'fait joliment.
J'voyons un' pièce ben servie,
Et j'la reconnaissons au mouv'ment....
C'est ma femm' qu'est en exercice....
Et j'fil' tout l'long des parapets,
R'li, r'lan,
Pour voir si l'on fait ben l'service,
Et si j'pouvons dormir en paix.

Mon commandant, j'vous vois sourire ;
Mais près du château v'là qu' j'entends
Un' douce voix qui disait : « Tire!
» Apprends la charge en douze temps. »
C'est vot' femme qui dresse un jeun' Suisse,
Et j'fil' tout l'long des parapets,
R'li, r'lan,
J'vois que partout on fait l' service,
Et que j'pouvons dormir en paix.

## MISTIGRIS.

Air : C'est un landa, landerirette.

Il est certain personnage
Qui vit gaîment dans son trou ;
Qui se cache comme un sage
Et se conduit comme un fou.
Quoique ce soit un bout d'homme
Le beau sexe en est épris ;
C'est Mistigris que je le nomme,
C'est Mistigris, c'est Mistigris.

Nos bigots en font un diable,
Mais ils l'adorent tout bas ;
Les inventeurs de la fable
N'en faisaient pas moins de cas.
Le dieu qui tâtonne en route,
L'aveugle enfant de Cypris,
C'est Mistigris qui n'y voit goutte,
C'est Mistigris, c'est Mistigris.

Ses goûts n'ont rien d'équivoque,
Bien qu'on nous puisse assurer
Qu'il est sorti d'une coque,
Où toujours il veut rentrer.
Mais l'hymen le vient-il prendre,

Adieu ses goûts favoris.
C'est Mistigris qu'on mène pendre,
C'est Mistigris, c'est Mistigris.

Bien tempéré par l'Église,
Abélard devenu gras,
Voulut revoir Héloïse
Qui ne le reconnut pas.
Rappelez-vous nos merveilles,
Dit l'amant des plus contrits.
C'est Mistigris, sans ses oreilles,
C'est Mistigris, c'est Mistigris.

Un jour le petit profane,
Dans un féminin couvent,
Vient soulever la soutane
D'un prédicateur fervent.
Miracle ! crie une mère
A l'auditoire surpris.
C'est Mistigris qui monte en chaire,
C'est Mistigris, c'est Mistigris.

L'École de notre ville
A cent médecins titrés,
Mais plus qu'eux il est habile,
Et prend ailleurs ses degrés.
Belle qu'agite un cœur tendre,
Pour voir tous vos maux guéris,
C'est Mistigris qu'il vous faut prendre,
C'est Mistigris, c'est Mistigris.

Comme la gloire l'emporte,
A la guerre il s'en ira.
Quand d'une place un peu forte,
Le siége l'achèvera,
Que son étui le repêche
Et porte ces mots écrits :
C'est Mistigris mort sur la brèche,
C'est Mistigris, c'est Mistigris.

# TABLE.


| | Pages. |
|---|---|
| Le grand Marcheur. | 3 |
| Le Lavement, chanson-parade. | 5 |
| La petite Ouvrière. | 9 |
| Les Consolations. | 12 |
| L'Abbesse d'un Couvent comme il y en a encore beaucoup. | 15 |
| Madame Barbe-Bleu, ou l'Ogresse. | 21 |
| Les Culottes. | 24 |
| Ariane et Bacchus, pot-pourri. | 26 |
| L'Oratoire d'une Dévote. | 33 |
| L'Hermaphrodite. | 36 |
| La Relique de Saint-Nicolas. | 38 |
| La Nourrice. | 41 |
| Sur l'Événement du jour. | 43 |
| Le Porte-Coton du Roi. | 45 |
| Mandement des vicaires-généraux de Paris. | 48 |
| Le galant Pêcheur. | 55 |
| Le Chien de Saint-Roch, ou Éloge de l'abbé Cerbère. | 57 |
| Recommençons. | 60 |
| Nicette. | 62 |
| La Souris. | 64 |
| Amphigouri. | 66 |
| Les Mœurs. | 68 |
| Sermon d'un Carme. | 70 |
| Les deux Sœurs, ou le Cas de Conscience. | 72 |
| L'Accouchement, accident arrivé à une fille vertueuse. | 74 |
| Le Tour de ronde. | 76 |
| Mistigris. | 78 |